

Les Gnostiques et leurs Archétypes



Arq. Diego Kurilo
SOPHIA LUX ÉDITORIAL



Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite.
Stocké ou transmis sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit
Qu'elles soient électroniques, chimiques, mécaniques, optiques, d'enregistrement ou de
photocopie, sans autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Título: Les Gnostiques et leurs Archétypes

ISBN : 9798853537808

Tous droits réservés ©copyright 2014

© Sophia Lux Éditorial

Franklin 2054 C.A.B.A.

Tél : 45847071

Le dépôt institué par la loi 11.723 a été effectué

Imprimé en Argentine

Diego Kurilo

Les Gnostiques et leurs archétypes

Ville autonome de Buenos Aires : l'auteur, 2014.

812 p. : je vais. ; 21x14cm.

ISBN : 9798853537808

1. Histoire de l'architecture. I. Titre

CDD 720.09

Date de catalogage : 09/12/2023

Les Gnostiques et leurs archétypes

Diego Kurilo

«[Certains] premiers chrétiens comprenaient ontologiquement le Christ préincarné comme un ange. Cette « vraie » christologie angélique a pris de nombreuses formes et est peut-être apparue dès la fin du premier siècle, si c'est bien l'opinion à laquelle s'opposent les premiers chapitres de la Lettre aux Hébreux. Les Elcésaites, ou du moins les chrétiens influencés par eux, associaient le Christ masculin au Saint-Esprit féminin, les considérant tous deux comme deux anges gigantesques. Certains Gnostiques Valentinien supposaient que le Christ revêtait une nature angélique et qu'il pouvait être le Sauveur des anges. L'auteur du Testament de Salomon affirmait que le Christ était un ange « frustrant » particulièrement efficace pour exorciser les démons. L'auteur de *De Centesima* et des « Ebionites » d'Épiphane soutiennent que le Christ a été le plus élevé et le plus important des premiers archanges créés, une vision similaire à bien des égards à l'équation faite par Hermas du Christ et de Michel. Enfin, une éventuelle tradition exégétique derrière L'Ascension d'Isaïe et corroborée par le professeur d'hébreu d'Origène, peut attester d'une autre christologie angélique, ainsi que d'une pneumatologie angélique.

Hannah, Darrell D., 1962- (1999). Michel et le Christ : traditions de Michel et christologie des anges au début du christianisme.

Le pléroma ([πλήρωμα], mot grec du verbe pleróo, qui signifie "remplir") est un élément commun à de nombreuses doctrines gnostiques, il est défini comme l'unité primordiale d'où surgissent le reste des éléments qui existent ou, en d'autres termes, la plénitude.

ARBA/XAS, c'est-à-dire :« Que Dieu (ARBA) protège (XAS) ».

Selon saint Jérôme, Abraxas correspondrait au nom mystique et caché de Mithra ou du Soleil, dont la somme des lettres, en grec (αβραξας), donne le nombre 365 correspondant aux jours d'une année solaire.

Indice

Avant-propos	10
Introduction	23

Chapitres

Pistis Sophia	26
Les Caïnites	50
Vitruve et le pythagorisme	55
Le rapport cubique et sa relation avec le devir	96
Le pilier fondamental de la création	112
Abraxas, le Dieu des Gnostiques	127
L'Anguipède / Abraxas	144

Valentino et la Gnose	165
Basilides et le christianisme primitif	192
Yaldabaoth et les enfants des ténèbres	210
Les Ophites	218
Simon le magicien	231
Marcion et sa théologie	247
Docétisme	262
Deuxième traité au Grand Ensemble	269
Papyrus Magique de Set	294
Sétiens	306
Mandéanisme	320
Le pro-gnosticisme de la secte	322
Thomas	
Odes de Salomon	326
Les Gnostiques et	
leurs archétypes	
Biographie en espagnol sur le	355
gnosticisme	
	356
Biographie générale	
Bibliographie sur les sujets	359
gnostiques	
Références numériques et blog	364
d'intérêt	
Bibliographie générale	367
Épilogue	371

vant-propos

La gnose, dérivé du grec ancien γνῶσις (gnôsis), signifiant « connaissance », ou également connu sous le nom de gnosticisme, une forme latinisée de γνωστικισμός (gnōstikismós), est un terme scientifique et religieux qui englobe divers enseignements et groupes religieux qui ont prospéré à la fin de la période. 19ème siècle. 1er siècle et ont connu leur apogée entre les IIe et IIIe siècles après JC, agissant comme précurseurs des courants ultérieurs. On pourrait penser qu'au sein de ces mouvements de connaisseurs ont péri de nombreux christianismes de nature gnostique, puisque le christianisme est né comme un large ensemble de mouvements spirituels basés sur la vie de Jésus de Nazareth. Le christianisme proposé par Paul de Tarse triompha et les mouvements gnostiques tombèrent en disgrâce et furent considérés comme hérétiques.

Ce concept s'étend au-delà d'une seule manifestation, englobant également des courants historiquement liés à ces groupes ou ceux qui partagent des similitudes dans leurs doctrines. Les positions gnostiques ont laissé leur marque sur certaines communautés du christianisme primitif, défiant l'Église naissante au deuxième siècle.

Malgré les variations entre les enseignements gnostiques, il existe une tendance fondamentale commune : une divinité

suprême, bienveillante et élevée au-dessus de la réalité terrestre, manifestée dans de multiples gradations et émanations. Dans ce contexte, le monde visible a été créé par un « Démiurge », également responsable de la formation de l'homme « charnel » inférieur par le mélange du pneuma, appartenant au monde divin supérieur, avec la « matière mauvaise ». Le salut de l'être humain réside dans la Gnose, c'est-à-dire dans la connaissance de sa destinée cosmique et dans la reconnaissance de la divinité inhérente à son propre être.

Les Mandéens, un ancien groupe ethno-religieux de nature gnostique, ont perduré jusqu'à nos jours, s'établissant dans des régions comme l'Iran, l'Irak et des communautés diasporiques en Amérique du Nord, en Europe occidentale et en Australie.

À la fin du XIXe siècle, des études approfondies sur les Mandéens ont été réalisées, en tirant parti de matériaux récemment redécouverts. Durant cette période, une résurgence du mouvement religieux gnostique apparaît en France. L'apparition de la bibliothèque de Nag Hammadi en 1945 a entraîné une augmentation notable de la disponibilité des sources. La traduction de ces textes en anglais et dans d'autres langues modernes en 1977 a contribué à leur large diffusion, exerçant une influence évidente sur diverses personnalités contemporaines et sur la culture occidentale en général.

À la fin du XIXe siècle, il y a eu un regain d'intérêt significatif pour les sources des textes gnostiques, qui ont été effectivement découverts au XVIIIe siècle. En 1769, le voyageur écossais James Bruce apporta le Codex Bruce de Haute-Égypte en Angleterre, puis en fit don à la bibliothèque Bodleian d'Oxford. Vers 1785, le British Museum acquiert le Codex Askew,

également connu sous le nom de Pistis Sophia, auprès des héritiers du Dr Askew. La publication du texte de Pistis Sophia et de la traduction latine du Codex Askew par M. G. Schwartze a eu lieu en 1851.

Bien que le Codex copte de Berlin (également appelé Codex Akhmim) ait été découvert en 1896, il n'a été « redécouvert » qu'au XXe siècle. Ce codex a ajouté une contribution précieuse au corpus des textes gnostiques connus, consolidant encore le regain d'intérêt pour ces anciens enseignements au cours du 19ème siècle.

Charles William King était un écrivain britannique et un collectionneur de pierres précieuses anciennes portant des inscriptions magiques. Sa collection fut vendue en raison de ses problèmes de vision et fut présentée en 1881 au Metropolitan Museum of Art de New York. King était reconnu comme l'une des plus grandes autorités en matière de pierres précieuses de l'époque.

Dans *The Gnostics and Their Remains* (1864, 1887, 2e éd.), King entreprend de montrer que, plutôt que d'être une hérésie occidentale, les origines du gnosticisme se trouvent en Orient, plus précisément dans le bouddhisme. Cette théorie a été adoptée par Blavatsky, qui a soutenu qu'elle était plausible, mais a été rejetée par G. R. S. Mead. Selon Mead, le travail de King « manque de la rigueur d'un spécialiste ».

Références : Goodrick-Clarke (2005), p. 8-9
1911 Encyclopédie Britannica

Helena Petrovna Blavatsky, co-fondatrice de la Société

Théosophique, a consacré de nombreux écrits aux idées gnostiques. Une compilation de ses travaux sur le gnosticisme s'étend sur plus de 270 pages. La première édition de King de *The Gnostics and Their Remains* a été citée à plusieurs reprises comme source et référencée dans *Isis Unveiled*.

Carl Gustav Jung a démontré un intérêt notable pour le gnosticisme depuis au moins 1912, lorsqu'il a exprimé son enthousiasme pour le sujet dans une lettre à Freud. Après sa propre « rencontre avec l'inconscient », Jung s'est consacré à la recherche de preuves extérieures de cette expérience, trouvant dans le gnosticisme et l'alchimie les manifestations les plus tangibles. Jung considérait l'alchimie comme une continuation de la pensée gnostique, étant donné la plus grande disponibilité de matériel alchimique.

Dans son étude des Gnostiques, Jung s'est largement inspiré des travaux de GRS Mead. Il a personnellement remercié Mead à Londres pour sa contribution à la *Pistis Sophia*, correspondant et recevant la visite de Mead à Zurich.

Contrairement à l'idée selon laquelle les Gnostiques étaient des écoles synchrétiques de doctrines théologiques mixtes, Jung les percevait comme d'authentiques visionnaires. Il a considéré ses images non pas comme des mythes, mais comme des témoignages d'expériences intérieures, affirmant que « l'explication des idées gnostiques 'par rapport à elles-mêmes', c'est-à-dire par rapport à leurs fondements historiques, est inutile, car elles sont ainsi réduites à ses versions moins développées mais elles ne sont pas comprises dans leur véritable sens. Au lieu de cela, Jung s'est efforcé de comprendre et

d'expliquer le gnosticisme d'un point de vue psychologique, présentant sa psychologie comme une contrepartie contemporaine plutôt que comme une version moderne du gnosticisme.

Jung a partagé ses expériences hivernales de 1916-17, qui l'ont inspiré à écrire « Septem Sermones ad Mortuos » (latin : Sept sermons aux morts).

L'univers observable a donné naissance à un « Dēmiurge » qui, à son tour, a façonné l'être humain « charnel » inférieur en combinant le pneuma, qui vient du monde divin supérieur, avec la « matière mauvaise ». La rédemption réside dans la Gnose, c'est-à-dire dans la connaissance profonde de la destinée cosmique de l'individu et dans la compréhension de la divinité intrinsèque de son être.

Le terme « dēmiurge » (grec : Δημιουργός, dēmiurgós) fait référence à la description d'une divinité qui, dans la philosophie idéaliste de Platon et dans le mysticisme des néoplatoniciens, était considérée comme le dieu créateur du monde et auteur de l'univers. Dans la philosophie gnostique, cette notion a évolué pour représenter une entité qui, même si elle n'est pas nécessairement créatrice, exerce une force motrice dans l'univers. Le mot « dēmiurge » a le sens littéral de « maître », « artisan suprême » ou « créateur ».

Bien que le dēmiurge modèle l'univers physique, il n'est pas nécessairement assimilé à la figure du créateur au sens monothéiste. Le dēmiurge et la matière à partir de laquelle il façonne l'univers sont considérés comme des conséquences

d'autre chose. La nature du démiurge varie selon le système philosophique et peut être considérée comme incréée et éternelle ou comme le produit d'une autre entité.

Le mot « démiurge » vient de « demiurgus », une forme latinisée du grec δημιουργός ou dēmiurgós. Initialement, c'était un nom commun signifiant « artisan », mais au fil du temps, il a évolué pour désigner « producteur » et finalement « créateur ». Son usage philosophique, ainsi que son usage comme nom propre, trouvent leur origine dans le « Timée » de Platon, écrit vers 360 avant JC, où le démiurge est présenté comme le créateur de l'univers. Dans les traditions philosophiques platoniciennes et moyen-platoniciennes, le démiurge est également conçu comme un créateur (vers 310 avant JC-390 avant JC). Dans les différents courants de l'école néoplatonicienne (à partir du III^e siècle), le démiurge est celui qui façonne le monde réel et perceptible sur le modèle des Idées, même si, dans la plupart des systèmes néoplatoniciens, il n'est pas encore considéré comme l'Un en soi.

.

Dans le platonisme, le Démiurge est identifié au Nous, qui se traduit par « l'esprit de Dieu », et occupe une place prépondérante comme l'un des trois principes d'ordre :

Arché (gr. 'début') : La source primordiale de toutes choses.
"Principe architectural ou cause architecturale de l'univers."

2. Logos (gr. « raison », « cause ») : L'ordre sous-jacent qui se cache sous les apparences. Aussi mot.

3. Harmonia (gr. 'harmonie') : Les proportions numériques qui se manifestent dans le domaine mathématique, la musique.

Avant Numénios d'Apamée et les Ennéades de Plotin, aucun ouvrage platonicien ne s'adressait ontologiquement au démiurge, qui avait déjà été présenté dans l'allégorie du « Timée » de Platon. Cependant, la notion de démiurge a été explorée avant Plotin dans les travaux de l'écrivain chrétien Justin Martyr, qui a construit sa compréhension du démiurge sur la base des contributions de Numénios.

Le démiurge est un génie informatique. Au début il y avait une masse chaotique, désordonnée, informe, indéterminée, etc., et il y avait aussi le démiurge, qui regardait cette masse et pensait : « qu'est-ce que je peux en faire ? "Je ne sais pas ce que je vais faire, mais quoi que je fasse, je le ferai bien." Ensuite, il a conçu une à une les choses qu'il allait faire et selon son idée, il les a faites.

Le mythe du démiurge implique ce qui suit : L'idée du bien est la première de toutes les idées. Les idées sont antérieures aux choses et en sont la cause.

Les idées sont la seule vérité.

Le concept platonicien du démiurge trouve un écho dans le gnosticisme, où dans certaines sectes et mouvements il est appelé Yaldabaoth. Cependant, il existe des différences notables dans l'interprétation et la compréhension de ce concept dans chaque philosophie.

Contrairement au platonisme, dans le gnosticisme, notamment dans certaines sectes, le démiurge est plutôt considéré comme une divinité inférieure et maléfique. On lui attribue la création

du monde matériel, conçu comme une prison destinée à piéger les étincelles divines, comme les êtres humains, les éloignant de la véritable réalité spirituelle.

Dans ce contexte, l'esprit est perçu comme l'étincelle divine au sein de l'être humain, désireux de se libérer de la domination du corps et de la matière. La lutte entre l'esprit et la matière devient une partie essentielle du chemin vers la libération spirituelle. La Gnose, comprise comme connaissance spirituelle directe et libératrice, est présentée comme le moyen d'atteindre le salut et d'échapper au contrôle du démiurge et du monde matériel. La Gnose est vécue comme une révélation intérieure qui ne peut être obtenue que par un processus d'éveil spirituel et de compréhension profonde.

En raison du développement décentralisé du gnosticisme, les interprétations spécifiques peuvent varier selon le mouvement en question. De plus, le gnosticisme a été influencé par diverses traditions religieuses et philosophiques, ce qui contribue à sa diversité et à sa complexité.

Avec Friedrich Hegel, le processus de pensée devient le démiurge, le transformant en une force indépendante et déifiée. Dans ce contexte, le démiurge représente la force créatrice et l'intelligence suprême.

Le philosophe roumain Émile Cioran aborde largement ces questions dans une perspective nihiliste dans son livre « Le Démiurge fatidique » (1969).

Gustav Meyrink, connu pour des œuvres telles que "Le Golem",

cite une phrase attribuée à Gautama Bouddha dans l'introduction de textes soi-disant attribués à saint Thomas d'Aquin (Traité sur la pierre philosophale et Traité d'alchimie). La phrase de Gautama Bouddha exprime la recherche du bâtiment par le constructeur au cours de plusieurs vies et le désir de libération une fois trouvé, véhiculant l'idée de briser le cycle de construction et de reconstruction. « À la recherche du constructeur du bâtiment, j'ai parcouru sans arrêt le chemin circulaire de nombreuses vies. Maintenant, je t'ai trouvé et j'ai pénétré ton être. Tu ne me construiras plus jamais de maison !

Gustav Meyrink.

Références : Meyrink, G. (octobre 2010), introduction au « Traité sur la pierre philosophale » et au « Traité sur l'art de l'alchimie », de Saint Thomas d'Aquin, 3a. éd. Malaga : syrien.

Selon l'essayiste Burkhardt Gorissen, le démiurge et le Grand Architecte de l'univers de la franc-maçonnerie sont identifiés comme une même entité. Jorge Luis Borges, dans son ouvrage « La Bibliothèque de Babel », fait allusion aux « démiurges malveillants » comme étant les créateurs présumés des personnes qui peuplent les innombrables galeries infinies.

« Malgré les différences visibles entre les groupes de Gnostiques Chrétiens, il est possible d'identifier une série de caractéristiques présentes dans une plus ou moins grande mesure chez presque tous, qui, depuis le Congrès de Messine susmentionné, ont tenté de être définies compte tenu de la variété des gnostiques. enseignements. La gnose chrétienne se caractérisait par une dualité divine entre le dieu identifié au Yahvé de l'Ancien Testament biblique et un dieu de nature transcendante qui aurait été prêché par Jésus et dont il serait possible d'extraire des

références également dans l'Ancien Testament. L'exégèse biblique inonde les réflexions théologiques gnostiques présentes dans les sources directes qui nous en sont parvenues, et présente également une autre des principales caractéristiques de ce type de spiritualité : le désir de recherche qui favorise le syncrétisme des sources et des concepts étrangers à la tradition. Christian avec elle. Et, de la même manière, l'absence d'un dogme établi qui à la fois autorise des variations et rend difficile son étude par l'historiographie, qui oscille entre un travail systématisant et une atomisation du phénomène.

Références : GNOSTICISME ET SES RITUELS. UNE INTRODUCTION
GÉNÉRALE LE GNOSTICISME ET SES RITUELS. UNE INTRODUCTION
Elena SOL JIMÉNEZ Université de Cantabrie

I

ntroduction

Le Gnosticisme se présente comme un mouvement philosophique, religieux et ésotérique à caractère initiatique, remarquablement articulé et complexe, il n'y a pas une école gnostique mais plusieurs, il est typique du collage culturel d'un monde trop vaste comme celui composé de l'Empire romain du I^{er} siècle au III. Lorsque nous étudions les mouvements gnostiques, nous sommes confrontés à la présence d'amalgames culturels et de apparentés typiques d'un monde en perpétuel mélange et métissage. Le gnosticisme alexandrin n'est rien de plus qu'un collage de croyances articulées entre le judéo-christianisme, le platonisme, le pythagorisme et les religions. du Moyen-Orient.

Sa présence se démarque dans le monde hellénistique gréco-romain et atteint son apogée entre le II^e et le IV^e siècle après JC. Le terme « gnosticisme » est dérivé du grec « gnosis » (γνῶσις), signifiant « connaissance », reflétant son objectif principal. Henry More a inventé le terme en 1669, faisant explicitement référence au mot grec « gnose » utilisé dans l'Antiquité par les adeptes de ce mouvement.

Bien qu'initialement associé principalement à un contexte chrétien, dans le passé, certains chercheurs pensaient que le gnosticisme était antérieur au christianisme et incluait des croyances religieuses et des pratiques spirituelles préchrétiennes partagées avec les origines du christianisme, du néoplatonisme, du judaïsme du Second Temple, des religions à mystères et du zoroastrisme, en particulier. en ce qui concerne le zurvanisme. Cependant, la perspective sur le gnosticisme a subi un

changement radical avec la découverte des Codex de Nag Hammadi, qui a conduit à une révision des hypothèses précédentes par les érudits.

Une grande partie de cette idéologie est centrée sur la figure de Jésus de Nazareth, mais celle-ci comme révélateur du monde caché. Dans cette perspective gnostique, le monde est considéré comme intrinsèquement mauvais, le produit d'un créateur malveillant. Le salut est présenté comme un sauvetage hors de ce monde et s'obtient grâce à la connaissance secrète, ou gnose en grec.

According to this view, what is required is a "revealer" from the high and pure spiritual realm, from beyond, to reveal to a select few the fact that they carry with them the spark of light, a hidden inner divine identity. in the depths of his being.

For many Gnostics, this revealer is Jesus of Nazareth. However, his role is understood differently from the traditional conception. He is not seen as the savior who died for the sins of the world, but rather as one who conveys a secret wisdom, spreading the truth about the divine nature that resides within each individual.

References: Lee Strobel, "The Gnostic Jesus."

P

istis-Sophie

La tradition de Pistis Sophia se limite à la traduction copte de l'œuvre originale en grec, conservée dans un seul manuscrit appelé Codex Askewianus. Ce manuscrit porte le nom du médecin et collectionneur de livres britannique Anthony Askew et a été acquis par le British Museum en 1795. La Pistis Sophia était mal titrée par Karl Gottfried Woide, qui fut le premier à examiner le codex. Malgré cette inexactitude, les auteurs successifs ont continué à utiliser le nom, c'est pourquoi Carl Schmidt a suggéré le titre Τεῦχη του Σωτῆρος comme option plus appropriée, c'est-à-dire « Livres du Sauveur » ou « Livres du Sauveur ». La création de l'œuvre originale peut être située dans une période qui s'étend entre le IIe et le IIIe siècle.

Cet écrit est particulièrement significatif car, avec les textes de Nag Hammadi découverts bien plus tard, il constitue l'un des rares témoignages directs du gnosticisme ancien qui ne provienne pas d'écrits d'apologie patristique contre les gnostiques, condamnés comme hérétiques.

Références : Carl Schmidt, *Écrits coptes gnostiques* p.XVII
Woide a attribué cet écrit au professeur gnostique chrétien Valentinus, une perspective également adoptée par des érudits plus anciens tels que La Croze, Schwartz, Amélineau et Mead.

Cependant, les recherches ultérieures, en particulier les recherches allemandes après Karl Reinhold von Köstlin, se sont montrées sceptiques, voire négatives, à l'égard de ce point de vue. Certains érudits associent plutôt ces écrits au gnosticisme ophitique, une position soutenue, entre autres, par Adolf von Harnack.

La Pistis Sophia raconte que Jésus-Christ a continué son œuvre sur terre onze ans après sa résurrection, durant lesquelles il a enseigné à ses disciples la première étape des mystères. Le texte commence par une allégorie qui représente la mort et la résurrection du Christ, détaillant également l'ascension et la descente de l'âme. Par la suite, les figures les plus marquantes de la cosmologie gnostique sont abordées, et 32 désirs charnels qui doivent être surmontés pour parvenir au salut sont détaillés. Dans une tournure inhabituelle, la Pistis Sophia donne à la fille de Sabaoth l'Archon, nommée Zoé, la Vida Sophia, comme complément féminin.

- Références : Moritz Gotthilf Schwartz, *Pistis Sophia*, opus gnosticum Valentino ad iudicatum et manuscrit copte copte Londinensi. Description et vertit latin MG Schwartz, édité par JH Petermann, Ferd. Librairie Dümmler, Berlin 1851. Édition originale du texte en copte et en latin. L'ouvrage de Schwartz a été édité à titre posthume par Julius Heinrich Petermann.
- Karl Reinhold Köstlin : *Le système gnostique du livre Pistis Sophia*. Tübingen 1854. Dans : *Annales théologiques*. Édité par Ferdinand Christian Baur, E. Zeller. Vol. 13, année 1854, pp. 1-105 ; 137-196.
- Carl Schmidt (Ed.) : *Écrits coptes-gnostiques*. Vol. I. *La Pistis Sophia*. Les deux livres de Jeu. Œuvre gnostique ancienne inconnue, Leipzig 1905. 4., vers AD. Exp. précédente. Édition, Berlin 1981 (*Écrits coptes-gnostiques* ; Vol. 1 : Les écrivains chrétiens grecs des premiers siècles). Première traduction en allemand.
- Carl Schmidt : *Pistis Sophia* a récemment publié avec une introduction ainsi qu'un index des noms et mots grecs et coptes. Gyldeendalsk Boghandel-Nordisk Forlag, Hauniae 1925. (prologue allemand, texte copte, appareil de texte critique)
- Carl Schmidt (éd.) : *Pistis Sophia*, une œuvre gnostique originale du III^e siècle traduite du copte. Dans une nouvelle édition avec études introductives et index publiée par D. Dr. Carl Schmidt, professeur de théologie à l'Université de Berlin, Hinrichs, Leipzig 1925 (traduction allemande)
- GRS Mead : *Pistis Sophia*, un évangile gnostique (accompagné d'extraits des livres du Sauveur) traduit à l'origine du grec en copte et maintenant pour la première fois en anglais à partir de la version latine de Schwartz du seul manuscrit copte connu. et révisé par la version française par Amélineau avec une

introduction par GRS Mead. The Theosophical Publishing Society, à Londres,
New York 1896 (première édition anglaise).

GRS Mead : Pistis Sophia : A Gnostic Miscellany : pour la plupart des extraits
des livres du Sauveur, auxquels s'ajoutent des extraits de la littérature connexe ; en
anglais (avec une introduction et une bibliographie annotée), Watkins, Londres
1921.

Marcello Craveri : Je Vangeli aprifi. Einaudi tascabili – Classici.

Luigi Moraldi : Testi Gnostici. Éditeur classique UTET.

Valentin : L'Évangile de Pistis Sophia, Bad Teinach-Zavelstein 1987, ISBN
3-925072-03-9

Pistis Sophia est un texte gnostique très important découvert en 1773, probablement écrit au II^e siècle. Les cinq exemplaires restants, datés par les érudits du Ve ou VI^e siècle, relatent les enseignements gnostiques de Jésus transfiguré à ses disciples rassemblés, dont sa mère Marie, Marie-Madeleine et Marthe. Ces enseignements ont eu lieu après que le Christ ressuscité ait passé onze ans à communiquer avec ses disciples, leur révélant uniquement les mystères les plus fondamentaux. Dans ce contexte, « transfiguré » fait référence à Jésus après sa mort et sa résurrection, et non à l'événement de sa vie au cours duquel il a parlé avec Moïse et Élie sur une montagne. Après ces onze années, Jésus ressuscité reçoit ses véritables vêtements de lumière et peut alors révéler les plus hauts mystères vénérés par ce groupe, qui exposent des structures et hiérarchies célestes complexes, ainsi que les connaissances essentielles à l'âme pour atteindre les royaumes divins supérieurs. , concepts familiers dans les enseignements gnostiques.

Les deux premiers livres du manuscrit se concentrent sur la caractérisation du mythe de la chute et de la restauration d'une figure connue sous le nom de Pistis Sophia. Des parallèles détaillés sont mis en évidence entre ses prières de repentance et certains psaumes et odes de Salomon.

Bien que dans de nombreux textes gnostiques, Sophia soit une divinité féminine cruciale, dans Pistis Sophia, son origine et sa demeure sont situées en dehors du royaume divin. Sa chute et sa rédemption sont décrites en parallèle avec d'autres versions du

mythe de Sophia, comme l'Apocryphe de Jean, mais toutes les actions ont lieu dans les éons matériels et elle ne peut être restaurée à sa position qu'au treizième éon, en dehors du Royaume de la lumière.

La divinité féminine dans le Gnosticisme est Sophia, une entité aux nombreux aspects et noms. Elle est parfois identifiée au Saint-Esprit, mais, selon ses diverses fonctions, elle est aussi la Mère Universelle, la Mère de la Vie ou la Mère Resplendissante, la Puissance d'En-Haut, celle de la main gauche (opposée au Christ, considérée son mari et celui de la main droite), comme l'Exubérante, le Ventre, la Vierge, l'Épouse de l'Homme, la Révélatrice des Mystères Parfaits, la Colombe Sacrée de l'Esprit, la Mère Céleste, l'Errance ou Hélène (c'est-à-dire Séléné, la Lune). Elle est conçue comme la Psyché du monde et l'aspect féminin du Logos.

Le titre de Pistis Sophia est obscur et est parfois traduit par « Sagesse de la foi », « Sagesse dans la foi » ou « Foi dans la sagesse ». Une traduction plus précise, étant donné la nature gnostique, serait « La Foi de Sophia » ; Dans la perspective gnostique, Sophia était une manifestation divine du Christ, plutôt qu'un simple mot désignant la sagesse. Dans une version antérieure et plus simple de Sophie, présente dans le Codex de Berlin ainsi que dans un papyrus de Nag Hammadi, le Christ transfiguré explique la Pistis de manière énigmatique : « Encore une fois, ses disciples dirent : 'Dites-nous clairement, comment sont-ils descendus des invisibilités ?', de l'immortel au monde qui périt ? Le Sauveur parfait a dit : "Le Fils de l'homme s'est uni à la Sagesse, son épouse, et a manifesté une grande lumière androgyne. Son nom masculin est appelé "Sauveur, générateur de toutes choses". Son nom féminin est appelé "Sagesse génératrice de tout". " Certains l'appellent cependant « Foi ».

Références : F. Stanley Jones (éditeur), Which Mary ? Les Marie de la tradition chrétienne primitive, page 45 (Leiden, 2002). ISBN90-04-12708-9

Ananas, Anthony; Garcia Bazán, François ; Torrents de Montserrat, Joseph

(1997). "Eugnoste, le bienheureux." Textes gnostiques. Bibliothèque de Nag Hammadi. Travaux complets. Volume I : Traités philosophiques et cosmologiques (3e édition). Madrid : Maison d'édition Trotta. p. 521. ISBN978-84-8164-884-3.

Le manuscrit le plus important parmi les cinq qui composent Pistis Sophia est associé à un autre texte gnostique intitulé « Piste Sophiae Cotice », en référence à la reliure. Ce Codex Askew a été acquis par le British Museum (aujourd'hui la British Library) en 1795 et provenait du Dr Anthony Askew. Jusqu'à la découverte de la bibliothèque de Nag Hammadi en 1945, le Codex Askew était l'un des trois codex contenant pratiquement tous les écrits gnostiques ayant survécu à la répression de ce type de littérature, tant en Orient qu'en Occident. Les deux autres codex sont le Bruce Codex et le Berlin Codex. Avant la découverte de la bibliothèque de Nag Hammadi, toutes les informations sur le gnosticisme étaient basées sur des citations, des caractérisations et des caricatures présentes dans les écrits des détracteurs du gnosticisme. Ces écrits hérésiologiques avaient un but polémique en présentant les enseignements gnostiques comme absurdes, étranges et égoïstes, les considérant comme une hérésie aberrante du point de vue du christianisme proto-orthodoxe et orthodoxe.

Le texte soutient que Jésus est resté sur terre après la résurrection pendant 11 ans et que pendant cette période il a pu enseigner à ses disciples jusqu'au premier niveau du mystère (initiation). Cela commence par une allégorie parallèle à la mort et à la résurrection de Jésus, décrivant la descente et l'ascension de l'âme. Il décrit ensuite les personnages clés de la cosmologie gnostique et énumère enfin 32 désirs charnels qui doivent être surmontés avant que le salut ne soit possible ; Les surmonter constitue le salut.

Pistis Sophia incorpore également des citations de cinq Odes de Salomon, trouvées entre les chapitres 58 et 71. Avant la découverte d'un texte syriaque presque complet des Odes en 1909, Pistis Sophia était la seule source connue pour la formulation existante de l'une des Odes. La première partie de ce

texte syriaque étant perdue, Pistis Sophia reste la seule source de l'Ode 1.

Références : F. Stanley Jones (éditeur), *Which Mary ? Les Marie de la tradition chrétienne primitive*, page 45 (Leiden, 2002). ISBN90-04-12708-9

Ananas, Anthony; Garcia Bazán, François ; Torrents de Montserrat, Joseph (1997). "Eugnoste, le bienheureux." *Textes gnostiques. Bibliothèque de Nag Hammadi. Travaux complets. Volume I : Traités philosophiques et cosmologiques* (3e édition). Madrid : Maison d'édition Trotta. p. 521. ISBN978-84-8164-884-3.

L'ouvrage dans son ensemble montre clairement qu'il a été compilé à partir de diverses sources, seuls les deux premiers livres étant directement liés l'un à l'autre. Même au sein d'un même livre, différents récits du même événement ou schéma cosmologique émergent parfois, suggérant l'utilisation et la préservation de plusieurs sources. Les changements de terminologie et de description cosmologique entre les livres indiquent également qu'il s'agit d'une compilation de textes qui ont peut-être été écrits à différents moments au fil du temps.

La majeure partie du texte (livres 1 à 3) prend la forme d'un dialogue entre Jésus et ses disciples, hommes et femmes. Marie-Madeleine se distingue comme la disciple la plus éminente, soulevant de nombreuses questions et interprétations de l'Écriture ; Juan, connu sous le nom de « la Vierge », occupe la deuxième place en importance. Parmi les autres personnages mentionnés comme adeptes figurent André, Barthélemy, Jacques, Jean, Marie (mère de Jésus), Marthe, Matthieu, Pierre, Philippe, Salomé, Simon le Cananéen et Thomas.

La cosmologie joue un rôle central dans Pistis Sophia, et comprendre la structure de l'univers et comment le parcourir est considéré comme fondamental dans ces textes. La cosmologie présentée dans l'ouvrage est l'une des plus complexes parmi les textes gnostiques qui nous sont parvenus. La tâche de le résumer est d'autant plus compliquée que la structure varie légèrement

dans chacun de ses livres, avec certains royaumes ajoutés ou supprimés.

Certains chercheurs ont proposé des schémas cosmogoniques qui englobent l'ensemble du codex, et récemment un schéma a été développé qui analyse la cosmologie de chaque texte individuellement. Un aperçu pourrait inclure :

1. Le Trésor de Lumière (l'endroit à droite ; régions séparées dans les Livres 1 et 2 uniquement).
2. Le milieu (mesos).
3. Le treizième éon (exclu dans le livre 3 et la deuxième partie du livre 4).
4. Les douze éons/heimarmène (régions séparées dans les livres 1 et 2 uniquement).
5. La première sphère (livres 1 et 2 uniquement).
6. Le firmament (livres 1 et 2 uniquement).
7. Amente (Livre 3 et deuxième partie du Livre 4 uniquement).
8. Chaos (Livre 3 et deuxième partie du Livre 4 uniquement).
9. Le milieu (mhte) (livres 3 et 4 uniquement).
10. Les Ténèbres Extérieures (livres 3 et 4 uniquement).

Il est important de noter que la partie des Livres 1 et 2 qui aborde le mythe de la chute et de la rédemption de Pistis Sophia utilise une cosmologie différente du reste de ces livres. Un point de controverse dans cette conception cosmologique alternative est la description du treizième éon, la demeure de Pistis Sophia, comme un lieu de « justice » ; cette vision du treizième éon est absente dans le reste du texte.

Dans les Livres 1 à 3, toutes les régions, à l'exception des royaumes du châtiment, sont également connues sous le nom d'Espaces du Premier Mystère, et dans les Livres 1 et 2, toutes les régions à partir du treizième éon sont considérées comme les

Ténèbres Extérieures.

D'une manière générale, les royaumes éoniques représentent l'univers matériel, délimité par les étoiles et le zodiaque. Le Milieu est l'espace qui sépare cette région des royaumes supérieurs et sert parfois de zone d'attente aux âmes avant d'entrer dans les royaumes de lumière. Le but ultime de l'âme est de s'élever au-delà des éons et d'entrer dans les royaumes supérieurs de lumière. Ceci est accompli en recevant les mystères offerts par le groupe représenté dans ces textes.

Bien que les mystères ne soient pas explicitement détaillés dans le texte, il est probable qu'un initié doive prouver sa valeur en vivant selon les directives éthiques fournies dans les textes avant de subir les baptêmes et d'avoir accès aux mystères. Les Libros de Jeu sont considérés comme une source de mystères, et les textes trouvés dans le Bruce Codex sont susceptibles d'être très similaires, voire identiques, à ces textes.

Dans le christianisme, les « ténèbres extérieures » ou les ténèbres extérieures sont un lieu mentionné trois fois dans l'Évangile de Matthieu (8 :12, 22 :13 et 25 :30) vers lequel une personne peut être « chassée », et où c'est « pleurer et grincer des dents ». L'obscurité extérieure est généralement considérée comme l'enfer ; Cependant, de nombreux chrétiens associent plus généralement les ténèbres extérieures à un lieu de séparation d'avec Dieu ou du « banquet de noces » métaphorique que Jésus est censé organiser à sa seconde venue.

La phrase apparaît pour la première fois dans le commentaire de Jésus sur la foi du centurion de Capharnaüm :

Et je vous dis que beaucoup viendront de l'orient et de l'occident, et s'assiéront avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux ; mais les enfants du royaume seront jetés dans les

ténèbres du dehors : il y aura des pleurs et des grincements de dents.

—Matthieu 8 :11, R-D

Jésus

Jésus remplit le rôle d'enseignant et d'instructeur, transmettant à ses disciples les connaissances sur le monde divin nécessaires à sa progression vers un état d'être supérieur. Il fournit des informations sur les royaumes cosmiques, leurs habitants et leurs fonctions. Bien que son incarnation terrestre soit mentionnée, il accorde peu d'importance à des événements tels que l'Eucharistie chrétienne, la crucifixion et la résurrection, se concentrant davantage sur ses enseignements post-résurrection. Jésus assume son véritable rôle et partage les mystères supérieurs onze ans après sa résurrection, remettant en question les versions du christianisme qui considèrent ses enseignements antérieurs comme la vérité ultime.

Jeu

Jeu, le démiurge de ces textes, réside dans le Trésor de Lumière et joue un rôle dans l'organisation cosmique. Il place les archontes et les éons à leurs places respectives, attribuant des pouvoirs aux planètes et accordant une origine divine à l'astrologie. Également connu sous le nom de « Père du Père de Jésus », Jeu est considéré comme l'ancêtre du Grand Sabaoth, le Bon, qui fournit l'âme pour l'incarnation terrestre de Jésus.

Zorokothora Melchizédek

Également appelé Melchisédek, ce personnage réside dans le Trésor de Lumière et supervise le transport de la lumière des royaumes inférieurs vers les royaumes supérieurs à mesure qu'elle est purifiée. Ses subordonnés délivrent les âmes des régions de punition lorsque les croyants prient pour elles.

Le Grand Sabaoth, le Bon

Ce personnage fournit le pouvoir ou l'âme pour l'incarnation terrestre de Jésus, étant ainsi le père terrestre de Jésus. Il est largement discuté à travers les interprétations du Psaume 85 :10-11 dans les chapitres 62-63.

Sabaoth, l'Adamas

Principe représentatif du mal, Sabaoth est accusé de comportement inapproprié et d'avoir engendré des archontes et d'autres êtres. Il est enfermé dans les limites du zodiaque ou de l'univers matériel. Responsable d'avoir donné la « coupe de l'oubli » aux âmes destinées à se réincarner, il leur refuse les connaissances acquises dans les vies antérieures et les châtements.

Pistis Sophia πιστις σοφία en gématrie grecque :

$$80-10-6-300-10-6 = 412 \quad 6-70-500-10-1 = 587 = 999$$

Pistis {pis'-tis} dont le sens est croyance : ceux qui croient en la fidélité, la conviction de la vérité de quelque chose, des croyances, de la foi, d'une conviction ou du respect de la relation de l'homme avec Dieu et les choses divines, du point de vue grec "Croyance au nombre π , en tant qu'archétype créatif et nombre représentatif de la divinité."

Si l'on décompose le mot « Pistis » en deux parties, on obtient à l'origine, pour la première partie, le caractère π , (Caractère sacré dans le monde antique), un cube de côté 6, dont la longueur est de 3,1416. La deuxième partie du nom « istis » se traduit par voile, toile d'araignée, tissage, chaîne, également verbe He. Par conséquent, la croyance tourne et se tisse autour du nombre π , un nombre considéré comme sacré dans l'Antiquité. La

traduction Pistis peut être interprétée comme :

ιστός= Toile d'araignée

Tissez ou déformez autour d'un cube philosophique de longueur

π.

“Pistis Sophia” ¹ vérité ou croyance en la sagesse.

πίστις σοφία= Croyance tissée autour du personnage Pi,
personnage sacré dans le monde antique, la sagesse.

La Pistis Sophia a marqué le début de la redécouverte moderne des évangiles gnostiques, présentant une introduction complète au gnosticisme en abordant des aspects clés qui seront plus tard d'un grand intérêt dans les textes de Nag Hammadi.

L'ouvrage cherche à raconter les échanges que Jésus a eu avec ses disciples durant les douze années qui ont suivi la Résurrection. Tout au long du récit, les disciples et les saintes femmes alternent sur scène, posant des questions à Jésus, qui répond selon la perspective gnostique. Ces questions abordent des sujets tels que la cosmogonie, la théorie des émanations, la nature et la hiérarchie des esprits, ainsi que l'origine du mal.

Les réponses apportées diffèrent radicalement de celles proposées dans les textes canoniques, explorant la description des pouvoirs spirituels qui gouvernent l'univers, la croyance en la réincarnation et l'utilisation fréquente de formules et d'invocations magiques. De nombreuses sections se concentrent sur les étapes au cours desquelles Jésus libère la figure surnaturelle et féminine de Sophia, la Sagesse Céleste, de ses liens avec l'erreur et le monde matériel, la réintégrant progressivement au ciel dans son ancien état divin.

Les événements décrits se déroulent sur un plan symbolique, mythique et psychologique, caractéristique des textes gnostiques, opposé à l'attachement de l'orthodoxie chrétienne à la réalité historique.

Semblable aux textes de Nag Hammadi un siècle plus tard, la Pistis Sophia a suscité un grand intérêt, notamment dans les cercles ésotériques. Concernant l'école gnostique à laquelle pourrait appartenir l'auteur de Pistis Sophia, il existe diverses opinions, depuis l'attribution successive à Valentine jusqu'à des interprétations comme être gnostique au sens strict, reflétant la diversité des perspectives dans la recherche académique. Il fut successivement nommé Valentine (d'après CG Woide, 1778), disciple de Marc le Magicien (d'après C. Ch. Bunsen, 1852), Ophite (d'après KR Köstlin, 1854), archontique (A. von Harnack, 1891), gnostique au sens strict (d'après C. Schmidt, 1905) (M. Tardieu et J.-D. Dubois, *Introduction à la littérature gnostique*, vol. I, p. 81-82).

Les références:

H. Leisegang, La Gnose (1924), trad., Payot, 1951, p. 237-262.

M. Tardieu et J.-D. Dubois, Introduction à la littérature gnostique, t. Moi, Cerf, 1986, p. 65-82.

Le texte proclame que Jésus est resté sur terre après la résurrection pendant encore 11 années, durant lesquelles il a instruit ses disciples jusqu'au premier niveau des mystères. Cela commence par une allégorie qui compare la mort et la résurrection de Jésus avec la descente et l'ascension de l'âme. Par la suite, il décrit les figures clés de la cosmologie gnostique et conclut en énumérant 32 désirs charnels qui doivent être surmontés pour parvenir au salut ; vaincre ces désirs constituerait précisément le salut. Dans ce texte, les structures et hiérarchies complexes des cieux sont révélées, éléments fondamentaux des enseignements gnostiques. La Pistis Sophia fait également référence à des termes temporels coptes et mentionne des noms de démons ou de divinités présents dans les textes magiques égyptiens.

Source possible de l'écriture pistis Sophia, Marc le Magicien (Ile

siècle) était un gnostique de l'école anatolienne, disciple de Valentin, une école orientale de la secte dite Valentinienne. La principale source pour connaître ses idées est l'Adversus haereses d'Irénée de Lyon. Il lui reproche d'utiliser ses connaissances (par exemple les filtres aphrodisiaques) pour séduire les femmes. Il utilisait des pratiques cabalistiques, utilisait la gématrie et s'appuyait également sur l'astrologie. A la suite de son adversaire, l'hérésiologue Irénée de Lyon, par qui nous connaissons son existence, il remplace la Trinité par une Quaternité, admettant en Dieu l'Ineffable, le Silence, le Père et la Vérité. Il a rejeté les sacrements et même le baptême. Il a attiré un grand nombre d'adeptes grâce à des prophéties, notamment des femmes.

Références : Michel Onfray, Contrehistoire de la philosophie, vol. 2 :

Christianisme hédoniste, Grasset, 2006 [détails de l'édition], page. 71-72.

Madeleine Scopello, « Courants gnostiques », dans Jean-Marie Mayeur, Luce Pietri, André Vauchez et Marc Venard (dir.), Histoire du christianisme : le peuple nouveau (des origines à 250), vol. Moi, Fleuro, 2000 (ISBN 9782718907277), p. 361-362.

Marcus semble avoir été un contemporain âgé d'Irénée, selon ce dernier, qui le mentionne comme s'il était toujours en vie et enseignait. Selon Irénée, la zone autour du Rhône abritait les disciples de Marcus, bien qu'il ne semble pas avoir eu de contact direct avec Marcus, mais uniquement à travers ses écrits.

On ne sait pas avec certitude où vivait Marco. Bien que l'on suppose qu'il aurait pu résider en Asie Mineure, étant donné les histoires de séduction de l'épouse d'un diacre en Asie et l'utilisation de noms hébreux ou syriaques dans l'école marcosienne, son emplacement exact ne peut être confirmé. D'autre part, Jérôme identifie Marcus avec le Marcus de Memphis mentionné dans les écrits de Sulpicius Severus sur le priscillianisme.

Quant à ses enseignements, le système de Marcus s'articule autour de 30 éons, organisés en une Ogdoade, une Décennie et une Dodécennie. Ses enseignements incluent la chute et le rétablissement de Sophia, ainsi que l'union future des esprits de la graine choisie avec les anges comme compagnons célestes. Marcus a introduit dans ces enseignements un système d'isosépie, similaire à celui utilisé par les Pythagoriciens ultérieurs, impliquant des mystères entourant les nombres et les noms. Dans ses interprétations, Marcus a trouvé des exemples récurrents de ses nombres mystiques (quatre, six, huit, dix, douze, trente) à la fois dans les Écritures et dans la nature, une forme de pythagorisme.

Les Marcosiens, disciples de Marc, disciple de Valentin le Gnostique, adhéraient à une variante de la doctrine de Valentin. Bien qu'ils maintenaient les 30 éons, ils les appelaient « grandeurs » et leur attribuaient des valeurs numériques. Ils ont préservé le mythe de la chute de Sophia, qu'ils ont décrit comme une « déficience divine ». Une originalité de sa doctrine réside dans l'adaptation de la théorie des nombres de Pythagore au gnosticisme.

Ce groupe gnostique disposait de nombreux livres et témoignages apocryphes pour exposer leurs enseignements. Selon Irénée de Lyon, ils soutenaient que le baptême de Jésus-Christ pardonnait les péchés, mais ils administraient un autre baptême avec de l'eau mélangée à de l'huile et du baume pour initier leurs disciples ; ils appelaient cette cérémonie « rédemption ». Cependant, certains considéraient cette pratique inutile et estimaient que la rédemption consistait en la

connaissance de sa doctrine. Ils manquaient de points de croyance fixes, permettant à chaque individu d'en ajouter ou de supprimer à sa discrétion, ce qui transformait leur secte en une société aux interprétations variées. Certains s'en détachèrent pour former la secte Archontique.

Dans les communautés marcosiennes, les femmes occupaient un statut particulier et étaient considérées comme des prophétesses, participant activement à l'administration des rites. Les Marcosiens affirmaient que tout leur était permis et persuadaient leurs adeptes que, grâce à certaines invocations, ils pouvaient devenir invisibles et intangibles. Cette croyance, apparemment destinée à apaiser les craintes de certaines femmes réticentes en raison d'un reste de pudeur, a fait l'objet de calomnies. Saint Irénée leur transmettait une prière qu'ils accomplissaient en silence avant leurs pratiques, se persuadant qu'après l'avoir dite, ils étaient recouverts d'un voile impénétrable.

L'historien Mosheim, connu pour ses efforts visant à justifier ceux qui ont été condamnés comme hérétiques et à dénigrer les pères de l'Église, émet l'hypothèse que les opérations des Marcosiens n'impliquaient peut-être pas de magie ou de fraude. Il suggère qu'ils auraient pu être calomniés par certaines femmes qui souhaitaient quitter la secte pour se réconcilier avec l'Église ou par des observateurs ignorants de sa liturgie, qui considéraient comme magiques certaines pratiques assez simples dont ils ne comprenaient pas la raison.

Références : Dictionnaire des hérésies, erreurs et schismes, Jacques-Paul Migne, Saumon, George (1882). "Marcus (17)" ; Smith, William et Henry Wace Un dictionnaire de biographie, de littérature, de sectes et de doctrines chrétiennes, v.3.

J. Murray.

Marcosiens ; L'Encyclopédie catholique (1913).

Contre les hérésies (Κατὰ αἱρέσεων) est un ouvrage en cinq volumes écrit par Irénée de Lyon au II^e siècle. On considère que l'ouvrage a été écrit vers l'an 180, car Eleuterio était mentionné comme l'actuel évêque de Rome.

Markosai, également connu sous le nom de Markosiens ou Markites, étaient des hérétiques du II^e siècle qui tiraient leur nom du fondateur de leurs enseignements, Marc. La description de cette secte se trouve dans divers ouvrages, tels que Panarion d'Épiphane, Sur les Cent hérésies en résumé de Jean de Damas, De Haeresibus ad Quodvultdeum Liber Unus d'Augustin, le traité anonyme « Prédestiné » et Liber de Haeresibus de Filastrio. .

L'enseignement de Marc représente un courant du gnosticisme. La description la plus ancienne de ses enseignements se trouve dans le livre VI de l'ouvrage Philosophumenus et dans le chapitre 13 du premier livre de l'Exposition et réfutation des fausses connaissances d'Irénée de Lyon.

On dit que Marcos a étudié avec Kolorvas et Valentin, et grâce à ses capacités, il a attiré de nombreux adeptes, hommes et femmes, en leur offrant des connaissances et des pouvoirs supérieurs depuis des lieux invisibles et anonymes. Dans ses enseignements religieux, Marc introduisit deux principes et rejeta l'idée de la résurrection des morts. De plus, il a réalisé des mystères en utilisant des sorts magiques pour changer la couleur de certaines visions dans des bols en bleu et pourpre, trompant ainsi les femmes.

Selon les enseignements de Marc, comme de Valentin, tout dans le monde provient de vingt-quatre éléments. Ces aspects révèlent la complexité et les caractéristiques particulières de la doctrine

des Markosiens dans le contexte du gnosticisme du IIe siècle.

Les Martiens, également connus sous le nom de Colobarciens, ont été mentionnés par plusieurs auteurs et sources anciens, comme indiqué dans les références fournies :

1. John Henry Blunt. Dictionnaire des sectes, hérésies, partis ecclésiastiques et écoles de pensée religieuse. Rivington, 1903. p. 296

2. McClintock et la forte cyclopédie biblique. Marcosiens ou Colobarsiens

3. Irénée de Lyon, « Exposition et réfutation des fausses connaissances (Contre les hérésies). » Livre 1. Chapitre XIII. Les actions trompeuses et perverses de Marcos.

4. Origène Philosophumena ; sive, Omnium Haeresium réfutatio; par Hipólito, Antipope, Californie. 170-235 ou 6 ; Miller, E. (Emmanuel), 1810-1886 ; Origines. Publié en 1851 p. 198

5. Epiphanius of Cyprus. "For eighty heresies, Panario or the Ark." Book one. About the Frames

6. John of Damascus. "In short, a hundred heresies." 34. Mapkosey

7. Aurelius Augustine ("Heresies permitted by God, in one book") Augustinus. "De Haeresibus ad Quodvultdeum Liber Unus."

8. "De Haeresibus ad Quodvultdeum Liber Unus" - "Livre sur les hérésies À Quodvultdeus" (Augustine). P.L. 53. col. 599.XIV.

9. PL 12 col. 1158

10. Beneshevich V. N. Drevleslavyanskaya Timonier. Tome 1, édition 1906. Page 720

11. P.A. Alekseev. "Dictionnaire de l'Église, ou utilisations de vieux dictons slaves, également en langues étrangères sans traduction, trouvés dans les Saintes Écritures et autres livres de l'Église." Quatrième édition, en cinq parties. Nouvellement révisé, corrigé et, par rapport aux trois éditions précédentes, multiplié par un nombre très important de mots et de dictons ; à Saint-Pétersbourg, dans l'imprimerie d'Ivan Glazunov. 1817-1819. Partie 3 Page 9.

L

es Caïnites

Les Caïnites étaient les adeptes d'une secte gnostique qui prospéra aux II^e et III^e siècles. Leur croyance et leur pratique étaient caractérisées par le culte de personnages de l'Ancien Testament qui étaient communément considérés comme des pécheurs, tels que Caïn, Ésaü, Koré et les sodomites. Selon le point de vue des Caïnites, ces personnages « pécheurs » possédaient une connaissance plus parfaite que les personnages vertueux tels qu'Abel, Enoch, Abraham et Moïse. Ce renversement des valeurs reflétait l'interprétation particulière des Caïnites de la spiritualité et de la vérité.

Contrairement à la conception traditionnelle des évangiles du Nouveau Testament, les Caïnites ne considéraient pas Judas Iscariote comme un traître méprisé, mais comme le disciple qui avait reconnu la vérité. Ce point de vue ressemble à l'interprétation de l'Évangile de Judas, un texte apocryphe qui présente Judas sous un jour plus positif que dans la tradition chrétienne conventionnelle.

Les principales informations sur la secte caïnite se trouvent dans le « Panarion » (Réfutation de toutes les hérésies) d'Épiphane, évêque de Salamine, qui vécut au Ve siècle. La référence aux Caïnites est également faite dans l'ouvrage d'Irénée de Lyon, « Adversus Haereses » (Contre les hérésies). Tertullien, un autre éminent écrivain chrétien de l'Antiquité, s'est peut-être adressé à un groupe similaire dans son travail sur le baptême, bien que l'identification précise des « Caïnites » dans ses écrits fasse l'objet d'une certaine controverse.

La secte Caïnite et ses croyances sont également mentionnées dans des œuvres littéraires plus récentes, comme « Demian » d'Hermann Hesse, où la perspective caïnite sur l'histoire de Caïn et Abel est décrite dans le deuxième chapitre.

(grec : Καϊνοί, Kainoi, et Καϊᾶνοί, Kaianoï) étaient une secte gnostique et antinomienne connue pour vénérer Caïn comme la première victime du Démon, la divinité de l'Ancien Testament, qui a été identifiée par de nombreux groupes de gnostiques comme mauvaise. La secte était relativement petite. Tertullien et Irénée les ont mentionnés comme existant dans l'Empire romain d'Orient au IIe siècle. L'un de ses prétendus textes religieux était l'Évangile de Judas.

Source : Irénée, Contre les hérésies. Yo. 31.

Irénée affirme que les Caïnites avaient une perspective particulière sur Caïn, le considérant comme un dérivé du Dieu suprême plutôt que comme le Dieu créateur adoré par les Juifs et les autres chrétiens. Selon Irénée, les Caïnites prétendaient communier avec des personnages tels qu'Ésaü, Koré et les

hommes de Sodome, se considérant persécutés par le Créateur. Cependant, ils croyaient qu'ils étaient protégés du mal par la déesse Sophie.

Épiphanes de Salamine, dans son ouvrage « Panarion » (Haer. 38), fournit un compte rendu plus détaillé des croyances des Caïnites. Dans ce récit, il décrit Abel comme issu du principe le plus faible selon la perspective caïnite. Cette vision renverse les interprétations conventionnelles des personnages bibliques, donnant lieu à une vision du monde unique et peu orthodoxe de la part des Caïnites dans leur relation avec les récits de l'Ancien Testament.

Les Caïnites croyaient que Judas, le traître, possédait la pleine connaissance de la vérité. De son point de vue, Judas, plus que les autres disciples, a été capable de réaliser le mystère de la trahison, provoquant ainsi la dissolution de toutes choses, tant célestes que terrestres. Les Caïnites possédaient un document appelé « L'Évangile de Judas » et, selon Irénée, il avait lui-même rassemblé des écrits d'eux dans lesquels ils préconisaient la dissolution de l'œuvre du Créateur du Ciel et de la Terre, qu'ils appelaient « Hystère ». .

Bien que les autorités diffèrent quant aux motivations de Judas, les Caïnites ont applaudi son acte de trahison. Certains croyaient que grâce à sa Gnose plus parfaite, Judas avait mieux compris le désir de Jésus que ses autres disciples et l'avait emmené à la Croix pour accomplir la rédemption. Épiphanes suggère que Judas a forcé les dirigeants ou Archontes à tuer le Christ contre sa volonté, contribuant ainsi au salut par la Croix. D'un autre côté, Philastro attribue l'action de Judas au fait qu'il savait que le

Christ avait l'intention de détruire la vérité, un objectif qu'il avait, selon les Caïnites, contrecarré par sa trahison.

Les Caïnites sont mentionnés dans plusieurs textes anciens, et voici quelques références clés :1. Irenaeus of Lyon:

- Contre les hérésies 1.31.1–2

2. Épiphane de Salamine :

- Panaire 38

3. Hippolyte :

- Contre les hérésies 8

4. Pseudo-Tertullien :

- Contre toutes les hérésies 2

5. Tertullien :

- A propos du baptême 1

Ces textes fournissent des informations précieuses sur les croyances, les pratiques et les enseignements des Caïnites selon les anciens écrivains et polémistes chrétiens.

V

itruve et le pythagorisme

La figure de Vitruve², Il nous vient de l'ancienne tradition comme l'auteur du plus grand traité d'architecture, l'un des rares à caractère scientifique et technique de l'Antiquité qui ait survécu au naufrage des traités classiques du monde antique, représentatif de l'art de construire et du tradition obscure liée à la construction. de tous les temps.

Au Moyen Âge, des auteurs tels que Boèce, Isidore de Séville, Hugo de Saint Victor, Gervaise de Melkley, Vincent de Beauvais, Guillaume de Malmesbury, Petrus Deacon, Albertus Magnus, Jean de Montreuil, entre autres, s'illustrèrent avec Vitruve. De plus, des érudits médiévaux tels que Théodoric de Saint-Trond et Hildegarde von Bingen ont été influencés par son système de planimétrie, basé sur la figure humaine, utilisée comme module de construction. De nombreux souvenirs des grands mythes du passé sont liés au traité d'architecture de Vitruve. Dans son codex, vous pourrez lire et redécouvrir Orphée, Esculape, Archimède, Thalès de Milet ou Euclide, en plus de lire des mythes comme celui de Perdix, neveu de Dédale, qui imagina la première mesure.

Vitruve illustre ce point en nommant ceux qu'il considère comme les individus les plus talentueux de l'histoire. Défiant implicitement le lecteur qui n'a jamais entendu parler de

certaines de ces personnes, Vitruve continue en prédisant que certaines de ces personnes seront oubliées et leurs œuvres perdues, tandis que d'autres personnalités politiques moins méritantes de l'histoire resteront à jamais gravées dans les mémoires avec faste.

Listes d'hommes notables mentionnés par Vitruve dans son traité.

Liste des physiciens : Thalès, Démocrite, Anaxagoras, Xénophane.

Liste des philosophes : Socrate, Platon, Aristote, Zénon, Épicure.

Liste des rois : Crésus, Alexandre le Grand, Darius On
plagiarism: Aristophanes, Ptolemy I Soter, a man called Attalus.

Sur les abus envers les auteurs morts : Zoilus Homeromasticus, Ptolémée II Philadelphie.

Sur la divergence des rayons visuels : Agatharque, Eschyle, Démocrite, Anaxagore.

Liste des écrivains sur les temples : Silène, Théodore, Chersiphron et Métogène, Ictinus et Carpion, Théodore Photius, Hermogène, Arcésius, Satyrus et un homme appelé Pythéos.

Liste des artistes : Leochares, Bryaxis, Scopas, Praxitèle, Timotheos.

Liste des auteurs sur les lois de la symétrie : Nexaris, Théocyde, un personnage appelé Démophilus, Pollis, un personnage appelé Léonidas, Silanion, Mélampus, Sarnacus, Euphranor.

Liste des écrivains sur les machines : Diadès de Pella, Archytas, Archimède, Ctésibius, Nymphodore, Philon de Byzance, Diphilus, Démoclès, Charias, Polyidus de Thessalie, Pyrrhus, Agésistrate.

Liste des écrivains sur l'architecture : Fuficius, Terentius Varro, Publius Septimius (écrivain).

Liste des architectes : Antistates, Callaeschrus, Antimachides, Pormus, Cossutius

Liste des plus grands architectes de temples : Chersiphron de Gnossus, Métogène, Démétrius, Paeonius le Milet, Ephèse Daphnis, Ictinus, Philon, Cossucio, Gaius Mucianus.

Référence : Vitruve, Pollio (trad. Morris Hicky Morgan, 1960), Les dix livres sur l'architecture. Publications du Courrier Dover. ISBN0-486-20645-9.

Vitruve, Pollio (trad. Morris Hicky Morgan, 1960), Les dix livres sur l'architecture. Publications du Courrier Dover. ISBN0-486-20645-9.

Le « De Architectura » de Vitruve est divisé en dix livres, et chaque livre commence par un préambule qui établit le sujet traité. Voici la structure des dix livres :

Livre I : Dans ce livre, Vitruve aborde l'organisation urbaine et l'architecture en général. Il se concentre également sur la formation et les compétences nécessaires pour être architecte.

Livre II : Les techniques et matériaux de construction sont ici abordés, ainsi que l'origine de l'architecture. Vitruve explore les fondamentaux de la construction.

Livres III et IV : Ces livres se concentrent sur les temples et les ordres architecturaux. Vitruve décrit en détail les différents styles architecturaux et comment ils sont appliqués dans la construction des temples.

Livre V : Vitruve se consacre aux édifices publics, avec un accent particulier sur le forum, la basilique et les théâtres. Il explique comment ces espaces publics importants sont conçus et construits.

Livre VI : Ce livre est dédié aux constructions privées, y compris l'emplacement, les typologies de bâtiments et des aspects tels que les enduits et les trottoirs.

Livre VII : Vitruve se penche sur les revêtements et la décoration dans ce livre. Il décrit comment décorer et embellir les bâtiments, en prêtant attention aux détails décoratifs.

Livre VIII : Dans ce livre, l'auteur aborde l'hydraulique, y compris les systèmes d'approvisionnement en eau et la technologie liée à l'eau.

Livre IX : Vitruve fait dans ce livre une digression astronomique et astrologique, en parlant des cadrans solaires et d'autres éléments liés à l'astronomie.

Livre X : Le dernier livre est consacré à la mécanique, notamment à la construction de grues, de machines hydrauliques et de machines de guerre. Vitruve explore le génie mécanique dans ce chapitre.

Il est important de noter que, malheureusement, les dessins qui accompagnaient probablement le traité de Vitruve ont été perdus. Ces dessins auraient fourni des illustrations visuelles des concepts architecturaux et techniques décrits dans l'ouvrage. Malgré le manque d'illustrations, le "De Architectura" de Vitruve reste une source fondamentale dans l'étude de l'architecture et de l'ingénierie.

On sait peu de choses sur la vie de Vitruve, à l'exception de ce qu'il raconte dans son propre ouvrage. Il a peut-être servi comme

fabrum prefectum, ingénieur romain formé à l'art de fabriquer des machines de guerre. Il servit l'empire à l'époque de César et, en tant qu'ingénieur, il se spécialisa dans la construction des arbalètes et des scorpions, deux machines de siège romaines. En outre, on suppose que Vitruve a servi avec l'ingénieur militaire Lucius Cornelius Balbus.

Pour contextualiser le rôle de Vitruve en tant qu'ingénieur militaire, vous trouverez ci-dessous une citation qui décrit le « Préfet de terrain » ou ingénieur militaire selon Flavius Vegetius Renato dans « Les institutions militaires des Romains » :

Le préfet du camp, bien que d'un rang inférieur à celui de [préfet], occupait une position d'une importance considérable. Il était chargé de l'emplacement du camp, de la direction des tranchées, de la surveillance des tentes ou cabanes des soldats et du matériel. Son autorité s'étendait sur les malades et les médecins qui les soignaient, en plus de régler les dépenses correspondantes. Il avait la responsabilité de fournir des voitures, des toilettes et les outils appropriés pour des travaux tels que scier et couper du bois, creuser des tranchées, construire des parapets, creuser des puits et fournir de l'eau au camp. Il était également chargé de ravitailler les troupes en bois et en paille, ainsi que des béliers, onagri, balistes et autres machines de guerre sous sa direction. Ce poste a toujours été confié à un officier doté d'une grande compétence, d'une grande expérience et d'une longue expérience, capable d'instruire les autres dans les domaines de la profession dans lesquels il avait excellé.

Vitruve, reconnu principalement par ses écrits, comme architecte. Dans la Rome antique, l'architecture couvrait un champ plus large qu'aujourd'hui, incluant des domaines modernes tels que l'architecture, la gestion de la construction, le génie de la construction, le génie chimique, le génie civil, le génie des matériaux, le génie mécanique, le génie militaire et l'urbanisme. Les ingénieurs architectes la considèrent comme le

précurseur de la discipline autrefois appelée architecture technique.

Dans son ouvrage décrivant la construction d'installations militaires, il a également abordé la théorie des miasmes, soutenant l'idée selon laquelle l'air malsain des zones humides était à l'origine des maladies. Vitruve a exprimé :

Pour les villes fortifiées, les principes généraux suivants doivent être observés. Il s'agit tout d'abord de choisir un endroit très sain. Cet endroit doit être surélevé, sans brouillard ni froid, dans un climat tempéré et sans marais à proximité. Lorsque les brises matinales soufflent sur la ville à l'aube, si elles apportent avec elles les brouillards des marais et l'haleine venimeuse des créatures des marais, lorsqu'elles se mélangent, elles peuvent pénétrer dans le corps des habitants, rendant l'endroit malsain. De plus, si la ville est située sur la côte avec une exposition sud ou ouest, elle ne sera pas saine, car en été, le ciel du sud devient chaud à l'aube et chaud à midi, tandis que l'exposition ouest devient chaude après l'aube. et il fait chaud à midi, et au crépuscule tout brille.

L'architecture à l'époque de Vitruve englobait un domaine ou un continent d'études et de disciplines plus vaste qu'aujourd'hui, tels que la gestion de la construction, le génie chimique, l'ingénierie des matériaux, la mécanique et l'urbanisme. "Frontino"³ Il le mentionne en relation avec les dimensions des pipes utilisées à Rome.

De son côté, Vitruve prétend être le premier à avoir développé l'acoustique architecturale. Il décrit l'installation d'« Echeas », une machine génératrice d'écho, pour mettre en valeur les voix dans les théâtres romains. Il fut ensuite patronné par la sœur de l'empereur César Auguste, Octavie Mineure.⁴, raconté par Vitruve lui-même dans la préface du livre II.

On pense qu'il est né entre 80 et 70 avant JC. C. et mourut après l'an 15, données spéculatives mais qui peuvent être reconstituées à partir de ses propres écrits, grâce aux temples et ouvrages d'architecture romaine qu'il mentionne. « De l'architecture » est une œuvre monumentale et le seul traité technique classique qui ait survécu au monde gréco-latin.

Concernant le nom de l'Auteur, il est possible qu'il reflète une épigraphe ou un nom symbolique, commun à de nombreux sages de la clarté cristalline de l'Antiquité, comme Pythagore, dont le nom se traduit par l'expression « rassemblés dans le nombre π » ; ou Lucius Apulées qui se traduit par « né dans la lumière d'Apu », le nom étrusque d'Apollon ou en berbère « Afulai », dont le sens est « Grâce ».

Pythagore de Samos (grec Πυθαγόρας Pythagoras ; * vers 570 avant JC à Samos ; † après 510 avant JC à Métaponte en Basilicate). L'agora (grec ancien ἀγορά agorá, pluriel agorai) était la fête centrale, la réunion et le marché d'une ville de la Grèce antique qui se tenait de manière circulaire. Π caractère sacré du monde antique. Pythagore est la traduction de son nom, rassemblé en Π.

« Lucius Vitruvii Polionis » en latin peut être interprété comme Né dans la Lumière de l'Émeraude, Tr 6*6*6 », car les lettres latines peuvent être lues comme des chiffres. Sommes-nous en présence d'un architecte monumental qui a signé sous le pseudonyme de Vitruve Polion ? Peut-être Marcus Agrippa lui-même⁶, auteur du Panthéon de Rome ? Vitruve parle du rapport cubique et du nombre 216 dans la préface du Livre IV, renforçant cette thèse, et commente que pour les Pythagoriciens le nombre 216 ou 6*6*6 était un nombre sacré. Cette école de mathématiques composait des vers dans une disposition numérique où le nombre 216 était représenté, ceci est perçu dans le rayon de la coupole du Panthéon de Rome.

Son deuxième prénom « Polion », est connu depuis l'Antiquité, ce qui représente un surnom. On peut lire cela dans le livre de Francesco Pellati « Vitruve le grand architecte de l'Antiquité » page 30. Pour le nom de Polion, donné à Vitruve par Faventino⁷, On peut accepter l'hypothèse que celui-ci combinait le nom de l'architecte avec celui du fondateur de la première bibliothèque du monde à Rome, comme le dit Pline.⁸, qui était "Asinius Polion".⁹ De cette manière, une forme encyclopédique de connaissance de l'architecture se reflète dans son nom. Il est intéressant de noter que le nom Polion a été choisi pour son deuxième prénom, le mot grec Byblos « livres » dont la signification est enroulement et qui a ensuite été traduit par rouleau de papyrus et livres.

À propos d'Asinius Pollion : Il est vrai que Gaius Asinius Pollion, éminent orateur, soldat et écrivain romain du 1er siècle avant JC, est connu pour avoir fondé la première bibliothèque publique de l'"Urbs" (ville de Rome) en l'an 39 avant JC. , situé dans l'Atrium Libertatis. Cette bibliothèque a marqué une étape importante dans l'histoire des bibliothèques publiques de Rome.

De plus, Auguste, le premier empereur romain, a également apporté une contribution significative en encourageant le développement des bibliothèques dans la ville. Il fonda une bibliothèque attachée au temple d'Apollon sur le Palatin en 28 après JC. et un autre au Campo de Marte. Ces bibliothèques donnaient accès à une variété de textes et contribuaient à l'épanouissement de la culture et de l'éducation dans la Rome impériale.

Tout au long de l'Empire romain, des bibliothèques ont continué à être ouvertes dans divers endroits, reflétant l'importance accordée à la préservation et à la diffusion des connaissances dans la société romaine. Ces bibliothèques ont joué un rôle crucial dans la préservation de la littérature et la promotion de

l'apprentissage dans la Rome antique.

La gématrie de ce mot, Byblos, a une valeur numérique de 314, en référence claire au nombre π , ce nombre maître est en phase avec la philosophie du rapport cubique, « Centre cubique de ce rapport numérique », concept géométrique c'est-à-dire caché dans le nom VITRVVII. Le nom complet de l'auteur peut être décodé comme Né à la lumière de l'émeraude, Tr 6*6*6 ou rapport cubique dont le centre est le nombre π , où se produit l'enroulement. Ces symboles sont associés avec les spirales dorées, une image créée avec un compas autour d'un cube de longueur 3,14159 ou 6 coudées égyptiennes sacrées. Du point de vue des cultures anciennes comme la grecque ou l'égyptienne, fortement basées sur une interprétation architecturale du monde, les spirales numériques tourbillonnent autour du numéro 3.14159 dans une vision cubique du monde, une certaine boîte contenant créée avec des parties du nombre π .¹⁰ Ceci peut être découvert en étudiant la chambre du roi de la Grande Pyramide.

Son étymologie vient de la colline sur laquelle elle se trouvait (𐤁𐤁𐤏 Gubla, "Montagne" en phénicien) qui tire son nom biblique Gebal, passant d'ici à la forme grecque Byblos, sa gématrie est 314 et d'où le mot Biblion (livre), origine des termes Bible et bibliothèque. Le nom arabe, Yūbayl, est le diminutif de yābal, « montagne », bibliothèque en forme de montagne.

Le nom de Bible sous lequel le livre sacré chrétien est connu est attribué à cette ville puisque la première Bible en a été fabriquée à partir de papyrus.

Le livre d'Architecture représente un Tetrarkys¹¹ Pythagoricien comme édifice intellectuel, de dix rouleaux (dix livres) ou

l'architecture du cosmos à partir de la vision vitruvienne.

Avant d'aborder la biographie de l'auteur, tâche presque impossible sans le codex, il n'existe aucune donnée documentaire sur sa vie, à l'exception de ce qu'il raconte dans son propre ouvrage. On peut entrer dans ce monde de géométries et de mythes liés à l'architecture à travers sa prose, dans une revue de ses maximes et la traduction des préfaces de ses livres.

Promesse de réserver I

Qu'il s'agisse de votre intelligence divine, comme de votre volonté, ô empereur César ! Vous possédiez la domination sur le pays et ensuite, battant et terrifiant vos ennemis, vos concitoyens glorifient vos triomphes, votre victoire, et le peuple soumis obéit, comme le peuple et le Sénat romain, fuyant la peur, à vos commandements, ils firent confiance à la résurgence nationale pour votre jugement et vos pensées élevées, je doutais de pouvoir vous distraire de vos occupations exclusives, exposant au grand jour mes raisonnements sur l'architecture, craignant qu'en me présentant devant vous à un moment peu propice, je ne me révèle être un homme indiscret et incurable. dans votre dédain Mais plus tard, comprenant que vous vous souciez tant de l'administration de l'État, que vous vous intéressez également à la construction publique, puisqu'avec elle et à votre initiative vous avez enrichi Rome, sur les provinces et vous lui avez conféré, avec le témoignage de superbes constructions, gloire de la cité impériale, il m'a semblé que je ne devais pas différer mon ouvrage écrit sur l'architecture, mais plutôt vous le présenter le plus tôt possible, puisque votre père m'a connu comme architecte, dont je reconnais l'excellence. était

un tel admirateur.

Les Dieux célestes ayant consacré le trône de l'immortalité, et placé devant vous l'empire de votre père et la dévotion affectueuse que j'avais pour lui et que je garde en sa mémoire, il vous revient. Comme conjointement avec Marc Aurèle, Publius Minidius¹² et Gneus Cornelius¹³ Je me suis occupé de la préparation des nouvelles arbalètes, du scorpion recevant, comme eux, le salaire fixé, par l'intercession de ta sœur Octavie. Pour ce bénéfice, je vous suis profondément reconnaissant, car vous m'avez éloigné de la pauvreté aussi longtemps que je vis et m'avez permis d'écrire ces commentaires pour vous. Cela m'encourage aussi de vous faire savoir que vous avez construit de nombreux édifices, que vous vous souciez chaque jour davantage de constructions publiques et privées, selon des conceptions personnelles qui transmettent votre œuvre à la postérité. J'ai mis en ordre ces préceptes rigoureux, afin que vous sachiez comment a été construit le premier édifice que vous avez commandé et comment ont été et seront les suivants, en y ajoutant toutes les règles de l'art.

Vitruve Pollion, 1er siècle avant JC

Proème du Livre II (Extrait)

L'architecte Dinocrate,¹⁴ Il est réputé pour sa rapidité et pour la dignité de son nom, mais oh ! L'empereur César ! La nature ne m'a pas favorisé comme lui en stature, l'âge a vieilli mon visage et ma force m'a affaibli avec les années ; Faute de dons physiques, je ne peux que me recommander à vous pour mes connaissances et mes écrits.

Vitruve Pollion, 1er siècle avant JC

Proème du Livre II (Extrait)

Dinocrate, croyant qu'ils se moquaient, se conseilla d'essayer. Il était de grande taille, avec un visage agréable et de la plus grande majesté et grandeur, confiant en ces dons naturels, il se déshabilla à l'auberge, se couvrit tout le corps d'huile, mit une couronne de peuplier sur sa tête, se couvrit la tête. épaule droite avec une peau de lion et avec sa massue¹⁵ à sa droite, il alla comparaître devant la cour d'Alexandre le Grand, qui rendait alors la justice. La nouveauté attira l'attention des gens qui étaient devant, de sorte que le roi la vit et, avec admiration, lui ordonna de s'avancer et lui demandant qui il était, il répondit : Je suis Dinocrate, architecte macédonien, je t'apporte des inventions et œuvres dignes de Votre Majesté, j'ai formé un modèle du Mont Athos, comme la figure d'un homme qui a dans sa main gauche une grande ville, et dans sa main droite une coupe, dans laquelle toutes les eaux des fleuves qui sont en on les reçoit, de sorte qu'ils tombent de là dans la mer.

Vitruve Pollion, 1er siècle avant JC

According to legend, Alexander the Great despised the blueprint for the city on Mount Athos because there was no water there.

Proème du Livre III (Extrait)

Si donc, comme le prétendait Socrate, les sentiments, le jugement et les doctrines nourris dans l'étude étaient visibles avec évidence dans le travail des individus, la faveur ou la machination personnelle ne seraient d'aucune utilité, mais nous

verrions un succès spontané arriver à ceux qui expriment ce savoir. par une application sérieuse et manifeste à l'étude. Mais comme ces aptitudes n'apparaissent pas dans des ouvrages aussi clairs qu'il nous faudrait et aussi que l'on voit des gens plus ignorants que sages se réjouir de la faveur, déclamant de débattre avec des gens incultes, j'entends montrer par la publication de ces préceptes mes connaissances et ma vertu.

Vitruve Pollion, 1er siècle avant JC

Proème du Livre IV (Extrait)

Les possessions de fortune disparaissent aussi facilement qu'elles ont été obtenues, tandis que celles de sagesse imprégnant le courage ne disparaissent jamais et dureront aussi fermement que l'existence. Pour cette raison, je les reconnais à mes ancêtres qui, selon l'usage athénien, m'ont éclairé dans un art tel qu'il ne peut être pris en compte s'il n'est pas soutenu par une culture littéraire et une connaissance encyclopédique de l'architecture ; Ayant donc accru mes connaissances par le travail de mes parents et par l'enseignement de professeurs et m'étant passionné pour les inconnues littéraires et les écrits techniques qui s'y rapportent, mon esprit s'est efforcé de les posséder, j'en résume le maximum de fruits en disant que je n'ai pas besoin rien des autres et je ne désire rien, pas même l'abondance.

Cependant, certains, jugeant peu mes critères, ne considèrent comme capables que ceux qui ont de l'argent. Ce consentement a permis à ceux-ci et à ceux qui poursuivent un tel objectif et agissent avec intrépidité, d'obtenir des richesses et avec elles la renommée. Mais moi, ô César ! Je ne me suis pas

contenté de gagner de l'argent avec mon art, j'ai préféré vivre mal avec une bonne réputation plutôt que de rechercher la richesse et d'y parvenir avec une mauvaise popularité.

Vitruve Pollion, 1er siècle avant JC

« Il y a trois parties de l'architecture : le bâtiment, la gnomonique et la mécanique »¹⁶

La mécanique dans son ensemble a été générée par la nature elle-même, sous la direction et la direction de la rotation cosmique. C'est vrai, si nous considérons et observons le mouvement incessant du soleil, de la lune et des cinq planètes, nous comprendrons que s'ils ne parcouraient pas leurs orbites mécaniquement, il nous serait impossible d'avoir de la Lumière sur Terre.

Vitruve Pollion, 1er siècle avant JC

“Quod hi non abdustris neque artis sollertia sed a felicitate fuerunt deserti, ut Teleas Atheniensis, Chion Corinthius, Myagrus Phocaeus, Pharax Ephesius, Boedas Byzantius etiamque alii plures.”

Vitruve Pollion, 1er siècle avant JC

Proème du Livre III (Extrait)

Et ce n'est pas que ses œuvres manquaient d'utilité, de maîtrise et de talent, comme ce fut le cas pour l'Athénien Hegias, Chion de Corinthe, Miagro de Phocée, Pharax d'Éphèse, Boedas de Byzance et bien d'autres. Ce sont les félicitations¹⁷ Vitruve est la sagesse qui s'acquiert par l'enseignement d'un art qui ne peut être cultivé que par une éducation complète et un

discernement total de tous types d'Instructions. L'auteur de « De l'architecture »¹⁸ Il décrit son idéologie au centre de son traité :

"Omnia enim munera fortunae cum dantur, ab ea faciliter adimuntur; disciplinae vero coniunctae cum animis nullo tempore deficiunt, sed permanent stabiliter ad summum exitum vitae."

Tous les dons que confère la fortune, elle les emporte elle-même avec une grande facilité, mais la science, la connaissance de l'Architecture se modèle avec intelligence, elle ne s'efface pas avec le temps, mais reste stable jusqu'à la fin de notre vie.

Vitruve Pollion, 1er siècle avant JC

"Nullas plus habendi esse necessitates eamque esse proprietatem, divitiarum maxime, nihil desiderare."

Le plus grand bénéfice est de ne pas créer de besoins, en acceptant que la plus grande richesse consiste à ne rien vouloir.

Vitruve Pollion, 1er siècle avant JC

Proème du Livre VI (Extrait)

Le philosophe Aristippe¹⁹, L'élève de Socrate, victime d'un naufrage, arrive sur les rivages de l'île de Rhodes et en voyant quelques figures géométriques dessinées dans le sable, on raconte qu'il cria à ses compagnons : « Nous sommes sauvés, je vois des empreintes d'hommes. " Immédiatement, il se dirigea vers la ville de Rhodes et se dirigea directement vers le gymnase. Là, il commença à discuter de sujets philosophiques et

fut l'objet de divers cadeaux qui servaient non seulement à s'équiper de manière distinguée, mais aussi à fournir à ses compagnons des vêtements et tout le nécessaire pour vivre. Ses compagnons voulaient retourner dans son pays d'origine et lui demandèrent s'il souhaitait transmettre un message à ceux de son pays natal.

Il leur a ordonné de dire à leur arrivée : « Il est nécessaire d'éduquer les enfants avec des provisions et des ressources qui leur permettent de nager en toute sécurité, même en cas de naufrage. »²⁰

Vitruve Pollion, 1er siècle avant JC

Différentes traductions du traité de Vitruvii au fil de l'histoire

The Harlesiano codex from the British Museum, the Gudiano codex from the Wolfebutel library, the Seletadino codex from the Schelestad library²¹ Most European libraries have codices after the year 1000: the Cottonico in the British museum from the 11th century; three Parisian codices from the 11th century; two codices in Leide from the 10 th century; two in the Escorial dating from the 11 th century. For its part, the Vatican has 25 codices but almost entirely from the 14th and 15th centuries.

La redécouverte du traité de Vitruve à la Renaissance est due en partie à l'humaniste florentin Poggio Bracciolini qui, avec Leon Batista Alberti, a l'honneur de faire largement connaître cette œuvre dans son traité fondamental d'architecture De « Re aedificatoria » (c . 1450). Une autre édition connue de Vitruve a

été présentée à Rome par Fra Giovanni Sulpicio en 1486. Pétrarque a traduit une partie du traité du latin vers l'italien au 14ème siècle, dont l'influence est visible dans l'œuvre de César Césarin.²² Des traductions furent également réalisées en français (Jean Martin, 1547), anglais, allemand (Walter H. Ryff, 1543) et espagnol, entre autres langues. Les illustrations originales avaient été perdues et la première édition illustrée fut publiée à Venise en 1511, avec gravures sur bois, basées sur des descriptions dans le texte original, probablement de Fra Giovanni Giocondo²³. Plus tard, au XVIe siècle, Andrea Palladio réalisa pour Daniele Barbaro des illustrations avec des commentaires de Vitruve (qui parurent dans les versions italienne et latine). Cependant, l'illustration la plus célèbre date du XVe siècle : l'Homme de Vitruve de Léonard de Vinci.

[OBJ]



En relation avec l'atteinte du bonheur vitruvien, on peut le lire dans un chrismon²⁴ du 5ème siècle :

“Avrvvm vile tibi est arcenti pondera cedant
Plvs est qvod propria felicitate nites”²⁵

« L'or vil est pour toi, l'argent perd du poids,
Il est plus précieux que votre propre sagesse brille.

Il existe une histoire et une certaine mythologie associées à Archimède²⁶ ce que Vitruve commente dans son livre sur la découverte du principe qui porte son nom. La légende raconte que le génie de Syracuse prononce le mot Eureka²⁷(aujourd'hui synonyme de réalisations en tout genre) lorsque vous entrez dans votre baignoire et que vous vous rendez compte que le volume d'eau déplacé retombe sur le bord circulaire de celle-ci. Ce déplacement est égal au volume de votre corps. De cette manière, il crée la pratique théorique de ce que l'on appellera plus tard le « principe d'Archimède ». Cette fondation décrit :

Un corps totalement ou partiellement immergé dans un fluide au repos reçoit une poussée de bas en haut égale au poids du volume de fluide qu'il déplace. Vitruve commente que le géomètre, après avoir réalisé une telle découverte, court nu dans les rues de Syracuse en criant : « Eurêka, Eurêka, je l'ai trouvé. »

L'histoire apparaît écrite pour la première fois dans le codex « De Architectura ». Le roi Hiéron de Syracuse pose à Archimède le problème de savoir si la couronne d'or que son orfèvre lui avait confectionnée était en or pur. Le roi soupçonnait l'orfèvre de l'avoir trompé et d'avoir fondu l'argent en or, afin d'égaliser le poids de la couronne. Le problème a empêché Archimède de dormir pendant plusieurs jours jusqu'à ce que, épuisé et conseillé par sa femme, il prenne un bain, constatant que l'eau déplacée est égale au volume de l'objet qui entre dans l'eau.

Aujourd'hui, nous savons que l'ingénierie technique nécessaire à

l'époque pour mesurer le déplacement d'un volume irrégulier d'eau n'avait pas été inventée. Galilée lui-même²⁸, Centuries later, he pondered these questions by creating a model of a hydrostatic balance, with sufficient precision to carry out such a measurement.

The story is symbolic and alludes to the search and discovery of decimals in the number π .

Arquimedes²⁹ Il fut le premier mathématicien à utiliser des polygones réguliers avec « n » côtés comme méthode de calcul d'une approximation de π par défaut et par excès. La méthode utilisée par lui consistait à circonscrire et inscrire des polygones réguliers dans des cercles et à calculer le périmètre desdits polygones. Archimède a commencé avec des hexagones circonscrits et inscrits et a doublé le nombre de côtés jusqu'à atteindre des polygones à 96 côtés, une méthode qu'il a peut-être apprise de l'Égypte, obtenant le nombre 3.1416.

Archimède en grec (Ἀρχιμήδης) est une épigraphe, peut-être le titre d'une académie de géométrie ou simplement un nom symbolique. Il est composé de deux mots, qui peuvent être traduits séparément : la première partie du nom Arch. (Ἀρχ)³⁰, Il se traduit par « principe de construction universelle », axe directeur de la construction ou cause première de celle-ci. Ce mot donne naissance au mot architecte et architecture, ainsi qu'à arcano, arcade et Arcadia. La deuxième partie de son nom (μήδης) Medes, « Meides » se traduit par « rien », « rien », « aucun homme » ou « personne ». De cette manière, le nom complet peut être interprété comme Ἀρχ, principe de construction du néant ou principe de construction du Vide. Il

existe à ce stade un certain parallélisme avec le dieu égyptien Ptah.³¹ Connu sous le nom de « Grand Architecte Universel », sa plus ancienne épithète est « Le Destructeur d'images » (Livre des Morts égyptien) avec traduction de Wallis Bunge.

Cicéron³² Il décrit le tombeau d'Archimède qu'il avait visité et indique que dessus se trouvait une sphère inscrite à l'intérieur d'un cylindre, et dessus, une gravure avec le symbole π . Archimède avait prouvé que le volume et l'aire de la sphère étaient les deux tiers de ceux du cylindre qui l'inscrit y compris ses bases, ce qui était considéré comme la plus grande de ses découvertes mathématiques.

Les noms de personnages tels qu'Archimède, Vitruve ou Pythagore, y compris des divinités ancestrales telles que Ptah ou Apollon, étaient considérés comme les continents d'un grand tracteur ou monade, le nombre 3.1415 étant le nom le plus ancien de la divinité.

Le nombre, pour l'imaginaire de l'Antiquité, représente le monde des idées et des pensées divines, une certaine architecture où la parole, la forme et le son forment la réalité visible, la puissance sur laquelle la vie se féconde, une abstraction absolument indifférenciée appelée plénitude.

Exemple de noms ou d'épigraphes dont la genèse était numérique.

De nombreux surnoms qui nous viennent du passé ne peuvent être compris qu'à travers leur gématrie, la géométrie du mot, la valeur numérique des lettres. Il existe des Divinités qui fonctionnent essentiellement comme des énigmes géométriques,

comme dans le cas du nom du Dieu Osiris, en grec 'Οσίρις, sa valeur numérique par lettre est 'Ο =70, σ=200, ι= 10, ρ=100, ι= 10, ζ = 6. Si l'on étudie l'anthologie des lettres qui composent le nom d'Osiris, graphèmes nés en Egypte à l'ombre de certaines divinités, la valeur numérique des lettres serait 16-6-10-3,1416-10-6 . Utiliser la coudée égyptienne sacrée pour réaliser cette corrélation.

La lettre O, initiale du nom Osiris, vient d'un logogramme égyptien en forme d'« Œil » dont la valeur numérique est 16. La traduction de son nom hiéroglyphique est « Trône de l'Œil » et ses épithètes les plus importantes sont « Seigneur ». de l'Amour », « Le beau lièvre » ou « Amoureux du silence ». La prononciation de son nom pourrait être reconstituée comme « Usir », « Usiris », « Ausar » ou « Wsir ».

L'autre source de la lettre « O » est le logogramme en forme de moineau qui, pour cette idéologie, symbolisait le son créatif ou « Verbe » mis en scène dans le chiffre « 6 ». La lettre Rho en forme de P latin naît d'un graphisme égyptien en forme de cube dont la représentation est le chiffre π, initiale du nom divin « Ptah », axe ou axis mundi de lacération architecturale, divinité connue sous le nom de le Grand Architecte Universel. Le caractère cubique de son nom représente le nombre 0,5236 m x 6 = 3,1416, soit 6 fois la coudée sacrée égyptienne. Si l'on étudie les nombres qui composent le nom d'Osiris « 'Οσίρις », on voit se refléter dans les coudées sacrées, la proportion de la chambre du Roi de la grande pyramide, ou un cube de côté 6 dont la longueur est 3,1416. Une autre source du graphème « Rho » est le symbole de la bouche, l'un des noms du dieu égyptien « Ra ». Une autre bizarrerie du nom est qu'en grec « 'Οσίρις » contient le nom de la déesse Iris, arc-en-ciel.

Another epigraph that, when studied, provides meaning is the name “Thot”.³³, Dieu de la sagesse et de l'écriture en Egypte, il est le principal demiurge créateur, avec le Dieu « Ptah », de

toute la cosmologie égyptienne. « Thot » en grec (Θωθ) a la gématrie 818, u $\theta = 9$, $\omega = 800$, $\theta = 9$: 9 représente pour l'idéologie grecque et égyptienne une rupture avec le paradigme numérique. La lettre oméga trouve son origine dans le logo égyptien en forme de moineau dont la prononciation est « Ou » liée au 28ème pouce de la coudée sacrée égyptienne.

Cette lettre est géométriquement liée à la lettre hébraïque « Pei », toutes deux ont la gématrie 800.

La lettre « Pei » trouve son origine dans un logo égyptien en forme de cube du nom divin « Ptah », dont la représentation géométrique est un cube de 6 coudées sacrées de long. L'autre source du logo est le hiéroglyphe égyptien en forme de bouche lié au culte du Dieu Ra, Soleil numérique.

D'autres mots hébreux avec la gématrie 800 קשת qesheth {keh'sheth} sont Bow, Archer, Rainbow.

Ce n'est pas un hasard si Thot était représenté sous la forme d'un ibis. L'oiseau au bec courbé associé aux phases de la lune.

Si nous étudions la gématrie du mot קשת qesheth {keh'sheth} Arc-en-ciel, nous pouvons découvrir que la lettre Pei, dont la gématrie est 800 liée au nombre π , est suivie de la lettre Shin corona, de gématrie 300, et de la lettre Jet dont la gématrie est 8³⁴. Tout cela nous permet de tirer des conclusions intéressantes : « La couronne d'or vient lorsque l'étoile à 8 branches est incorporée. »³⁵, La somme géométrique de ces nombres est 1108 égale au mot Sabbat³⁶, Dans ce contexte le nombre 11811 représente deux lions³⁷ et le lever du soleil : deux lions de force cosmique gardant la reine aux yeux émeraude, symbole qui apparaît dans toutes les mosquées de l'Antiquité, comme la mosquée d'Albâtre du Caire.³⁸

Un autre mot avec la gématrie 800 est Pistis {pis'-tis} dont le sens est croyance : ceux qui croient en la fidélité, la conviction de la vérité de quelque chose, des croyances, d'une conviction ou du respect de la relation de l'homme avec Dieu et les choses divines, du point de vue grec « Croyance au nombre π , en tant qu'archétype créatif et nombre représentatif de la divinité. »

Si l'on décompose le mot « Pistis » en deux parties, on obtient à l'origine, pour la première partie, le caractère π , un cube de côté 6, dont la longueur est 3,1416. La deuxième partie « istis » se traduit par voile, toile d'araignée, tissage, chaîne. Par conséquent, la croyance tourne et se tisse autour du nombre π , un nombre considéré comme sacré dans l'Antiquité. La traduction Pistis peut être interprétée comme :

Tissez ou déformez autour d'un cube philosophique de longueur π .

« Pistis Sophia » vérité ou croyance en la sagesse.

There is a legend associated with the creation of the first compass, like the potter's wheel. Perdix (Greek Πέρδιξ),³⁹ Il était le fils de la sœur de Dédale, dont il était l'élève. Il est considéré comme l'inventeur de plusieurs instruments, dont la scie et la boussole. On dit que cette idée a été inspirée par la mâchoire d'un serpent ou la colonne vertébrale d'un poisson. Ses capacités rendaient Dédale jaloux.⁴⁰, qui finit par le pousser du haut du temple d'Athéna sur l'Acropole.

La Déesse qui favorise l'ingéniosité l'a vu tomber, l'a secouru et l'a transformé en oiseau. La perdrix ne fait pas son nid dans les arbres et ne vole pas haut, mais niche plutôt dans les haies et évite les endroits en hauteur, consciente de sa chute. La

mythologie dit que Dédale a été banni pour cet acte.

Le nom Perdix peut être interprété symboliquement comme le vol de l'oiseau qui tourne autour du nombre π . La racine du mot « Per » est indo-européenne et sa signification est devant ou derrière. Perd signifie également Bruit de ventre (le mythe de Perdis fait allusion à un oiseau perché sur un monticule). Il existe à ce stade un certain parallèle avec la mythologie de la colline fondamentale de la création, mythe de type indo-européen qui apparaît dans toutes les cultures anciennes.

Les Métamorphoses d'Ovide, livre VIII

Pour lui, pendant qu'il déposait le corps de son pauvre nouveau-né dans le monticule, garrula D'un chêne gluant une perdrix le regardait et battait des ailes dans ses mains et sa joie était témoinnée par son chant, cet oiseau était alors unique et non vu les années précédentes, et il venait de devenir un oiseau, un long crime pour toi, Dédale.⁴¹, était. Eh bien, il avait abandonné celui-ci à son sort⁴² elle ignorante, pour qu'il puisse lui apprendre, à elle et à son père, son allemand : ses anniversaires passaient une douzaine de fois par garçon, capable d'esprit pour les préceptes. Il a même enlevé les épines qui sont montrées au milieu d'un poisson à titre d'exemple et dans un fer tranchant il a sculpté des dents perpétuelles et a trouvé l'usage de la scie.⁴³ Le premier, il lia également deux bras de fer avec un seul nœud de sorte que, à égale distance entre eux, une partie restait debout, l'autre partie traçait un cercle.⁴⁴ Dédale l'enviait, et de l'enceinte sacrée de Minerve⁴⁵ Il l'envoya tête baissée, glissant en lui mentant ; Mais lui, celui qui encourage l'ingéniosité, fut accueilli par Pallas.⁴⁶ et l'oiseau le rendit et le

couvert à moitié de l'air des plumes, mais la vigueur de son esprit, un jour rapide, quitta ses ailes et ses pattes.

Le nom, celui qui l'avait également précédé, est resté.

Non, malgré cela, cet oiseau élève son corps haut et fait ses nids dans les branches et dans la haute canopée. Près du sol, il voltige et pond ses œufs dans les haies, et se souvenant de sa chute précédente, il a le vertige.

Les Métamorphoses d'Ovide Livre VIII, À propos Le Labyrinthe, du Minotaure et d'Ariane

La disgrâce de sa génération s'était accrue et l'adultère de cette mère se manifestait honteusement par la nouveauté du monstre à deux formes. Minos décide⁴⁷ supprimez cette pudeur de son thalamus et enfermez-le dans une maison multiple et aux toits aveugles. Dédale, en raison de son talent dans l'art de fabrication si célèbre, se met au travail, dérange les signes et les lumières par le détour tortueux de ses diverses voies et conduit à l'erreur. Pas autrement que le Méandre Phrygien joue dans les vagues limpides et avec ses flux et reflux de chute ambigu et sa course à sa rencontre, il regarde les vagues qui doivent venir et tantôt vers ses sources, tantôt vers le large tourné, son fatigue des eaux incertaines : ainsi Dédale remplit ses innombrables sentiers d'erreur et il pouvait à peine revenir au seuil : telle est l'erreur de ce plafond. Dans lequel, après la figure jumelle d'un taureau⁴⁸ et le jeune homme il a enfermé et le monstre, avec du sang d'actea effleuré deux fois, le troisième tirage l'a dominé, répété aux neuvièmes années,⁴⁹ et quand, avec l'aide virginale, on trouva cette porte difficile au fil rassemblé, qui n'était réitérée par aucune des précédentes, l'Égide enleva immédiatement le Minoïde, donna des bougies au Jour et abandonna son cruel

compagnon sur cette côte.

A elle, abandonnée et déplorant beaucoup de choses sur elle, ses câlins et son aide que Liber lui offrit, et pour que par une étoile claire et éternelle à l'extérieur d'elle, tenant sa couronne de son front, l'envoya au ciel. Elle vole à travers ses auras ténues et pendant qu'elle vole ses gemmes se transforment en feux clairs et s'arrêtent au même endroit, son apparence restant couronnée, qui est au milieu de celui qui repose sur son genou, et de celui qui repose sur son genou. .C'est ce que possède le serpent.

Les Métamorphoses d'Ovide, Livre VIII

À propos de Dédale et Icare

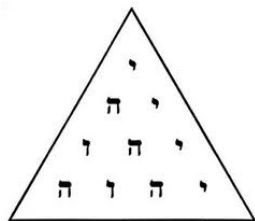
Dédale, quant à lui, pour la Crète et son long exil, plein de haine et touché par l'amour de son pays natal, était enfermé dans la mer.⁵⁰ « Bien que je m'oppose aux terres, dit-elle, et aux vagues, le ciel s'ouvre certainement ; nous irons là-bas. Tout ce que possède Minos ne possède pas l'air. Il a dit que lui et son esprit se réfèrent à des arts inconnus et que la nature innove. Eh bien, il met en ordre quelques plumes, depuis la plus petite commencée, jusqu'à une longue, une plus courte suivante, de sorte que dans la pente où elles avaient poussé on pense : ainsi émerge un jour peu à peu la fistule rustique, avec ses avoines disparates.

Puis avec du lin ceux du milieu, avec de la cire il lisse ceux du dessous, et ainsi, composés dans une petite courbure, il les plie pour qu'ils imitent de vrais oiseaux. L'enfant Icare était un, et ignorant qu'ils avaient affaire à ses propres dangers, tantôt avec un visage brillant, ceux que l'aura errante avait déplacés, il

essaya de saisir ces plumes, maintenant la cire de flava avec son pouce flottait, et avec sa pièce, le travail admirable de son père a été empêché. Après que la dernière main à sa tâche ait été passée, son artisan a balancé son propre corps sur les ailes jumelles, et dans l'aura déplacée par lui, elle est restée suspendue ; Il instruit également son fils et : « Au milieu du chemin tu cours, Icare », dit-il, je te préviens, de peur que si tu es plus abattu, la vague ne te brûle les plumes, si tu es plus haut, le feu ne te brûlera. brûle les. Entre l'un et l'autre vole, et ne regarde pas le Boyeros¹ ou l'Ursa que je vous commande, et l'épée brandie d'Orion ; Avec moi pour guide, prenez le chemin. Ils lui donnent les préceptes du vol et, à l'insu de ses épaules, ajustent ses ailes. Entre ce travail et ses conseils, ses vieilles joues devinrent humides, et ses mains paternelles tremblaient.

Elle a donné quelques baisers à son bébé, qu'elle ne répéterait plus, et avec ses ailes élevées devant elle, elle vole et craint pour son compagnon, comme l'oiseau qui, d'en haut, a poussé sa tendre progéniture du nid vers l'air, et les exhorte. Le suivre et instruire les arts nuisibles. Il bouge aussi les siennes et les ailes de celui qui lui est né se tournent pour regarder.

Certains d'entre eux, en essayant de capturer quelque poisson avec sa canne tremblante, ou un berger avec son bâton, ou une charrue appuyée sur son étoupe, les aperçurent et restèrent suspendus et ceux que l'éther pouvait attraper, il les croyait Dieux.



Tetrarkys, formé avec les lettres du tétragramme hébreu. L'ensemble des livres « Les 10 Livres d'Architecture » représentent une structure pythagoricienne.

Référence : Chapitre du livre, Byblos Symbolic Architecture. Architecte Diego Kurilo.

L e rapport cubique et sa relation avec le Devir ou Saints des Saints

OBJ Dans le monde gréco-romain, il existait une philosophie étroitement liée à l'architecture connue sous le nom de Raison Cubique,⁵² qui a vu la première cause ou « Fiat lux » dans le numéro⁵³ de l'existence du cosmos sous la forme d'un cube

contenant toutes les choses créées. Le premier à écrire sur cette « philosophie de la forme » fut Lucius Vitruvius dans le livre V de son codex d'architecture « Les 10 livres d'architecture ». Il commente dans la préface de ce livre comment, pour Pythagore, le nombre 216 est le plus approprié pour contenir la connaissance."Il leur a semblé bon d'écrire leurs théories et leurs règles dans des volumes de structure cubique, ils ont fixé le cube comme l'ensemble de 216 vers."



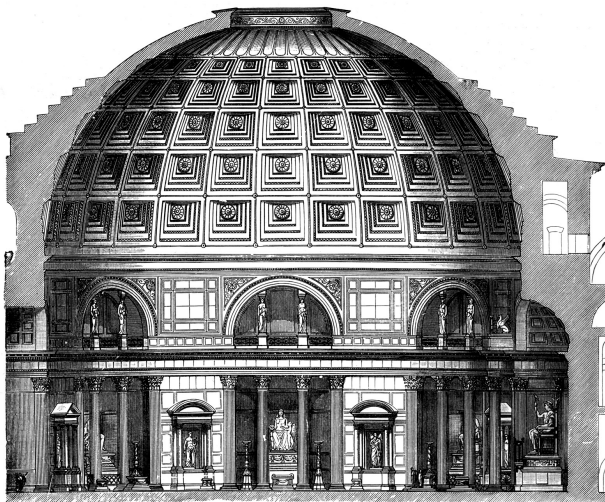
Vitruve Pollion 1er siècle avant JC

Cette doctrine était vue comme une structure ou un support pour le développement de la culture, que ce soit sous la forme d'une forme d'architecture ou dans le recueil d'un codex de géométrie, au centre duquel se trouvaient les nombres, le verbe fertilisant l'espace, donnant la vie. à ces formes culturelles. Le codex vitruvien lui-même peut être compris, dans l'organicité des différents chapitres, comme un édifice intellectuel aux sommets duquel se trouve le chiffre 6.54, et en son centre, comme s'il s'agissait d'un hexagone, c'était la doctrine du « rapport cubique », si l'on analyse le nom de l'auteur et son traité « Lucius Vitruvii, De Architectura », on découvre que c'est un acronyme qui voile le vrai sens. Ce texte peut être traduit par Né à la lumière de l'émeraude tr 6*6*6. En effet, les lettres latines peuvent être lues comme des chiffres.

Le recueil de connaissances du monde vitruvien a été compris, sous la forme d'espaces théoriques dont le rapport est de 216,

c'est-à-dire un cube de côté 6, comme une forme de renaissance de la doctrine pythagoricienne.

L'homme, selon Vitruvius, dans la plénitude de ses connaissances, représente un cube parfaitement poli, et son expression culturelle est la quadrature du cercle. Beaucoup des machines proposées dans sa mécanique traitée possédaient des roues octogonales, lien entre le carré et le cercle. On le voit dans le plan architectural du Panthéon de Rome, œuvre contemporaine de l'auteur lui-même. La coupole de cet ouvrage repose statiquement sur le cylindre qui a un rayon de 21,60 m, la même dimension que le cylindre et sa hauteur. La nef du panthéon, aux fondations carrées et au plancher en damier, se transforme en un octogone inscrit dans un cercle. Dans le plan géométrique, le cercle est symbole du ciel et du carré de la terre, et l'octogone est un intermédiaire entre l'un et l'autre, et par la quadrature du cercle est réelle, l'union indissoluble de l'esprit et de la matière. Le Panthéon est le seul édifice ancien dont l'architecture reproduit une sphère cosmique restée sur terre. Le caisson du dôme, comme s'il s'agissait d'un verre, reflète la lumière de l'oculus vers le trottoir en damier, créant une certaine géométrie spéculaire de la lumière.^[OBJ]



Coupe longitudinale du Panthéon d'Agrippa 27 av.

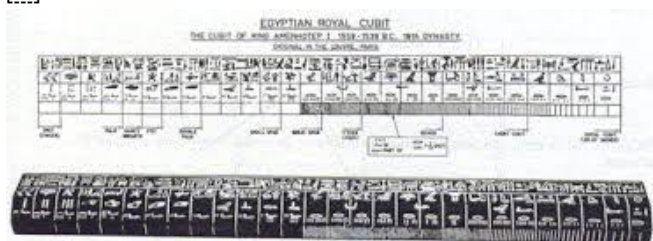
Le Panthéon d'Agrippa ou Panthéon de Rome (en italien : Il Pantheon) est un temple circulaire érigé à Rome par Hadrien au début de l'Empire romain, entre les années 118 et 125 après JC. Il est entièrement construit sur les ruines du temple érigé en 27 avant JC. C. par Agrippa, détruit par un incendie en l'an 80, dédié à tous les dieux le mot panthéon, d'origine grecque signifie « temple de tous les dieux ». Dans la ville, elle est connue sous le nom de La Rotonda (La Rotonna), d'où le nom de la place sur laquelle elle se trouve.

L'Homme, fondement du cosmos inscrit dans le cube (Ad quadratum)⁵⁵ u L'Homme de Vitruve, a été utilisé comme plan ou modèle architectural pour la construction d'espaces sacrés depuis l'Antiquité et, vu de sa géométrie implicite en tant que dépositaire de métriques cosmiques, les doigts, les paumes et les coudes ont été utilisés comme règle de maçon. L'être humain et sa symétrie ont été utilisés comme module d'un espace tridimensionnel.

Les symboles constructifs sont nés de cette codification de la figure humaine et de la reconnaissance au sein de la guilde des bâtisseurs de certaines « formes de mots », essentielles à la construction d'espaces sacrés. Toute cette connaissance métrique ou ancestrale de l'art de l'architecture a été héritée par l'Europe des premières écoles de bâtisseurs d'Afrique du Nord et de la culture mésopotamienne.

Les règles maçonniques les plus anciennes, comme la coudée égyptienne sacrée ou coudée de 0,5236 m, étaient organisées pour être lues comme des alphabets et donc structurées comme un langage symbolique dont le matériau est la pierre. Cette règle fonctionnait comme une fractale du chiffre 6, qui symbolisait autrefois le verbe créateur.

OBJ



Coude sacré égyptien 52,36 cm

L'architecte égyptien pensait en portions verbales lors de l'organisation des espaces sacrés.

En Égypte, on cherchait à créer des espaces résonnant avec la lumière, une forme dans laquelle la géométrie servait de support aux lettres. Cette règle de maçon commençait au pouce 1, avec le symbole de « Atum Ra », le joyau dans le lotus, qui s'élevait comme un cristal dans le cœur du grand architecte, et se

terminait au pouce 28 dans le logo grama des sons « Ou », en forme de moineau gravé deux fois sur le coude sacré à la fin de la règle, unissant la symbologie de la « vesica piscis » et le son « Ou ».⁵⁶

De ce logo en forme de 2 moineaux qui symbolisent le verbe créateur, est née la mythologie des chérubins de l'Arche d'Alliance.

Ces sons particuliers représentent le verbe et peuvent être traduits par « lumière et force vitale », épithètes de deux des dieux les plus importants de l'Égypte d'avant l'unification, comme le Dieu « Jnum, le potier éternel ».⁵⁷ également connu sous le nom de « Soleil monadique », Dieu à forme humaine et à tête de bélier, vénéré comme patron du Nil et de la divinité ou archétype « Shu »⁵⁸ souffle vivifiant, mot compris comme lumière et échafaudage poussant et soutenant l'espace cosmique. Tous deux portent dans leur nom le caractère « Ou » le moineau et nous donnent une idée de la signification implicite de ce caractère qui, au fil des millénaires, a donné naissance à la lettre hébraïque « Vav », héritière de toute cette symbologie.

Lettre ou symbole caché dans le nom « Boaz » et qui apporte la lettre « O » au nom. Dans la cosmologie égyptienne, il y avait l'idée de créer des espaces avec une certaine métrique lumineuse, une composition de matière résonnant dans la lumière.

La règle des 28 pouces ou 0,5236 m naît de la multiplication du nombre π par 6. L'image implicite dans ce continent est celle du verbe sur l'espace, fertilisant et donnant vie aux hexagones géométriques fondamentaux auxquels peut être réduit le nombre 3.1416.

Un fait curieux : si je fais un cercle dont le diamètre est de 2 coudées sacrées et que je le divise par 6, j'obtiens un hexagone dont le périmètre est le nombre π et si je dessine 2 cercles dont Vesica Piscis⁵⁹ soit la coudée sacrée, j'obtiens avec plusieurs décimales la mesure du Poisson, qui était un nombre sacré dans l'Antiquité, puisqu'il représente la racine de 3. Si j'ajoute le nombre π à la coudée sacrée de 0,5236 m, j'obtiens le chiffre (555) nombre divin considéré Pierre parfaitement polie ou pierre fécondée par le verbe. Ces nombres sont implicites dans les espaces les plus sacrés de l'Antiquité, comme la « Sancta sanctorum » du temple de Salomon et la chambre du roi de la grande pyramide.

Dans les deux cas, si nous créons un espace de 10 coudées sacrées et le prenons comme base, nous dessinons un rectangle d'or, le rectangle sur son plus petit côté mesurera 3,1416 mètres, soit 6 coudées sacrées. Le mot hébreu « Devir » dont la signification est « verbe », le lieu où l'Arche d'Alliance a été déposée, a une géométrie de 216, égale aux expressions hébraïques « Souffle » et « lion », un nombre représentatif d'objets culturels dont la métrique est le cosmique. Ce nombre représente 3 fois le verbe ou rapport cubique de $6*6*6$, un cube parfaitement poli de 6 coudées de large, dont le côté mesurera 3,1416 m.

De cette façon, nous pouvons déterminer que l'espace sacré « Fiat lux » tourne selon une « forme dorée » autour d'un cube $6*6*6$ dont les côtés mesurent 3,1416, comme une forme paradigmatique de moteur hexagonal ou cubique.

Dans la poésie arabe, le Devir était appelé Byblos. Ceci est

intéressant car la géométrie du mot Byblos est 314, en référence sans équivoque au nombre π .

Le mot « Hekal »⁶⁰ ou saint, l'espace sacré devant le « Devir » a une géométrie de 65, tout comme le mot silence et le mot numéro 6. Ce mot, que l'on traduit habituellement par temple ou grande construction, vient de la racine étymologique de la culture acadienne « E-gal » dont le sens est « Grand navire ». Il est possible que le traitement réservé à ces entités numériques dans l'Antiquité soit celui d'un continent au centre de l'océan cosmique.

Concernant l'aspect géométrique de ces constructions comme le Devir, dont la géométrie est 216, on voit qu'il contient « l'arche d'alliance » dont le numéro représentatif est $6*6*6$ ou l'Arche de Dieu « Arun Elohim » avec le numéro $7*7*7$. Avec tout cela, nous pouvons déterminer que ces espaces fonctionnent comme des puissances numériques qui s'expriment sous forme de boîtes mathématiques les unes dans les autres, comme s'il s'agissait d'un livre dont le contenant est le nombre π . Les Egyptiens représentaient le nombre 3.1416 sous la forme d'un cube philosophique de face 6. Cet archétype géométrique donne naissance au logo en forme de cube du nom divin « Pth » Pitah.⁶¹ Grand Architecte Universel, principal démiurge créateur avec le Dieu Thot de toute la cosmologie égyptienne. Ce logo cubique, au fil des millénaires et avec le logogramme de Boca lié au culte de Ra, se transformera en la lettre grecque π .

Ces logos qui apparaissent sur la règle de 0,5236 m, étaient liés à l'une des plus anciennes divinités du monde indo-européen connue sous le nom de Min.⁶² God worshiped in the “Naqada” culture⁶³ d'où est né l'alphabet égyptien, une culture unique qui

unissait des éléments égyptiens et sumériens dans une expression culturelle d'une rare beauté. Le Dieu Min donne naissance au mythe du labyrinthe au centre duquel se trouvent le Minotaure ou « Taureau de sa mère » et Dédale, l'architecte de sa propre architecture.

Le mythe naît de l'une des fêtes les plus anciennes du monde, dédiée à Min, connue sous le nom de fête de l'échelle dans laquelle, à travers un poteau fondamental, des cordes étaient tendues et les prêtres montaient en spirale jusqu'au bout du poteau couronné avec un symbole en forme de fourchette, une spirale et les logos « Rama Ima », liés aux 27^e et 28^e pouces du cubitus sacré. Ainsi, lorsque l'on regarde les bas-reliefs de cet archétype, sur colonnes et frises, nous sommes en présence d'un paradigme architectural et de règles d'architecture sacrée.

Chaque partie du corps du Dieu Min était vue comme des nombres et des géométries comme la coudée sacrée de 0,5236 m et le chiffre 6, ainsi que la spirale qui représentait le chiffre 8, le lieu où naissent les vents dans la culture indo-européenne, le maison du dieu Triton.

La branche Ima⁶⁴, qui peuvent être interprétés comme Osiris montant vers la lumière, et le pôle fondamental de la création, sont des objets culturels qui présentent des parallèles importants avec la culture de Sumer, où les poteaux symboliques ou les palmiers sont surmontés d'objets en forme d'ananas. Une réduction symbolique des logos qui apparaissent dans cette règle de maçon peut être faite dans leur signification intrinsèque, ils peuvent être interprétés de la manière suivante : du cœur du grand architecte, jusqu'à ce qu'il surgisse au grand jour, le nom

sous lequel il s'appelait Le Livre égyptien des morts.

Le nom le plus ancien du Dieu Min était Amtu, comme on peut le voir dans la traduction du Livre des Morts de l'égyptologue Wallis Budge. En sumérien, un mot similaire est Absu.⁶⁵ "Eaux de l'océan cosmique." La culture égyptienne a, en partie, une base culturelle sumérienne, comme on peut le percevoir dans la strate culturelle « Naqada », berceau de la civilisation égyptienne.

Le nom de la ville de Min était « Apu » (Panopolis en grec), la ville de Pan. Dans cette épigraphe, vous pouvez retrouver toutes les symbolologies exposées précédemment puisque ce nom signifie « Océan cosmique, dont le centre est π plus le son créateur ». "Ou, le moineau." Très similaire au nom du Dieu Anubis que les Égyptiens appelaient Anpu ou Inpu, avec la même symbolologie.

Pour comprendre cette idéologie, il est nécessaire d'analyser la manière dont se faisait la géométrie dans l'Égypte des premières dynasties et comment certaines impressions et modèles du monde étaient liés au géomètre, et à sa recherche éternelle d'apothéose dans l'expérience même du travail.

Dans le livre des révélations de Jean⁶⁶, Une œuvre qui, de par sa proximité temporelle, peut être considérée comme contemporaine du codex vitruvien, peut être lue en référence à l'anathème du nombre cubique 216 : « Voici la sagesse ! Que la personne intelligente calcule le nombre de la spirale, puisque c'est le nombre de l'homme, son nombre est $6 * 6 * 6$. Ce passage particulier du livre acquiert une signification géométrique maximale s'il est interprété dans le cadre de

l'esthétique pythagoricienne récupérée par Vitruve, en racontant à l'art de l'architecture et à la doctrine de la « raison cubique », qui pour le maître en architecture représentait le continent du monde. Cette figure ou disposition cubique symbolise l'atteinte de la perfection dans la compréhension géométrique de l'univers.

Selon Ps 104 :26, Dieu a formé Léviathan pour « jouer » avec lui. Selon le chapitre Avoda Zara du Talmud babylonien, Dieu a tendance à faire cela au cours des trois dernières heures de la journée après avoir étudié la Torah, jugé le monde et nourri le monde. Cela illustre théologiquement le pouvoir et la souveraineté du Dieu biblique, pour qui l'être terrifiant de l'ancienne mythologie du Proche-Orient est un jouet impuissant.

Selon d'autres traductions de la Bible, ce n'est pas Dieu qui joue avec le Léviathan, mais le Léviathan dans la mer ou avec les bateaux.

Le mot Léviathan de l'hébreu « לִוְיָתָן, liwyatan, enroulé », traduit au fil des siècles par bête marine ou monstre dans une possible relation étymologique avec des dieux amphibies comme Ea.⁶⁷ Le dieu sumérien des eaux primordiales, ou dieu philistin Dgan avec la forme d'un homme et le corps d'un poisson, est lié dans l'art de la géométrie aux spirales dorées et au lieu où naissent les vents, la maison du dieu. Triton, de ces symboles Le mythe de la carapace de tortue est apparu dans le monde indo-européen et le symbole Tao de la culture chinoise. Ces symboles comme les nombres de Fibonacci contribuent à l'imaginaire de l'Antiquité une certaine idée directrice où des spirales tourbillonnent autour d'un espace cubique de côté 6, comme on peut le voir dans les espaces sacrés de l'Antiquité comme le « Devir ».⁶⁸ du temple de Salomon, dont la géométrie est 216 soit

un cube de côté 6. Le mot dragon en hébreu תַּנִּין « Tannin » a une gématrie proche de 555 qui est égale à la coudée sacrée plus le nombre π , (0,5236 + 0,031416).

$$= 0,555 = 555$$

Un terme lié au Saint des Saints est Devir (דְּבִיר), translittéré dans la Septante par dabir (δαβιρ), et signifiant la partie arrière (ouest) du sanctuaire, ou dérivé du verbe hébreu avec la racine D-V-R, « parler », ce qui justifie sa traduction latine dans la Vulgate par « oraculum ».

Référence : « La Jérusalem réelle et idéale dans l'art juif, chrétien et islamique », Jérusalem 1996 (Art juif, éd. Prof. Bianca Kühnel, Jérusalem : Université hébraïque de Jérusalem, Vol. XXIII-XXIV, 1997-98, p. 252)

L'anagramme du mot Devir est le mot Hexagone, caché dans le livre intitulé World (Byblos). On a un espace cubique ou hexagonal de côté 6 dont la peau est celle du poisson.

Elle, la fille du tuteur, a été élevée sous des images d'une beauté ancienne et le maître, dans son silence, courtise la sagesse dans l'espoir d'être digne de célébrer le mariage mystique avec la dame en vert.

Référence : Chapitre extrait du livre Biblos Architectura Symbolic, éditeur Sophia Lux auteur, architecte Diego Kurilo. Année 2014

L
e pilier fondamental de la création

Le Dieu Sth était une divinité vénérée par les peuples nomades du désert nord-africain. Il fut ensuite incorporé au panthéon égyptien, comme Anubis ou Amon Râ, et joua différents rôles au sein de la cosmogénèse égyptienne. Sa fonction principale était de guider les âmes dans le voyage des défunts vers le monde stellaire représenté dans les étoiles circumpolaires que les Égyptiens appelaient Impérissables.⁶⁹ puisqu'ils ne sont jamais descendus de l'elliptique cosmique, ni du Dwt, le monde souterrain égyptien au centre de la terre au centre duquel se trouve un soleil philosophique.

Il y avait aussi une idée archaïque de voir dans la constellation de la Grande Ourse l'image d'une boîte mortuaire qui préparait rituellement la constellation d'Orion aux mystères de la résurrection en la cachant pendant la nuit pour renaître le lendemain en tant que étoile circumpolaire. Pour les peuples nomades, il reproduisait une forme de sépulture rituelle céleste, un modèle de cultes religieux fortement ancrés dans les positions des étoiles et les cycles saisonniers, comme les récoltes, les semailles et les jours caniculaires.⁷⁰ La saison des chaleurs canines.

Il y a environ cinq mille ans, la phase de chaleur a coïncidé avec l'apparition de l'étoile Sirius appelée The Burning Star après avoir été absente pendant 72 jours de l'elliptique cosmique.⁷¹ Il est apparu à nouveau annonçant l'époque de la crue du Nil et des moussons en Asie centrale. Le terme « Abrasar » est un terme sumérien hérité comme un emprunt

culturel au monde gréco-latin et sa signification la plus lointaine est de brûler avec le feu ainsi qu'avec l'eau et la foudre. Ce terme est profondément lié à l'étoile Sirius et à l'archétype Sth, le chien-guide des âmes. Les Gnostiques du 1er siècle appelaient les bijoux symboliques du terme Abraxas et les utilisaient comme talismans gravant des images de Sth, ainsi que d'êtres mythologiques connus sous le nom d'Anguipedus.⁷² lié au Dieu Typhon⁷³, le apparenté culturel du monde hellénique lié à Sth.^[OBJ]



Joyau Gnostique, Anguipédus du IIe siècle avec l'acronyme Abraxas

Il est intéressant de voir comment cet archétype, au fil des siècles, a été associé à la combustion par le feu et l'eau. Dans les temps anciens, les Arabes appelaient Tufan le souffle de feu, comme forme symbolique de précipitation ou témoignage de l'esprit divin, manifesté comme un feu dévorant et comme une forme d'échafaudage pour la parole de vie, l'eau de vie, qui nourrir dans les siècles à venir le monde arabe de la symbolique coranique de l'eau.


La couleur allégorique de Sth⁷⁴ C'est de l'ocre, couleur d'une des phases de l'alchimie ainsi que pigment des sols à minerai de fer. Cette caractéristique culturelle est due à la coutume ancestrale

des peuples nomades d'enterrer les morts au ras du sol et de les recouvrir d'ocre et de branchages.

Plus tard, cette tradition a abouti à la création de boîtes mortuaires recouvertes de monticules de terre et de pierre recréant la colline originale de la création, un concept ou un symbole commun aux peuples indo-européens. Beaucoup de ces monticules étaient couronnés d'un symbole en forme de « T »⁷⁵, représentant le pilier fondamental de la création associé à l'étoile du Nord et à la constellation de la Grande Ourse, connue dans l'Égypte ancienne sous le nom de jambe de Sth.

L'allégorie de l'ocre versée sur les tombes est si archaïque qu'elle est considérée comme le premier signe de l'écriture proto et le début de la pensée symbolique abstraite.

Le symbole Tau⁷⁶, en forme de « T » latin, l'un des premiers graphiques créés par l'homme, est lié à la croix égyptienne « Ankh » et au symbole Tannit comme manifestation du monde monadique, l'esprit s'exprimant comme un feu cosmique mis en scène dans le monde gnostique. comme un cercle de couleurs imbriqué sur un « T » ou un parallélogramme. Ce logo couronnera de nombreux tertres fondamentaux de la cosmogenèse indo-européenne comme le mythe de la colline de la création de la ville d'Héliopolis.⁷⁷ mythe solaire où l'oiseau Bennú, le prototype du phénix hellénique, se perche sur un symbole en forme de « T », sur un monticule créationnel connu sous le nom de Ben-ben, dont la signification est le brillant.

Les mots indo-européens Sts, Sth ou Th⁷⁸ et la lettre grecque Stigma , Ce sont des symboles liés à la conception indo-européenne d'un « pilier fondamental » et d'un axe cosmique

passant par le centre de la terre, qui pour de nombreux peuples nomades reproduisait l'iconographie céleste d'une porte sombre ou « l'axe du potier », une endroit où toutes les merveilles et le feu⁷⁹. Cette porte ou pilier initiatique était représenté en Egypte sous la forme d'un âne d'or (forme sous laquelle le Dieu Sth était adoré au milieu de l'histoire égyptienne).

Le mot Sth apparaît comme un miroir de mots à travers le monde liés à un axe fondamental, comme Stupa, Tufân طوفان ou Dhurba ; Dans le monde arabe, l'étoile polaire était appelée « tête de serpent Th'uban ».

Issus de l'imaginaire indo-européen, tous ces symboles majeurs sont regroupés autour du logo Sth : La lune, un cube de côté 6 dont la longueur est de 3,14169, la maison des immortels, le chiffre 8, le lieu où naissent les vents, le maison du triton autrement dit l'Antarctique et l'étoile Sirius comme étoile polaire ou ثعبان (Th'uban).⁸⁰

L'homme voyait dans le ciel un reflet de la terre qui ressemblait souvent à un miroir et, en l'observant, il sentait qu'il se comportait de manière presque rassurante comme un mécanisme céleste où tout tournait autour d'un point immobile connu dans l'Egypte ancienne sous le nom d'amarrage de la corde. Le manche du potier.

La représentation visuelle la plus claire en est perçue dans le mythe de l'arbre sacré ou sycomore du temple de Dendérah, qui pousse sur une place connue sous le nom de manoir d'Horus. Cette représentation symbolique peut être

intuitivement intuitive dans le caducée archaïque tel que le sceptre « Uas » comme une forme stylisée qui représente l'archétype ou dieu Sth ou les sceptres ou caducée de la culture sumérienne se terminant par un symbole en forme de lettre Omega, comme le sceptre « Uas » d'Égypte, terminé par une queue fourchue. Beaucoup de ces bâtons, comme les poteaux ou les arbres sacrés des deux cultures, étaient couronnés d'un symbole en forme de pomme de pin ou de branche qui, en Égypte, représentait Osiris comme « Rama Ima », ou Osiris couronné dans la Lumière.⁸¹

Le but dans de nombreux rituels égyptiens liés à cet archétype, comme dans le cas des « textes pyramidaux » ou dans le livre de « sortie à la lumière du jour » écrits fondamentaux pour comprendre la cosmogénèse égyptienne, était de positionner le défunt en direct. alignez-vous sur le chemin vers les étoiles et guidez-le pour cohabiter dans le ciel ou renaître en étoile circumpolaire.^[OBJ]

Cette allégorie était étroitement liée au centre polaire humain, au cœur de l'homme, berceau des pensées comme des

mots. Dans cette idéologie, le cœur était considéré comme le centre émetteur de la réalité universelle et, comme le souffle, les deux choses, devant être restaurées au moment de la mort.⁸² et permettre la renaissance du défunt en tant qu'étoile circumpolaire. Bien que la fin du voyage de beaucoup de ces mythes soit le Dwt, le centre de la terre, le monde souterrain égyptien, le cercle avec la pointe au milieu.

Dans la culture égyptienne, on croyait que des cordes d'or reliaient le monde aux étoiles et celles-ci à l'image céleste de la constellation du taureau et de son étoile Aldébaran, l'œil du taureau, proche de l'étoile polaire il y a 4700 ans. Pour d'autres cultures indo-européennes, le centre polaire ou œil dans le ciel était la lune en forme de taureau fécondateur, lieu où arrivaient toutes les cordes de lumière et axe de tout le drame cosmique. Il existe ici un certain rapport avec le mythe du labyrinthe où le plus grand architecte, Dédale, auteur de sa propre architecture, atteint le centre de celui-ci pour chercher à capturer le Minotaure.

Un voyage qu'il effectue en tressant une corde dorée dans l'obscurité tout comme l'araignée à la recherche de l'apothéose de l'Architecte.

Le mythe du labyrinthe trouve son origine dans le culte du dieu égyptien Min⁸³ appelé le Taureau de sa mère et la fête de l'escalier, l'une des plus anciennes festivités du monde. Les Grecs appelaient ce Dieu Pan et le représentaient comme un homme au corps de chèvre, image associée à la fertilité du monde naturel.

Le Dieu Sth était considéré comme le saint patron des forgerons dans l'Égypte ancienne, comme le modèle culturel le plus ancien lié à l'art du forgeage des métaux, qui, dans l'Égypte des premières dynasties, était considéré comme des os de Sth.⁸⁴ Il était vénéré comme une divinité du désert dans son personnage de Scorcher, quelque chose de communément partagé par les dieux indo-européens tels que l'akkadien Ilu, le dieu sémitique El ou le phénicien Baal.

La similitude archétypale de tous ces dieux a rendu possible des emprunts culturels tels que le remaniement de symboles associés : Sth était vénéré dans une ville appelée Nubth d'Ombos,⁸⁵ la ville d'or ou cité d'or dont le nom est dû au fait que cet archétype était vénéré comme un âne d'or, il était vénéré avec des figures d'or⁸⁶. Ce modèle culturel va être répété dans la ville d'Avaris⁸⁷, l'enclave sémitique de la période médiane de l'histoire de l'Égypte, où le culte de ce modèle religieux a atteint sa splendeur maximale avec des caractéristiques similaires à celles du Baal phénicien.

Le livre paradigmatique L'Âne d'Or de Lucius Apuleius⁸⁸ du 1er siècle, sur les aventures d'un homme transformé en âne, jusqu'à ce que par le destin et notre chance il se retrouve initié aux mystères d'Isis et d'Osiris, c'est le produit de la connaissance du monde gréco-latin et de l'Afrique du Nord à le nouvel archétype que les Grecs appelaient Typhon, et dont la traduction est souffle de feu. Il est possible que l'auteur Lucius Apuleius ait également été éduqué dans les mystères de Sth, possédant ainsi les trois parties de la philosophie antique et une initiation complète à tous les mystères de la religion égyptienne.

Le livre peut avoir sa base d'intrigue dans l'histoire de Lucien de Samosate « L'Âne » car les deux apparaissent en

même temps avec un argument similaire. De ce paradigme du désert représenté comme un âne, est né le logo protocananéen, qui a donné naissance à la lettre « Yod » et qui, pour le peuple hébreu, est l'initiale du nom de Dieu, en hébreu ancien יהוה, translittéré « YHVH » ou « JHWH ».

πιπι (p-i-p-i)

According to Jerome of Estridon, 4th century AD. c.

Les Sémites et les Phéniciens adoraient Sth au milieu de l'histoire égyptienne connue sous le nom de Hyksos, en égyptien heqau jasut « dirigeants étrangers », en grec ὑκσῶς hiksós. Au coude sacré égyptien⁸⁹ Le dieu Sth représente le pouce numéro 8. Si l'on étudie la Grande Pyramide, elle a 8 côtés. L'un des buts de cette forme est de marquer l'équinoxe de printemps : pendant quelques minutes à l'aube les faces nord et sud sont éclairées par les rayons du soleil, tandis que la moitié est restée dans l'ombre. Le soir, c'est le contraire qui se produit.

Cet effet s'appelle la foudre, les pyramides sont des représentations de la colline fondamentale de la création, le corps d'"Osiris-Ptah" couronné du "pyramidon".⁹⁰ ou « benben », ainsi que les portes du Dwt, le monde souterrain égyptien qui, à l'époque archaïque ou proto-dynastique de l'Égypte, symbolisait trois collines ou montagnes de lumière, situées à l'Est.

Les documents écrits les plus anciens connus sont un ensemble de 300 pots et tablettes d'argile, trouvés dans la sépulture du souverain prédynastique Horus Scorpion Ier dans la nécropole d'Umm el-Qaab, à Abydos, datés entre 3300 et 3200

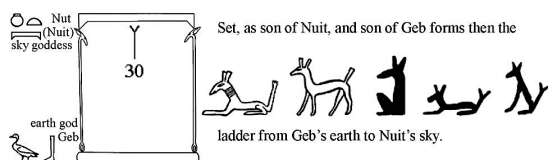
avant JC. Parmi ces logos gravés dans l'argile en forme de sceau cubique, on peut voir la plus ancienne représentation du Dwt, trois montagnes de lumière, l'Est le lieu de sépulture du dieu Osiris.

Si l'on étudie les mesures de la grande pyramide en coudées sacrées, 440 coudées par côté ou 220 coudées au milieu de l'axe de la façade, en comptant depuis l'axe axial de celle-ci vers la limite extérieure, les 20 coudées restantes encadrent les coins. Parmi les quatre côtés donnant la signification des arêtes en tant que piliers fondamentaux, 20 était un nombre associé au dieu Sts, 4 piliers soutenant la pyramide. La hauteur de la grande pyramide est de 280 coudées sacrées, coudées de 0,5236 m, les 60 dernières coudées représentent le nombre π , $0,5236 \times 60$ coudées = 31,416 m, le monde souterrain égyptien était lié au centre de la terre et au maître de tous les nombres. π .

La même chose peut être observée dans la section longitudinale de la Grande Pyramide, au centre de laquelle se trouve la chambre du Roi ou le cœur du dieu "Osiris-Ptah", pour l'idéologie égyptienne, c'est le centre émetteur de la réalité universelle. Cet espace sacré est géométriquement assemblé en 2 cubes de 10 coudées sacrées de longueur. Si l'on dessine un rectangle doré à partir de certains de ces cubes, le côté le plus court de cet espace mesurera 3,1416. C'est-à-dire qu'au cœur de la grande pyramide, le nombre π est caché.

La partie architecturale de cette œuvre représente le dieu « Osiris Ptah » debout tenant entre ses mains le pilier fondamental de la création.⁹¹ Il est très probable que la Grande Pyramide soit en partie creuse avec des rampes internes comme des spirales qui tourbillonnent autour de la chambre du Roi,

tournant symboliquement autour du chiffre π , cette salle flottant comme une île au centre de la forme pyramidale.^[OBJ]



Différentes représentations du Dieu Sth, au fil des millénaires, dans la culture égyptienne et gnostique, dont le sceptre Uas tenant le ciel.

A

braxas, le Dieu des Gnostiques



Le terme Abraxas⁹² apparaît pour la première fois en Egypte comme un mot de pouvoir, « Un mot magique » écrit sous la forme d'une formule à deux composants, « Abra » et « sax »⁹³ et il était répété écrit en séquence de 2, 5 ou 9 fois en fonction de l'effet que l'on souhaitait obtenir sur le plan physique.

Pris comme amulettes, ils constituaient un type de bijou utilisé par les Gnostiques des IIe et IIIe siècles après JC. C., pour

représenter les aspects divins de la création. Il est possible que le sens de son étymologie, du grec ἄβραξας, se trouve dans la gématrie du mot, la valeur numérique des lettres : le résultat de ladite somme pour le mot Abrasax est le nombre 365.⁹⁴ égale à la valeur numérique des noms « Nil » et « Mithra » dans une référence claire à une année solaire, ainsi qu'à un Soleil philosophique, Les lettres du mot Abraxas ἄβραξας en grec étaient liées à chacune des 7 planètes sacrées de l'antiquité. Les voyelles qui composent le nom avec « H » ou « W » représentaient un système de lettres ou une épigraphe divine comme archétype créatif, dans le style du Tétragramme hébreu, les anciens 7 anges devant le trône de Dieu, les 5 planètes. connus dans l'Antiquité ajoutaient le Soleil et la Lune.^[OBJ]



Joyau Gnostique du II^{ème} siècle, Anguipedus avec le sigle Abraxas, les étoiles à 8 branches gravées sur ces bijoux représentent le lieu où naissent les vents.

Ces symboles ou logos étaient contenus dans une gemme en forme d'œuf et beaucoup de ces amulettes étaient inscrites dans un dessin d'un serpent qui se mord la queue ou « Ouroborus » dans une référence claire à un Soleil philosophique qui représente les grands cycles. moments cosmiques de la création, le carrousel éternel des manifestations ainsi que le cercle sans fin de l'émanation divine. Le monde pour la pensée gnostique Il

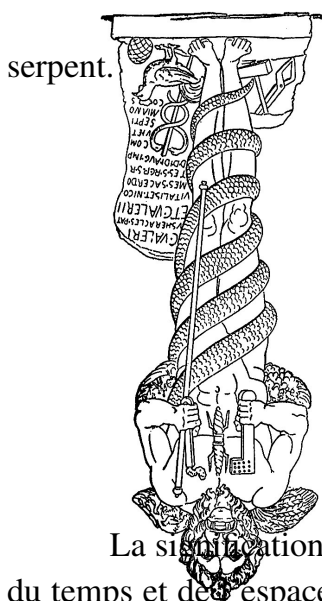
représentait la forme archétypale d'un œuf ou d'un cristal fondamental, quelque chose de commun à la cosmogénèse indo-européenne où de nombreuses cultures imaginaient la forme universelle sous la forme d'un œuf ou d'un cristal primordial au centre d'un lotus.

Le nombre magique 365⁹⁵ Il symbolisait, pour les Gnostiques « Vasilediens », les cieux ou dimensions universelles comme une certaine orchestration architecturale au sommet ou au dernier niveau de laquelle se trouvait le soleil, représenté dans le nombre 365, cette réalité indifférenciée absolument abstraite antérieure au Nous et à Sophia.⁹⁶ ou causale du « Plérôme », la plénitude universelle.

Dans l'écriture hiératique égyptienne, le mot « Abr »⁹⁷ signifie que Père et Sax pourraient être interprétés comme un pouvoir, avec lequel le mot composé Abrasax pourrait symboliser « Père Tout-Puissant ». De nombreux mots liés à l'eau commencent par le mot « Abr », la racine est indo-européenne, elle relie l'eau et le feu, symbole associé aux jours caniculaires ou chaleur maximale en Egypte et en Asie centrale, ainsi qu'au temps de pluie maximale. et le débordement du Nil ou l'arrivée des pluies dans les steppes d'Iran.

Dans l'Egypte ancienne, le mot « Abrasax » représentait un Dieu qui ne pouvait être gesticulé à travers des symboles, une abstraction imprononçable ou une singularité. Les peuples chaldéen et phénicien avaient également un Dieu inconnaissable appelé « Abrasax ». Dans la plupart des cas, les pierres « Abrasax » étaient associées à une figure composite singulière comme une « Chimère » appelée « Anguipide ».⁹⁸ qui apparaît

avec le corps d'un homme, la tête d'un coq ou d'un lion et les pattes d'un serpent. Il est très probable que ces figures aient été influencées par la doctrine « mithraïque » des archétypes et symboles de l'Asie centrale. Les bijoux gravés de figures « Chimères » étaient utilisés dans le culte de « Mithra », comme le dieu « Zurvan » qui représente un homme à tête de lion et aux jambes entourées d'un



La signification de ce type d'archétypes est celle du Dieu du temps et de l'espace, qui construit un corps de lumière. Dans beaucoup de ces gravures, ce symbole apparaît debout sur une sphère ou un cercle cosmique divisé en « X ».

Les villes dans les temps anciens étaient conçues comme un cercle divisé en quadrants, ces logos sont parmi les plus anciens dont l'interprétation est l'omphalos ou nombril du monde comme un « Axis Mundi », et en son centre se trouvent le soleil et le temple, recteur du monde. ville.

Dans la culture égyptienne, il était symbolisé par le

sceptre Uas, la forme stylisée du Dieu Sth. Ce sceptre, dans de nombreux cas, était couronné par un anneau « Shem ».⁹⁹, une couronne. Mithra, des siècles plus tard et sur la base de ce contexte culturel, était vénéré par les Romains comme « le soleil traversant le ciel sur un char céleste » ou dominant un taureau, symbole de la puissance créatrice de l'univers, une idée profondément enracinée dans l'Antiquité. monde, tel qu'il est perçu dans le culte de l'archétype Ptah-Apis¹⁰⁰. Cette image symbolique de « Mithra », soleil d'or traversant le ciel, a été gravée sur des pierres ou sur des frises « entouré d'un serpent qui se mord la queue » ou « Ouroborus », en référence claire à un certain mouvement circulaire dans le ciel. Dans de nombreuses inscriptions qui apparaissent sur les bijoux gnostiques en forme d'œuf des 1er et 2ème siècles après JC, apparaissent des mots de pouvoir comme Abrasax et l'acronyme « Yao », ainsi que les voyelles « a, e, i, o ». , toi ». Le terme Gnose vient du grec Γνωστικισμός (gnostikismos), de γνωσις, (gnose) « connaissance ». Dans cet imaginaire et à la surface de ces bijoux, on a trouvé gravés des escaliers qui menaient aux hauteurs du ciel, sculptés de voyelles et accompagnés de deux lettres silencieuses « h » ou de lettres comme « V » et « W » pour compléter l'univers cosmique. nombre de sept étapes. On pourrait conjecturer que l'initié à ces mystères devait maîtriser le son et l'expression des voyelles et que les initiations à ces symboles étaient liées à des paroles de pouvoir fortement constituées par les voyelles. [OBJ]



Ce type de logos peut avoir son origine dans le « Mithraïsme » en tant qu'interprétation « personnelle » du monde alexandrin de la culture égyptienne. Un autre symbole méridien sur les gravures « Mithraïques » était « l'œuf du monde » dont « Mithra »¹⁰¹ s'élève à travers les cieux et sa représentation était accompagnée d'avenues éclairées ou de feux primordiaux, au nombre de (sept)¹⁰², douze ou treize. On pourrait donc dire qu'ils symboliseraient les planètes connues, dont la Lune et le Soleil, ou qu'ils seraient simplement symboliques. Le nombre treize, dans les temps anciens, était associé à la planète Vénus (Abraxas, le mot Nil et Mithra, ont la gématrie 365, tout comme le symbole de la plus haute sagesse gnostique Sophia, le ciel le plus élevé représentant le soleil).

Selon Hermann Hesse, dans son œuvre *Damian*, Abraxas est un Dieu qui unit symboliquement le duel. Il nomme ce Dieu avec la citation suivante : "L'oiseau brise la coquille. L'œuf est le monde. Celui qui veut naître doit briser un monde. L'oiseau vole vers Dieu, son Dieu s'appelle Abraxas."

Damian, Hermann Hesse

Dans son livre, Hesse commente l'histoire d'Emil Sinclair, un jeune homme qui, dans son enfance, a vécu dans un monde « lumineux et clair », mais qui s'est retrouvé immergé, dès son plus jeune âge, dans un monde inconnu et sombre. Tout cela a provoqué un chaos intérieur qui l'a obligé à établir un dialogue intérieur et l'a amené à réfléchir sur lui-même comme moyen

d'atteindre la vérité que nous portons tous en nous. Pour ce faire, il a trouvé une force inattendue dans l'union du bien et du mal.

Hesse en faisant référence à Abraxas :

«Contemplez le feu, contemplez les nuages et, lorsque les présages se lèvent et que les voix commencent à résonner dans votre âme, abandonnez-vous à eux sans vous demander d'abord si cela vous convient ou si cela semble bon aux autres. Avec ça, vous ne faites que vous gâter, prendre le trottoir bourgeois et vous fossiliser. Notre Dieu s'appelle Abraxas et il est à la fois Dieu et démon, il inclut en lui le monde de la lumière et le monde des ténèbres. Abraxas n'a rien à opposer à aucune de vos pensées ou à aucun de vos rêves. N'oubliez pas. Mais il vous abandonnera lorsque vous deviendrez normal et irréprochable. Il vous abandonnera et cherchera une autre marmite dans laquelle cuire ses pensées.

Damián, Hermann Hesse

Une autre citation intéressante du livre Utopia : « L'île appelée Utopia portait autrefois le nom d'Abraxa. »

Utopia, Thomas More¹⁰³

la phrase IAW¹⁰⁴ Il était inscrit à la surface des pierres d'Abraxas ou sur le bouclier de l'Aguipide. En grec, on pourrait lire « Je suis l'Alpha et l'Oméga », un trigramme qui apparaît pour la première fois en Égypte associé à la divinité lunaire « Ahh Djuty » (le dieu Thot dans son aspect juvénile et lunaire). « Ahh " était l'ancien nom du croissant lunaire, au milieu de

l'histoire égyptienne et pour une grande partie du monde indo-européen.

Les noms de dieux mystérieux comme Yahoo¹⁰⁵, Yah, Iao, Ihaho, ce sont des « logos » utilisés dans toute la région de la péninsule arabique, de l'Égypte et de l'Asie centrale pour définir les dieux lunaires, qui pourraient être interprétés comme des archétypes liés aux phases de la lune et aux calendriers.

Les mots Yah et Yeh sont les anciennes formes indo-européennes avec lesquelles la lune était appelée et d'où sont issus les calendriers. Cela se vérifie dans la similitude des termes associés au lunaire, certains courants dans notre monde contemporain comme le terme Year (année en anglais) ou Yéricho, la ville hébraïque de la lune. « Yah » est le mot qui apparaît dans le Zohar par lequel les Elohim ont formé les mondes. Dans la bibliothèque de Nag Hammadi, la lune est liée à la déesse Séléné, qui représentait pour le monde gnostique l'aspect féminin de la création.

Vous trouverez ci-dessous quelques proverbes du texte gnostique du II^e siècle, « Odes de Salomon », qui apparaissent dans le livre gnostique « Pistis, Sophia ».¹⁰⁶

Odes de Salomon XLII, 1-10

« L'âme sans science n'est pas bonne ;... »

(Proverbes 19:2).

Aussi, que le nefesh... soit sans da'as, ce n'est pas tov..." (Bible juive orthodoxe).

"De même, lorsque l'âme est dépourvue de connaissance, la Gnose n'est pas bonne."

(Proverbes 19:2). (Le Zohar, Volume III, Section Vaera).

"...Du début à la fin, j'ai reçu Sa Connaissance, Et j'ai été établi sur le roc de la vérité."

(O's §. 3-5.)

« Marchez dans la connaissance du Très-Haut ; et vous connaîtrez la grâce du Seigneur sans rancune ; À son exultation et à la perfection de sa connaissance.

(Ode XXIII, 4)

« Marchez dans la connaissance du Très-Haut, et vous connaîtrez la grâce du Seigneur, sans murmurer ; à son exultation et à la perfection de sa connaissance.

(Ode XXIII, 4)

« Le Maître est sur ma tête comme une couronne, et je ne serai jamais sans lui, il a tressé pour moi une couronne de Vérité et ses branches portent des bourgeons en moi. Car ce n'est pas comme une couronne morte qui ne peut germer, parce que Tu vis dans ma tête et que Tu y as fleuri, et Tes fruits sont mûrs et parfaits, ils sont pleins de Ton salut ».

À propos du Dieu Abraxas, l'auteur des Gnostiques et de leurs restes¹⁰⁷ faisant référence à certaines pierres précieuses ou bijoux gnostiques¹⁰⁸ sculpté de figures et de mots, dit-il, en se référant à l'un d'eux avec l'image du Dieu Sth, père d'Anubis, très semblable, puisque tous deux étaient représentés comme des chiens. Plus tard, au Moyen Période égyptienne (18e dynastie), le Dieu Seth était représenté comme « l'Âne d'Or ».

L'Anubis d'Apulée possédait peut-être une paire de têtes humaines et canines, selon des gravures sur pierre ou des dessins, tenant le caducée et la paume (image courante dans de nombreux bijoux gnostiques). Je crois donc que ces expressions pourraient représenter la véritable figure du Dieu Abraxas.

Il faut se rappeler que cette image était le « Dieu suprême » et que lui, comme nous le savons, était le Yah d'Égypte.¹⁰⁹

Issues de la classe de bijoux Abraxas, les figures sont, pour la plupart, conçues selon l'iconographie ancienne de la religion égyptienne, avec une appréciation très personnelle de cette iconographie. De tous ces types de logos empruntés, le plus fréquent et le plus important est celui de la tête du Chacal Anubis, parfois avec une double tête qui se superpose à celle de l'être humain et porte le caducée d'Hermès pour désigner sa fonction de guide les âmes, non pas à travers les ombres du monde souterrain !, mais le long du chemin des sphères dirigeant leur attention vers leur repos final dans le Plérôme¹¹⁰ dont le sens

est « Plénitude ».

L'Évangile Gnostique « Pistis-Sophia » décrit le Sauveur après avoir reçu son vêtement de lumière inscrit avec les Cinq mots de puissance et avec les noms de toutes les Dominations, les Puissances du firmament trouvées dans Son Ascension, le fait venir le premier à la Porte. du firmament, puis au Dieu de la Sphère, puis à la sphère du Destin, et enfin aux Douze Grands Éons, que, lorsqu'ils virent leurs propres noms écrits sur Son vêtement, ils furent secoués de peur et commencèrent à chanter des hymnes à lui. Anubis-Hermès apparaît parfois agitant une branche de palmier pour annoncer la « Victoire » sur les puissances du Mal, ou présider au « chagrin de l'âme », scène habituellement peinte dans le Rituel égyptien de la mort. Anubis représente le Juge des vivants et des morts. Dans les anciennes pierres précieuses gnostiques, cet Hermès/Mercure est fréquemment représenté penché en avant avec le caducée à la main et, par sa vertu mystique, aidant une âme à émerger des profondeurs de la terre.

Les Gnostiques et leurs restes, William King

Le logo ou symbole représentatif du Dieu Abraxas est celui que nous utilisons actuellement pour Diamètre, Ø¹¹¹ Dans cette philosophie, il symbolisait la forme primordiale de l'univers ou l'Œuf cosmique.¹¹²

L

'Anguipède / Abraxas

L'Anguipède, créature légendaire ancrée dans la mythologie gauloise, se caractérise par un corps qui se termine par une queue de serpent. Cette figure mythologique a laissé sa marque tout au long de l'Antiquité, étant identifiée même dans des régions aussi lointaines que le Gandhara, situé au nord-ouest du Pakistan-Afghanistan. La présence de l'Anguipède se manifeste dans diverses représentations artistiques, comme dans les palettes de maquillage qui datent du début de notre ère.

Parmi les preuves visuelles de cette créature mythologique, se distinguent les géants à queue de serpent présents dans la gigantomachie de Pergame, sous le règne d'Eumène II (197-159 av. J.-C.). Ce combat titanesque entre géants, immortalisé dans l'iconographie de l'époque, montre la présence convaincante de l'Anguipède dans l'imaginaire et la mythologie de diverses cultures anciennes, soulignant sa nature fascinante et mystérieuse à travers le temps et l'espace.

« Equivalent du démon Abrasax, ce personnage symbolise les formes du mal originaires de la Terre. Le cavalier anguipé est un groupe sculptural exceptionnel de l'époque gallo-romaine, caractéristique du panthéon gaulois, qui personnifie un guerrier

divin d'apparence singulière (comparable également au dieu Taranis). Ce guerrier se tient debout sur son cheval cabré, écrasant de ses sabots un géant difforme dont les pattes atrophiées culminent en queue de poisson ou de serpent. Ce symbolisme vif représente la lutte entre les forces divines et le mal, résumant la complexité et la richesse mythologique de la culture gallo-romaine. La présence du cavalier anguipé dans ces représentations sculpturales souligne le lien entre la mythologie et les croyances de l'époque, offrant une fenêtre fascinante sur la vision du monde de cette époque.

Abrasax, le type le plus courant d'Anguipedo/Aguipedo, est visualisé comme une créature avec une tête de coq et des serpents en guise de pattes, un symbolisme qui trouverait ses racines dans la tradition persane. Dans certaines représentations, le terme « Iao » est inscrit en dessous, une forme du Tétragramme qui utilise les quatre lettres pour représenter le nom du Dieu du judaïsme (citation nécessaire). Des amulettes comme celles-ci, ainsi que l'utilisation fréquente du nom Iao/IAO sur des papyrus magiques, des tablettes de malédiction, des pierres précieuses et d'autres objets protecteurs, offrent la preuve de cultes syncrétiques qui amalgament des éléments du judaïsme avec le paganisme.

Dans le Talmud, ceux qui s'écartent du judaïsme vers de tels cultes sont appelés « minim », un terme souvent traduit par « hérétiques » ou « apostats ».

Dans l'art gréco-romain, Typhon¹¹³ Comme les géants, surtout après 380 avant JC, ils sont souvent représentés conventionnellement comme des anguipés. Un motif religieux

récurrent dans l'Allemagne romaine et la Gaule orientale représente un Jupiter équestre chevauchant un géant anguipède, soulignant l'influence et la présence continue de ces représentations mythologiques dans diverses cultures et régions.

Dans un article de 1986 de l'universitaire belge Berthe Rantz, l'éloignement, à la fois temporel et géographique, des origines des anguipés est expliqué :

(FR) Bien que le thème de l'anguipède géant ait été répandu dans tous les domaines artistiques de l'Antiquité et donc très connu, il ne semble pas inutile d'en rappeler les traits caractéristiques. Le personnage dont le buste est celui d'un homme et dont le corps se termine par un serpent fait partie des images arrivées d'Orient au début du premier millénaire avant JC. Selon Contenau, il s'agit de la représentation du grand dieu de la fertilité chez les Sumériens, elle remonterait donc à la Haute Antiquité.

Berthe Rantz, Un bas-relief surnommé "Semini"

L'Anguipède (latin : angui, « serpent » ; ped-, « pied ») est un type de divinité que l'on trouve habituellement dans les amulettes magiques de la période gréco-romaine, et se caractérise par des serpents en guise de pattes.

Il pourrait aussi s'agir d'une série très variée de Iaksa ou Yaksa, dans le domaine des mythologies hindoues, bouddhistes et jaïnas, c'est le nom d'une large classe d'esprits, généralement associés à des entités de la nature, généralement bienveillants bien qu'ils puissent aussi être mal; gardiens des trésors naturels cachés dans la terre et parmi les racines des arbres.

Les yaksas sont des esprits de la nature bienveillants, mais

parfois espiègles ou capricieux. Dans le dialogue didactique hindou du chapitre « Yakṣa-praśnāḥ » (« les questions du yakṣa ») — appartenant au Majabhārata (texte épopée-religieux du III^e siècle avant JC) - l'iakṣa est un esprit tutélaire d'un lac qui défie Roi Judistira.

Les références:
Dictionnaire sanskrit-anglais du sanskritologue britannique Monier Monier-Williams (1819-1899).
Le dictionnaire pratique sanscrit-anglais, p. 776.

En revanche, dans le poème Meghadūta – « le messager des nuages », du poète Kalidasa (VI^e siècle après J.-C.) – le narrateur Iakṣa est un personnage romantique qui soupire amoureux de son amant disparu.

Dans l'art indien, les iakṣas, en tant qu'esprits des arbres, sont parmi les premières références datant de c. 5^e siècle avant JC. de culte des statues, ainsi que des nagas (dieux serpents). Ils sont représentés soit comme de redoutables guerriers, soit comme des nains costauds. Les femmes iakṣas, connues sous le nom de iakṣinis, sont représentées comme de belles jeunes femmes avec des visages ronds et joyeux, de gros seins et des hanches larges.

Déjà dans l'Atharvaveda - l'un des textes les plus anciens de l'Inde, datant de la fin du II^e millénaire avant JC. C.)— le Raksasa Kubera était le roi des Iakṣas.

Les références:
Dharam Vir Singh (2009). Une introduction à l'hindouisme. Jaipur : Surabhi Prakash. p. 2. Pattanaik, Devdatt (2003) : Mythologie hindoue, histoires, symboles, rituels. Buenos Aires : Kier, 2003.

Telephus Euergetes (grec ancien : Τήλεφος Εὐεργέτης, romanisé : Tēlephos Euergetes ; Euergetes signifie « le bienfaiteur ») était un défunt roi indo-grec qui semble avoir été l'un des successeurs faibles et brefs de Maues. Bopearachchi

date Telephus entre 75 et 70 avant JC. C. et le place dans Gandhara, Senior jusqu'à c. 60 avant JC et suggère qu'il a régné dans certaines parties de Pushkalavati ou même plus à l'ouest.

On ne sait rien de ses relations dynastiques. Les quelques pièces de monnaie le représentant sont tout à fait uniques et aucune d'entre elles n'a une image de lui, ce qui est inhabituel dans la monnaie indo-grecque. Malgré son nom grec, Telephus aurait pu être un dirigeant d'origine Saka. Son épithète était également sans précédent. Certaines de ses pièces frappées indo-grecques portent Anguipides.

Anguipède, les membres terminés par des fleurs de lotus. On lit sur les pièces : Légende grecque : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ΘΗΛΕΦΟΥ (Roi Télèphe le Bienfaiteur) Rev : Hélios rayonne et Silène avec un croissant. Légende Kharoshthi : MAHARAJASA KALAKRAMASA TELIPHASA (Roi Telephus le Bienfaiteur).

75–70 BCE

Les références:

Les Grecs en Bactriane et en Inde, W. W. Tarn, Cambridge University Press.

Les types de pièces de monnaie des rois indo-grecs, 256-54 avant JC, A. K. Narain.

La femme de Vid, avec des jambes comme Anguipède. En archéologie classique, les personnages dont le haut du corps émerge d'un calice de feuilles ou de fleurs sont appelés femmes vrilles (ou divinités vrilles). Sa représentation se retrouve dans les temples et autres édifices, mais aussi dans les bijoux et objets du quotidien, notamment dans la région d'Asie Mineure. Selon l'opinion dominante, cette divinité est une déesse mère vivifiante. À Éphèse, elle est probablement identifiée à Artémis elle-même. Elle peut également être trouvée au Temple

d'Artémis à proximité de Magnesia. Les représentations mentionnées ci-dessus en combinaison avec des griffons soulignent particulièrement le caractère de « propriétaire des animaux ». Les formes masculines, en revanche, sont interprétées comme des images du dieu Sabazios.

Les références:

Hans Jucker : Le portrait dans la coupe feuille, vieux 1961, pp. 195 et suiv.

Michael Pfrommer : Les Tombes de Tillya-Pepe, dans Bernd Funck (éd.) :
Hellénisme : Contributions à la recherche sur l'acculturation et l'ordre politique
dans les États de l'ère hellénistique, Tübingen 1996, pp. 97 et suiv.
ISBN3-16-146526-1

Certains bijoux gnostiques comportant des gravures d'Anguipède sont accompagnés de la figure du mot Abraxas. Les gnostiques égyptiens Basilides ont identifié Abraxas (grec : Αβραξας) comme l'être primordial suprême, de qui émanaient les cinq forces fondamentales que sont l'esprit, la parole, la providence, la sagesse et le pouvoir. Dans la vénération de Basilide, Abraxas était vénéré comme le dieu suprême et, selon lui, il avait également envoyé Jésus de Nazareth. Pour les disciples de Basilide, Jésus n'était pas simplement un être physique, mais un esprit représentant le fils du Dieu de l'Ancien Testament, YHWH, et le Messie. L'orthographe « Abrasax » (grec : Αβρασαξ) apparaît plus fréquemment dans les sources historiques que la variante la plus courante, « Abraxas ».

L'origine du nom Abraxas présente plusieurs théories sans clarté définitive. Johann Joachim Bellermann fait remonter le terme aux mots égyptiens « abrac » et « sax ». La variante « Abraxas » est peut-être née d'une confusion entre les lettres grecques Sigma et Xi lors de la traduction en latin. De plus, certaines approches suggèrent la présence de chiffres codés dans le nom.

Le mot « Abraxas » est composé de sept lettres grecques représentant les jours de la semaine, chacune associée à une valeur numérique selon la gématrie :

$$\alpha = 1 ; \beta = 2 ; \rho = 100 ; \alpha = 1 ; \sigma = 200 ; \alpha = 1 ; \xi = 60$$

En additionnant ces valeurs, on obtient :

$\alpha + \beta + \rho + \alpha + \sigma + \alpha + \xi = 1 + 2 + 100 + 1 + 200 + 1 + 60 = 365$, ce qui équivaut au nombre de jours d'une année solaire. Ainsi, Abraxas, comme le dieu perse Mithra, pourrait incarner la période pendant laquelle le soleil complète le zodiaque. De plus, dans sa fonction de divinité de la numérologie, les 365 000 ans ou 365 éons qui existeraient dans le monde. Dans ce contexte, un « Jour de Dieu » correspondrait à 1000 années humaines, comme le mentionne également la Bible (Psaume 90 : 4).

Comme le terme Nil en grec : ce terme vient du grec Neilos (Νεῖλος). Dans la langue égyptienne ancienne, la rivière s'appelait Hapy (Ḥꜥꜣ) ou Iteru (itrw), signifiant « rivière ou canal », représenté par les hiéroglyphes montrés sur les images. Le Nil était précisément associé au dieu Hapi. Sa gématrie est de 365.

"Car mille ans seront pour vous comme le jour d'hier, comme une montre dans la nuit." – (Psaume 90.4 UE).

Abraxas pourrait symboliser les sept planètes et les sept étapes de l'illumination humaine. Au début du christianisme, il était peut-être synonyme de « notre père » et de « Seigneur des armées », suggérant une identification avec Mithra et YHWH. Cependant, au fil du temps, les chrétiens ont commencé à percevoir le « Seigneur du monde » gnostique comme un démon.

De plus, Abraxas est lié au mot magique « Abara-kadabara », mieux connu aujourd'hui sous le nom de « Abracadabra ».

L'apparence d'Abraxas se distingue par un amalgame d'images animales : un torse humain, une tête de coq et des pattes de serpent. Il tient un fouet et un bouclier, qu'il entoure comme une branche qui prend la forme d'une double croix. Ces représentations symbolisent les forces fondamentales évoquées précédemment.

Pieds de Serpent : Ils représentent l'Esprit et la Parole (Nus et Logos).

Tête de coq : symbolise la Providence (Providentia), agissant comme le héraut de la lumière du jour et du matin.

Fouet ou Fléau : représente le pouvoir (Dynamis) ; historiquement utilisé pour chasser les mauvais esprits.

Bouclier : incarne la sagesse (Sofia).

Ce « dieu à tête de coq » est considéré comme une figure lumineuse, symbole de procréation et signe de victoire et de bonheur.

Les pierres d'Abraxas, qui portent le nom ou l'image de cette entité, servaient d'amulettes pour se protéger des forces négatives.

Dans certaines représentations, Abraxas est également représenté comme une créature serpentine à tête de lion, ajoutant une couche supplémentaire à sa riche symbolologie.

« ...Notre Dieu s'appelle Abraxas, et il est Dieu et il est Satan, il a en lui la lumière et le monde des ténèbres. [...] L'oiseau a du mal à sortir de l'œuf. L'œuf est le monde. Celui qui veut naître doit détruire un monde. L'oiseau vole vers Dieu. Le nom du dieu est Abraxas.

– Hermann Hesse : *Demián*

Carl Gustav Jung décrit un sermone d'Abraxas en sus Septem ad mortuos como :

« ...c'est un Dieu au-dessus de Dieu [...]. Dieu que vous ne connaissiez pas parce que les gens l'ont oublié. Nous l'appelons par son nom ABRAXAS. Pour distinguer Dieu de lui, nous appelons Dieu Hélios ou Soleil. Abraxas est effet, rien ne lui fait obstacle sauf l'irréel, c'est pourquoi sa nature active se déploie librement. L'irréel n'est ni ne résiste. Abraxas est au-dessus du soleil et au-dessus du diable. Il est l'improbable probable, l'irréel. Si le Plérôme avait un être, Abraxas en serait l'illustration. Bien qu'il s'agisse de l'actif lui-même, il ne s'agit pas d'un effet spécifique, mais plutôt d'un effet en général. Cela semble irréel car cela n'a aucun effet spécifique. Il est aussi une créature, dans la mesure où il se distingue du Plérôme. Le soleil a un certain effet, tout comme le diable, c'est pourquoi ils nous semblent bien plus efficaces que les indéfinissables Abraxas. C'est la force, la durée, le changement.

Reference: Carl Gustav Jung: Septem sermones ad Mortuos (1916), Sermo 2; This is based on the names of the Basilides, which is written in Alexandria, the city lies east and west.

Concernant son étymologie possible : Gaius Julius Higinus (Fab. 183) donne Abrax As the Therbeeo comme noms des chevaux du soleil mentionnés par « Homère ». Le passage est lamentablement corrompu : mais ce n'est peut-être pas un hasard si les trois premières syllabes forment Abraxas.

La forme appropriée du nom est évidemment Abrasax, comme chez les écrivains grecs Hippolyte, Épiphane, Didyme (De Trin. iii. 42) et Théodoret ; aussi Augustin et Praedestinatus ; et dans presque toutes les légendes sur les pierres précieuses. Par une inversion probablement euphonique, le traducteur d'Irénée et les

autres auteurs latins ont Abraxas, que l'on retrouve dans les papyrus magiques et même, quoique avec parcimonie, dans les pierres gravées.

Les tentatives pour découvrir une dérivation du nom, grecque, hébraïque, copte ou autre, n'ont pas été entièrement couronnées de succès.

Abraxas comme archonte

Pierre précieuse sculptée d'Abraxas, avers et revers. Dans le système décrit par Irénée du Lion, « le Père non engendré » est l'ancêtre du Nous « Esprit Discernant » ; Nous avons produit le Logos « Parole, Raison » ; Logos a produit Phronesis « Pleine conscience » ; Phronesis a produit Sophia « Sagesse » et Dynamis « Potentialité » ; Sophia et Dynamis ont produit les principautés, les puissances et les anges, dont le dernier crée « le premier ciel ». À leur tour, ils donnent naissance à une deuxième série, qui crée un deuxième paradis. Le processus continue de la même manière jusqu'à ce qu'il y ait 365 cieux, les anges du dernier ciel visible étant les auteurs de notre monde. "Le souverain" [principem, c'est-à-dire probablement ton archonta] des 365 cieux "est Abraxas, et pour cette raison il contient en lui 365 nombres".

Le nom apparaît dans la Réfutation de toutes les hérésies (vii. 26) d'Hippolyte, qui semble avoir suivi l'Exégétique de Basilide dans ces chapitres. Après avoir décrit la manifestation de l'Évangile dans l'Ogdoade et l'Hebdomade, il ajoute que les Basilidiens ont un long récit des innombrables créations et pouvoirs dans les différents « stades » du monde supérieur

(diastèmes), dans lequel ils parlent de 365 cieux. et dites que « son grand archonte » est Abrasax, parce que son nom contient le nombre 365, le nombre des jours de l'année ; c'est-à-dire que la somme des nombres indiqués par les lettres grecques dans ΑΒΡΑΣΑΞ selon les règles de l'isopsépie est 365 :

A = 1, B = 2, P = 100, A = 1, Σ = 200, A = 1, Ξ = 60

Épiphane, dans ses écrits (Haer. 69, 73 et suiv.), semble suivre en partie Irénée et le Compendium perdu d'Hippolyte. Il a décrit Abraxas le plus clairement comme « le pouvoir sur tout et le Premier Principe », le mentionnant comme « la cause et le premier archétype » de toutes choses. Il faisait référence aux Basilidiens, disciples de Basilides, qui associaient le nombre 365 à la fois aux parties du corps humain et aux jours de l'année.

En annexe à Tertullien De Praescr. Haer. (c. 4), qui suit également le Compendium d'Hippolyte, des détails supplémentaires ont été ajoutés. « Abraxas » aurait donné naissance à l'Esprit (nous), le premier d'une série de pouvoirs primaires également énumérés par Irénée et Épiphane. Selon cette source, le monde et les 365 cieux ont été créés en l'honneur d'« Abraxas », et le Christ n'a pas été envoyé par le Créateur du monde, mais par « Abraxas ».

De vagues références de Jérôme indiquent que « Abraxas » pour Basilides signifiait « le plus grand Dieu », « le Dieu suprême », « le Dieu Tout-Puissant » et « le Seigneur le Créateur ». Cependant, ces allusions ne fournissent pas d'informations détaillées. Les mentions dans Théodoret, Augustin et « Praedestinatus » n'ont aucune valeur indépendante.

De ces détails, on peut déduire qu'Abrasax était le nom du premier des 365 Archontes et était donc subordonné à Sophia et Dinamis, ainsi qu'à leurs ancêtres. Cependant, sa position exacte n'est pas clairement exprimée, ce qui permet à l'auteur du supplément à Tertullien de le confondre avec « le Dieu Suprême ». Avec la disponibilité de sources primaires, telles que celles trouvées dans la bibliothèque de Nag Hammadi, l'identité d'Abrasax reste insaisissable. Dans le Livre Sacré du Grand Esprit Invisible, par exemple, Abrasax est mentionné comme un Éon qui coexiste avec Sophia et d'autres Éons dans le Plérôme, sous la lumière de l'astre Eleleth. Dans divers textes, Eleleth est la dernière des luminaires (Lumières Spirituelles) qui émergent, et c'est l'Eon Sophia, associée à Eleleth, qui rencontre les ténèbres et s'implique dans la chaîne d'événements qui mène au règne du Démon dans ce monde et l'effort de salut qui s'ensuit. Dans ce contexte, le rôle des Eons d'Eleleth, y compris Abrasax et Sophia, se situe à la limite extérieure du Plérôme, où ils affrontent l'ignorance dans le monde du Manque et interagissent pour corriger l'erreur de l'ignorance dans le royaume du Manque. . la matérialité.

Dans le gnosticisme séthien, un luminaire fait référence à un être angélique (ou demeure céleste selon les apocryphes de Jean). Les textes gnostiques séthiens, tels que le Livre Secret de Jean, le Livre Saint du Grand Esprit Invisible et les Zostriens, énumèrent généralement quatre luminaires. Ces luminaires sont considérés comme des émanations de la triade divine suprême composée du Père (Esprit Invisible), de la Mère (Barbelo) et de l'Enfant (Autogène). Classés par ordre hiérarchique le plus élevé au plus bas, ils sont :

1. Harmozel (ou Armozel)
2. Oroiaël
3. Daveithe (ou Daveithai)
4. Eléléth

Ces luminaires jouent un rôle important dans la cosmogonie séthienne car ce sont des manifestations divines qui interagissent dans le monde céleste et, dans certains récits, participent à des événements qui affectent le destin de l'univers et de l'humanité.

Un papyrus intitulé « Monade » ou « Huitième Livre de Moïse » (PGM XIII. 1-343) contient une invocation à un Dieu créateur suprême ; Abrasax est donné comme nom de ce Dieu dans la langue des babouins. Le papyrus continue en décrivant un mythe cosmogonique sur Abrasax, décrivant comment il a créé l'Ogdoad riante. Son premier rire créa de la lumière ; la seconde divisait les eaux primordiales ; le troisième a créé l'esprit ; le quatrième a créé la fertilité et la procréation ; sa cinquième destinée créée ; la sixième fois de sa création (comme le soleil et la lune) ; et son septième et dernier rire créa l'âme. Puis, de divers sons émis par Abrasax, émergèrent le serpent Python qui « connaissait toutes choses », le premier homme (ou Peur), et le dieu Iaō, « qui est le seigneur de tous ». L'homme combattit avec Iaō et Abrasax déclara que le pouvoir de Iaō proviendrait des deux autres et que Iaō aurait la priorité sur tous les autres dieux. Ce texte décrit également Hélios comme un archange de Dieu/ Abrasax.

Le Papyrus de Leyde recommande que cette invocation soit prononcée à la lune :

Bonjour! Sax, Amon, Sax, Abrasax ; car tu es la lune, la chef des étoiles, celle qui les a formées, écoute les choses que j'ai (?) dites, suis les (paroles) de ma bouche, révèle-toi à moi, Que, Thana, Thanatha, sinon Thei, c'est mon nom correct.

Le mot magique « Ablanathalba », qui en grec se lit à l'envers comme à l'avant, apparaît également sur les pierres d'Abrasax et dans les papyrus magiques. Il est généralement admis que ce mot est dérivé de l'hébreu (araméen), signifiant « Tu es notre père » (אב לן את), et apparaît également en relation avec Abrasax ; L'inscription suivante se trouve sur une plaque métallique du musée de Karlsruhe :

ABPAΣAΞ
ABAANAΘ
ANAΛBA

Références : Betz, Hans Dieter (1996). Les papyrus magiques grecs en traduction, y compris les sorts démotiques. Vol. 1. Presses de l'Université de Chicago.
ISBN978-0-226-04447-7.
Wessely, Neue Zauberpapyri, p. 27, n° 229.

Blau, Ludwig ; Kohler, Kaufmann (1901-1906). "Abraxas." Dans Chanteur, Isidore ; et coll. (éd.). L'Encyclopédie juive. New York : Funk et Wagnalls.
129-130.

Concernant le mot magique Abracadabra, « Abracadabra » (également écrit « Abrakadabra ») constitue une formule magique qui trouve ses racines dans le latin de l'Antiquité tardive. Cependant, son origine précise est sujette à controverse. Cette interjection est utilisée de la même manière dans diverses langues indo-européennes, comme l'allemand, l'anglais et le

russe.

La première mention vérifiable d'« Abracadabra » date du II^e au IV^e siècle, apparaissant dans le livre *Liber Medicinalis* du médecin Quintus Serenus. Dans cet ouvrage, Serenus conseille de porter une amulette avec l'esquisse de la formule magique pour se protéger du paludisme.

Référence : Quintus Serenus Sammonicus et Friedrich Vollmer : Livre de médecine. Dans : Corps des médecins latins. (Latin).

Sources possibles du mot : « Abracadabra » pourrait être une forme corrompue des mots hébreux ברכה (b'racha), signifiant « bénédiction », et דבר (dabar), qui englobe « parole », « discours » et aussi « peste ». .» ". Il est possible qu'il soit dérivé de l'hébreu הברכה דברה (ha-bracha dabra), qui se traduit par "Dites la bénédiction" en allemand. Cette théorie trouve un soutien dans la formule liturgique latine de consécration du monde : "Hoc est (enim) corpus meum", corrompu comme la formule magique connue sous le nom de "hocus pocus".

Il est plausible qu'il y ait un lien avec Abraxas, un mot qui dans la Gnose représentait Dieu et qui, depuis l'hellénisme, était également associé au nom d'un puissant démon fréquemment invoqué dans les papyrus magiques.

Une autre influence possible est l'orthographe arabe « abreq ad habra », qui évoquerait « le tonnerre qui tue ».

De plus, une explication est proposée basée sur des mots araméens : אברא כדברא (avrah k'davra), qui se traduit par « Je suis créé au moment où je parle ». Dans ce cas, « Abra » de l'araméen « bra » signifie « créer », « Ka » se traduit par «

pendant » et « Dabra » est la première personne du verbe « daber », qui signifie « parler ». Il est important de noter que la correspondance phonétiquement parfaite du grec αὖρα κ' ἀνταῦρα (« vent et vent contraire » dans la prononciation grecque moderne) avec les dérivations proposées est probablement le résultat du hasard.

Références : William Isaacs : Le dialogue comme art de penser ensemble 2002,
page 141.

Gustav Davidson : Dictionnaire des anges, y compris les anges déchus (New York
: Free Press, 1967).

V

alentino et la Gnose

Peu d'informations sont disponibles sur la vie de Valentinus, qui vécut dans la seconde moitié du II^e siècle. Selon une tradition prudemment rapportée par Épiphane de Salamine, il serait né à Phrenobis, une ville proche d'Alexandrie, en Égypte, où il fit ses études. Jusqu'en 135 environ après JC, il aurait résidé à Alexandrie, propageant ses enseignements en Égypte (Égypte) avant de s'installer à Rome. Bien que cette information soit considérée comme plausible dans la recherche, elle n'est pas confirmée avec certitude.

À la suite d'Irénée de Lyon, Valentin arriva à Rome sous l'épiscopat d'Hyginus († 142), où il exerça sans problème le rôle de professeur de théologie libre jusqu'à l'époque de l'évêque Anicet (vers 154-166). Plus tard, selon Épiphane, il s'installa à Chypre, probablement après son séjour à Rome. Les preuves suggèrent qu'il aurait pu quitter Rome pour Chypre avant 161.

Références : Irénée de Lyon : *Adversus haereses* 3,4,3.

Épiphane de Salamine : *Panarion* 31,7,2.

Christoph Marksches : *Valentino Gnosticus ?* Tübingen 1992, p. 314-331.

Épiphane de Salamine, *Panarion* 31,2,2 suiv.; 31,7,1.

Ses enseignements sont influencés par le zoroastrisme, le platonisme et le mouvement Ophite. Cependant, les enseignements exacts de Valentin sont difficiles à discerner avec certitude, tombant dans la généralisation du « système gnostique ». Le manque de distinction entre ses propres enseignements et les opinions des Valentinien ultérieurs complique la recherche, générant une controverse sur la part du système Valentinien

ultérieur qui est attribuée au fondateur original.

Des fragments disponibles, il est possible d'extraire quelques énoncés doctrinaux. Selon ceux-ci, les anges ont créé l'homme de manière imparfaite, étant ensuite perfectionnés par le Dieu Suprême dans l'acte de création, selon un modèle céleste. Le monde, influencé par l'Esprit de Dieu, est conçu comme une création bien ordonnée. Le Père est considéré comme la source divine, l'unité éternelle et non engendrée, l'innommable, l'éon profond et parfait. Par besoin d'amour, et avec le « silence de la pensée » comme épouse selon certains récits, il créa l'esprit (grec ancien, νοῦς nous) et la vérité. De là sont nées la raison (λόγος lógos) et la vie, d'où dérivent l'homme idéal et l'Église idéale, ainsi que d'autres couples comme le Christ et le Saint-Esprit (en grec ancien, ἅγιον πνεῦμα hágion pneûma). L'ensemble de ces 30 éons est appelé Plérôme (πλήρωμα plérōma), représentant la plénitude du monde spirituel.

La révélation du Dieu Très-Haut, à travers son Fils Jésus-Christ, est perçue comme un processus qui purifie le cœur corrompu de l'homme. Le Jésus terrestre de Nazareth est interprété comme un être divin qui accomplit des actions quotidiennes telles que manger et boire, même s'il est à noter qu'il manque de processus digestifs.

Références : Christoph Marksches : Valentin/Valentinianer. Dans : Theological Royal Encyclopedia, Volume 34, Berlin/New York 2002, pp. 495-500, ici : 496 et suiv. ; Einar Thomassen : Valentinus et le Valentinianisme.

Dans : Christoph Riedweg et al. (Ed.) : Philosophie de l'ère impériale et de l'Antiquité tardive (= Aperçu de l'histoire de la philosophie. La philosophie de l'Antiquité. Volume 5/1), Bâle 2018, pp.

George Robert Stow Mead, Helena Petrovna Blavatsky : Pistis Sophia. Lucifer 6 (1890) (33), pp. Londres : Société d'édition théosophique ; Comparez aussi Épiphane de Salamine, Adversus haereses. Moi 31,5-6

Selon Martin R. von Ostheim (2013), la Gnose représentait une religion syncrétique qui fusionnait des éléments chrétiens, stoïciens, platoniciens et pythagoriciens dans la Gnose Valentinienne, les transformant en une interprétation gnostique. Dans la Gnose Valentinienne, les dieux sont appelés éons, du grec αἰών (aiōn), signifiant « éternité ». Ces êtres spirituels se présentent généralement par paires (syzygies), et l'école valentinienne décrit un ensemble de trente éons. L'ensemble de ces éons supérieurs est appelé Pleroma (grec, πλήρωμα plérōma), ce qui signifie « abondance ».

Un texte central de ce courant est l'hymne intitulé "Harvest" (théros), qui décrit une vision de Valentino. On y raconte la perception de tout ce qui est suspendu par le pneuma. Le visionnaire reconnaît que tout est porté par le pneuma : la chair liée à l'âme, l'âme liée à l'air, etc. De l'éther à la matière ou à la chair, l'esprit du visionnaire, pénétrant jusqu'au Plérôme, contemple les royaumes inférieurs et perçoit simultanément les processus dans la « profondeur » de la Divinité, où le Logos est conçu et né.

À propos de pneuma (du grec ancien πνεῦμα pneuma « esprit, souffle, air, souffle ») fait référence à un principe vital qui peut être absorbé avec l'air que nous respirons et qui a des liens avec l'esprit.

Même les anciens opposants du Valentinianisme ont associé ces idées au platonisme et au pythagorisme pour le discréditer, ce qui constitue un argument antihérétique standard. Tertullien, un écrivain ecclésiastique, a qualifié à plusieurs reprises Valentin de platonicien, et Filastrio de Brescia l'a accusé d'être plus pythagoricien que chrétien. Hippolyte de Rome affirmait que l'hérésie de Valentin contenait des doctrines pythagoriciennes et platoniciennes. Bien que Valentin connaissait et utilisait la

cosmologie platonicienne, il a obtenu des résultats non platoniciens et ne peut être considéré comme platonicien que dans une certaine mesure.

Clément d'Alexandrie a rapporté que Valentinus aurait été un disciple du Gnostique Theudas vers 110 après JC, qui à son tour avait suivi Paul. Valentinus affirmait que Theudas lui avait transmis la « sagesse secrète » que Paul enseignait en privé à son entourage, en particulier le lien paulinien avec sa rencontre visionnaire avec le Christ ressuscité.

Le Plérôme Valentinien, représenté par une partie féminine et une partie masculine qui s'accouplent d'une manière similaire à une intersection, donne naissance à une nouvelle paire d'éons. Selon Valentino, Jésus a partagé certains secrets avec ses disciples les plus proches au cours de sa vie, gardant les mystères cachés aux étrangers, comme mentionné dans Marc 4 :11 EU et Matthieu 13 :11 EU.

Les textes des écrits de Nag Hammadi ont révélé que le gnosticisme valentinien diffère considérablement du dualisme des autres écoles de pensée gnostique. Ainsi, le thème de la « singularité de Dieu » prédomine au début du Tractatus Tripartitus, ouvrage attribué à l'école valentinienne ou à Valentin lui-même.

Références : Elaine Pagels : La tentation par la connaissance. Les Évangiles Gnostiques. Suhrkamp, Francfort-sur-le-Main 1987, ISBN 3-518-37956-9 (suhrkamp livre de poche 1456), pp. 73-74 (Original : The Gnostic Gospels. New York 1979 ; allemand par Angelika Schweikhart : Insel, Frankfurt/M. 1981) .

Clemens, Stromateis 7.17.106.4.

Christoph Marksches : Valentino Gnosticus ? Tübingen 1992, p. 324-330.

Hans Leisegang : La Gnose. A. Kröner, Leipzig 1924. 5e édition, Kröner, Stuttgart 1985. ISBN 3-520-03205-8, page 283.

À l'époque de l'activité de Valentin à Rome, les derniers soi-

disant Valentinieniens n'étaient pas une communauté sectaire ou une secte organisée par l'Église, mais plutôt un groupe au sein de l'Église chrétienne romaine métropolitaine, dont les membres ne se définissaient pas comme des « Valentins », mais ils se disent simplement « chrétiens ». Ce n'est que plus tard, suite à l'exclusion de l'Église principale, qu'une communauté de culte s'est formée au moins partiellement.

Références : Christoph Marksches : Valentin/Valentinianer. Dans : Theological Royal Encyclopedia, Volume 34, Berlin/New York 2002, pp. 495-500, ici : pp. 498 et suiv.

Le Valentinianisme est apparu comme l'un des mouvements gnostiques chrétiens les plus répandus, se développant à la fois en Occident et en Orient, avec un accent particulier sur la région anatolienne. L'école occidentale présente des personnalités notables telles qu'Alexandre, Florin, Héraklêon, Ptolémée, Second et Théotime, tandis que l'école orientale comprend Axionicus (Axionikos), Mark Magus et Théodote de Byzance. On suppose que Bardesanes aurait également pu appartenir au courant oriental du Valentinianisme.

Autrefois, jusqu'au XIXe siècle, les historiens de l'Église classaient Valentine comme un hérétique archaïque, adoptant sans réserve les informations provenant de sources ecclésiastiques. Toutefois, des recherches plus récentes ont dressé un tableau complexe et différencié. Malgré cela, de nombreuses inconnues subsistent en raison du manque d'informations dans les sources.

Selon Daniel Dawson, Valentinus aborde les textes bibliques avec une grande liberté et créativité, considérant que la vraie vérité trouve son origine dans les expériences visionnaires qui interprètent les Écritures. En ce sens, Valentinus transforme le drame de l'écriture en ce qu'on pourrait appeler un « psychodrame ». D'un autre côté, John Behr perçoit Valentin comme le chef d'un groupe de chrétiens enclins à la spéculation, diluant la différence entre écriture et commentaire, ainsi qu'entre

écriture et interprétation. Christoph Marksches, limitant son évaluation des enseignements aux fragments directs de Valentin, le décrit comme un « penseur qui, au mieux, ouvre la voie aux grands systèmes de la « Gnose », mais qui ne les suit pas encore. lui-même ».

Références : Christoph Marksches : Gnose. 3e édition, CH Beck, Munich 2010, ISBN 978-3-406-44773-0, page 90.

Valentin a laissé un héritage littéraire comprenant des lettres didactiques, des sermons et des hymnes, compilés par ses disciples. Actuellement, huit fragments ont été conservés et sont considérés comme vraisemblablement authentiques.

Six de ces fragments sont des passages tirés de lettres et de sermons cités par Clément d'Alexandrie, tandis que le septième est une citation d'Hippolyte de Rome. Le huitième fragment correspond à un hymne transmis par Hipólito. Clément fait référence à un ouvrage dogmatique sur les trois natures (περὶ τῶν τριῶν φύσεων), malheureusement perdu.

Philip Schaff évoque la possibilité qu'un fragment supplémentaire ait pu être conservé dans l'œuvre de Photios. Cependant, les certitudes à cet égard restent un sujet d'étude.

Bien que certains auteurs attribuent individuellement divers écrits, tels que l'Évangile de la Vérité, l'Épître de Diognet, l'Épître de Rheginus et la Pistis Sophia, à Valentinus, ces attributions sont spéculatives et manquent de fondement clair. La découverte de Nag Hammadi a été cruciale pour la recherche sur la Gnose, car elle contient des documents provenant de divers courants gnostiques, notamment des écrits des Valentiniens et de la Gnose séthienne.

Quant aux œuvres spécifiques de Valentin et de son entourage, se distinguent le traité tripartite et l'ouvrage perdu susmentionné « Sur les trois natures » (περὶ τῶν τριῶν φύσεων), ainsi que l'Évangile de la vérité.

Références : Philip Schaff : Valentinus et son école. Dans : Nouvelle Encyclopédie Schaff-Herzog du savoir religieux.

Hippolyte, *Refutatio omnium haeresium* 6.42.2. Einar Thomassen : Valentinus et Valentinianisme. Dans : Christoph Riedweg et al. (Ed.) : *Philosophie de l'époque impériale et de l'Antiquité tardive* (= aperçu de l'histoire de la philosophie.

La philosophie de l'Antiquité. Volume 5/1), Bâle 2018, pp. 867–873, ici : 867 et suiv. ; Christoph Marksches : Valentin/Valentinianer. Dans : *Theological Royal Encyclopedia*, Volume 34, Berlin/New York 2002, pp. 495-500, ici : 496 ; Christoph Marksches : *Valentino Gnosticus ?* Tübingen 1992, pages. 337-363.

La philosophie du pneuma, πνεῦμα : Dans le domaine des idées de la Grèce antique, le divin se manifestait partout, agissant comme une force intrinsèque dans le cosmos (κόσμος *kósmos*, « ordre (mondial) »). Le concept de cosmos, introduit pour la première fois par Anaximène au VI^e siècle avant JC, prend la nature d'un organisme vivant animé par le logos (λόγος). Dans ce contexte, le logos, pour fonctionner, serait matérialisé par le « feu ». Ce « feu » représente un élément primaire selon la théorie des quatre éléments, façonnant le cosmos et déterminant un cycle continu de décadence et de renaissance. La combinaison du « feu » avec « l'air », une autre substance primaire, donne naissance à une respiration chaude ou pneuma.

La notion de pneuma trouve ses racines chez Aristote, qui le considérait initialement comme de l'air chaud. Cependant, les stoïciens ont élargi ce concept de pneuma, en l'utilisant pour expliquer toutes les fonctions d'un organisme vivant. Selon cette perspective, le pneuma établit une connexion universelle entre toutes choses, conférant la capacité de communication et de compassion envers autrui. Dans cette vision, tout est interconnecté et constitue une partie d'un tout plus vaste.

Les stoïciens ont également conceptualisé le pneuma comme un « souffle d'air ardent » qui imprègne tout et possède donc un pouvoir cosmique, quelque chose comme le destin.

Paul, en revanche, présentait de manière antithétique le pneuma, valorisé positivement comme l'essence de l'esprit, par opposition au gramma, l'essence ancienne de la lettre, comme en témoignent, par exemple, Romains 7 :6 et 2 Corinthiens 3 :6.

Dans le cadre de la philosophie de l'histoire, Friedrich Wilhelm Joseph Schelling a développé l'idée de pneumopathologie, une doctrine qui aborde la perte d'esprit et les symptômes associés au déclin. Eric Voegelin reprendra plus tard cette notion, l'interprétant comme une rupture dans l'histoire des idées vers une histoire organisatrice de symboles et de mythes, telle que formulée pour la première fois dans la « Nouvelle science politique ».

Références : Paul Diepgen, Heinz Goerke : Aschoff/Diepgen/Goerke : Bref résumé de l'histoire de la médecine. Septième édition révisée. Springer, Berlin/Göttingen/Heidelberg 1960, page 6.

Sur « l'antithèse paulinienne », voir Gerhard Ebeling : Esprit et lettre. Dans : La religion d'hier et d'aujourd'hui. Tome 2, Tübingen (3) 1958, colonne 1290 et suiv.

Brève biographie de Valentinus : Valentinus (Valentinius) s'est distingué comme l'un des enseignants gnostiques les plus influents, étant né en Égypte et faisant ses études à Alexandrie. Sa période d'enseignement à Rome s'est étendue de 135 à 160 après JC, après quoi il s'est exilé à Chypre, où, selon saint Épiphane, il est revenu à une foi conforme à l'orthodoxie avant sa mort.

Tertullien rapporte que Valentinus était considéré comme candidat au poste d'évêque de Rome en 143 après JC.

Cependant, ses idées ésotériques conduisirent à son excommunication. Des textes comme l'Évangile de la Vérité, ainsi que d'autres découverts à Nag Hammadi, sont étroitement liés à l'école Valentinienne. La virulence des attaques des Pères de l'Église tels que Tertullien, Irénée de Lyon et Hippolyte de Rome indique que, peut-être au cours du II^e siècle, époque de splendeur sous les Antonins dans tout l'empire, les thèses de Valentin eurent un certain succès. La vie de Valentin s'est d'abord déroulée au sein de l'Église, jusqu'à ce que l'on pourrait considérer comme son schisme. Son successeur, Marcion, également présent à Rome au II^e siècle, fonda l'Église marcionite, qui eut un impact important dans tout l'empire avant le premier concile de Nicée.

Les enseignements de Valentin ont été cachés pendant des siècles, étant connus principalement par les détracteurs de la Gnose, tels que les Pères de l'Église, qui s'y sont opposés avec véhémence, Tertullien étant l'un des critiques les plus éminents, leur consacrant même un ouvrage entier. Les Valentiniens, ses contemporains.

Hippolyte de Rome aborde également les thèses de Valentin dans un chapitre qui lui est consacré dans le livre VI de son ouvrage « Réfutation de toutes les hérésies ».

La révélation la plus significative sur les idées de Valentin s'est produite en 1945 avec les découvertes de la bibliothèque de Nag Hammadi, qui comprenait un fragment de l'une des œuvres de Valentin : l'Évangile de la vérité. Au XIX^e siècle, des recherches laïques ont établi que le texte gnostique Pistis Sophia devait également être attribué à Valentine, du moins à son école. Même s'il ne rejette pas la figure de Jésus et des apôtres, la doctrine de

Valentin repose sur un système complexe d'interprétation qui remet en cause le dogme orthodoxe qui se consolidait avant le premier concile de Nicée. Sa doctrine la plus élaborée et la plus claire se trouve dans le livre *Pistis Sophia*, commenté par Amélineau, qui en a fait la première traduction complète en français. À peu près à la même époque, l'érudit et théosophe George Robert Stow Mead, redécouvreur de la gnose occidentale, le traduisit en anglais. Ce texte hermétique a également fait l'objet de commentaires de la part d'un mouvement rosicrucien contemporain.

Comme d'autres Gnostiques, Valentin croit à l'âme, à son immortalité et à la transmigration des âmes, ce qui fait de lui un platonicien.

Voici la présentation du mythe gnostique des « disciples de Valentin » par Irénée de Lyon : « Il existait, dit-on, dans les hauteurs invisibles et innommables, un Eon parfait, antérieur à Tout. Cet Eon, ils l'appellent Pro-Principe, Pro-Père et Abîme... Avec lui coexistaient la Pensée [Ennoia], qu'ils appellent encore Grâce et Silence [Sigé].... Celle-ci devint enceinte et donna naissance à l'Intellect. (celui qui) appelle encore Monogène [engendré seul], Père et Commencement de toutes choses. Avec lui, la Vérité a été publiée. Telle est la Tétrade pythagoricienne primitive et fondamentale... Ce Monogène émettait à son tour le Logos et la Vie... Le Logos et la Vie étaient émis tour à tour, selon la syzygie [couple], l'Homme et l'Église. Et voici l'Ogdoad fondamentale... Le Logos et la Vie, après avoir émis l'Homme et l'Église, ont émis dix autres Eons... Aussi l'Homme, avec l'Église, a émis douze Eons, auxquels ils ont donné les noms suivants : Parclètos [avocat] et Pistis [foi], Patrikos [paternel] et Elpis [espoir], Mètrikos

[maternel] et Agapè [amour], Aenous [inépuisable] et Synesis [compréhension], Ekklesiastikos [partie de l'Église] et Makariotès [bienheureux] , Thelètos [désiré] et la Sagesse [Sophia]. Tels sont les trente Eons... $1 + 3 + 6 + 9 + 11 = 30$... La Sagesse a donné naissance, dit-on, à une substance informe... Le Père, alors, par le Monogène, a également émis la Limite [entre le Plérôme et le monde inférieur]... Le Monogène a émis encore un autre couple... : ce sont le Christ et le Saint-Esprit, émis en vue de la fixation et de la consolidation du Plérôme. C'est par eux, disent-ils, que les Eons furent livrés sur ordre. Le Christ, en effet, leur a enseigné la nature de la syzygie et a publié parmi eux la connaissance du Père, leur révélant qu'il est incompréhensible et insaisissable... Alors, consolidés et en parfait repos, les Eons, disent-ils, ... faite en l'honneur et à la gloire de l'Abîme, une émission qui est d'une beauté toute parfaite et comme l'étoile du Plérôme : c'est le Fruit parfait, Jésus, qu'il appelle aussi Sauveur, et encore Christ et Logos, au nom de ses pères, et aussi de Tous, car Cela vient de tous. En même temps, en l'honneur des Eons, il reçut des gardes du corps, qui sont des anges de la même race que lui. »

Références : Irénée de Lyon, Contre les hérésies. Dénonciation et réfutation de la soi-disant gnose connumer menteroso (178-188), I, 1, 1 - I, 2, 5, trans. Adelin Rousseau (1965-1982), Cerf, 1991, p. 30-36.

Dans le Valentinisme, les hérésiologues distinguent deux branches principales. La première, connue sous le nom d'« école italique », comprend des personnalités notables telles qu'Héracléon et Ptolémée. Ce courant soutient l'idée que le corps de Jésus est né psychique. En revanche, la deuxième branche, appelée « école orientale », compte des représentants comme Axionicos et Bardesiane (Bardesane d'Edesse). Selon ce point de vue, le corps de Jésus était spirituel, puisque le Saint-Esprit, incarné en Sophie, descendit sur Marie, et que la vertu du Tout-Puissant, manifestée à travers l'art du Demiurge, modelait

ce que l'Esprit avait accordé à Marie.

1) La branche occidentale est défendue par Ptolémée le Gnostique, comme le rapporte Irénée de Lyon. Dans cette vision, le corps du Christ est considéré comme spirituel et psychique.

2) La branche orientale est représentée par Théodote (vers l'an 180) et certains traités gnostiques découverts à Nag Hammadi, comme le Traité Tripartite, l'Exposition du Mythe Valentinien et l'Évangile selon Philippe. Dans cette perspective, le corps du Sauveur est conçu comme spirituel et charnel. Pour Valentin, la chair du Christ est comprise comme spirituelle.

Références : Tertullien, La Chair du Christ, XV, 1, trans., Cerf, coll. "Sources chrétiennes".

Concernant le Plérôme Gnostique, « Plérôme » est un terme grec ancien (πλήρωμα, plérôme) qui se traduit par « plénitude ». Dans le contexte Gnostique, il fait également référence au monde céleste, composé de tous les éons que le croyant Gnostique espère atteindre au terme de son voyage terrestre. Ce terme apparaît une quinzaine de fois dans le Nouveau Testament. Elle est d'ailleurs présente dans la pensée platonicienne et dans certains textes de Carl Gustav Jung.

Dans le Nouveau Testament, le mot plérôme signifie « plénitude ». Cela apparaît par exemple dans la prière de saint Paul (Épître aux Éphésiens, III, 19) : « Vous recevrez ainsi la force de comprendre, avec tous les saints, quelle est la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur. , vous connaîtrez l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance, et vous entrerez par votre plénitude dans toute la plénitude de Dieu. »

Le Plérôme, réunion de toutes les entités, ressemble au monde

intelligible qui contient les archétypes de la réalité. Selon le témoignage du pseudo-Hippolyte de Rome, le Plérôme de Valentin comprend 34 éons (le Père et Jésus inclus), soit 33 (sans Sigè), soit 28 (Père/Silence, Intellect/Vérité, Logos/Vie, + 10 qui émane de l'Intellect/Vérité + 12 qui émane du Logos/Vie) ou 30 (si l'on exclut des éons intérieurs Sigè et Sophia, et, comme éons extérieurs, Stauros-Horos, Jésus ; ou si l'on groupe 28 + Christ /Esprit Saint).

Dans son ouvrage « Les Sept Sermons aux Morts », communément qualifié de « gnostique » et dont le contenu est attribué à Basilide, Carl Gustav Jung expose la nature du Plérôme de la manière suivante : « Rien n'est à la fois vide et plein... Chose infinie et éternelle, le néant est dépourvu de toute qualité puisqu'il contient tout... Nous appelons cela le plein ou le vide Plérôme. En lui cesse toute pensée et toute existence, puisque l'éternité et l'infini ne possèdent aucune qualité. En lui, il n'y a aucune qualité. être vivant, car autrement il serait différent du Plérôme en possédant des qualités qui l'en distingueraient..."

Jung oppose cet être non omniprésent à ce qu'il appelle la « créature ». "La Créature ne fait pas partie du Plérôme, elle a sa propre existence (...). La créature est la seule chose stable et sûre, puisqu'elle est imprégnée de qualité, en fait, elle est la qualité elle-même.

Notre nature profonde et intime est la différenciation. Nous sommes, en quelque sorte, le tout début et nous sommes issus d'un processus de création. Abandonner cette nécessaire différenciation nous conduirait à la dissolution et, en même temps, nous pousserait à parvenir à une différenciation «

différente et identique », plutôt qu'à une indifférenciation.

Jung assimile l'abandon de l'individuation humaine à la régression, mais maintient : « Ce n'est pas la différenciation que vous devez vous efforcer d'atteindre, mais votre propre différence. »

Il affirme que sur le plan spirituel, le Plérôme rayonne sa lumière dans l'air ambiant et qu'à ce niveau, nous faisons partie intégrante de l'infini et de l'éternité.

Au sein du Plérôme, Jung distingue dix paires d'opposés, comme l'énergie et la matière, le bien et le mal, l'unité et la multiplicité. Cependant, ces paires n'ont pas d'existence réelle, car chaque élément de la paire se compense et s'annule. Jung explore ces concepts à travers des données ésotériques et gnostiques, affirmant qu'ils constituent le véritable processus d'individuation humaine.

Références : Source : Irénée de Lyon, Contre les hérésies, Livre I, trans. Adelin Rousseau (1965-1982), Cerf, 1984, 749 p.

Source : Hippolyte de Rome, Philosophumena ou Réfutation de toutes les hérésies, livre VI, trans. Augustin Siouville (1928), Milan, Archè, 1988, 249 p.

Écrits gnostiques, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 2007, 1830 p.

Carl Gustav Jung, Les Sept sermons aux morts (Sermones ad mortuos de septembre, 1916), trad. Élisabeth Bigras, Paris, L'Herne, 1996, 147 p.

Sur l'Évangile de la Vérité attribué à Valentino :

L'Évangile de la Vérité (Evangelio Veritatis, en abrégé : EvVer ou EV) est un texte gnostique en copte, probablement du II^e siècle. Il fait partie des écrits de Nag Hammadi (Égypte). Là, il est conservé comme troisième texte du 1^{er} Codex (NHC I,3) et des parties de celui-ci dans le Codex XII. Irénée de Lyon mentionne un évangile portant ce nom. Reste à voir s'ils sont

identiques.

Référence : Klaus Berger, Christiane Nord : Le Nouveau Testament et les premiers écrits chrétiens. Francfort 1999, page 1050.

L'écrit n'a pas de titre explicite ; selon une ancienne coutume, les deux premiers mots (« L'évangile de la vérité est une joie... ») ont été adoptés comme titre. En termes de genre, il n'est pas classé comme un évangile, mais plutôt comme un texte de type sermon contenant des sections pédagogiques et d'avertissement. Les termes et les échos de la Gnose Valentinienne suggèrent une identification à « l'Évangile de la Vérité » évoqué par Irénée (*Adversus haereses* III 1.9). Dans ce cas, le texte aurait été écrit vers l'an 150 après JC. Certains « vestiges judéo-chrétiens » (pp. 19,9 et suiv.) parlent d'une origine antérieure.

Contenu:

Introduction : Origine, localisation et signification du mot qui vient du « Père Céleste » (p. 16.31-17.3).

Exploration de l'origine de l'erreur à partir de la recherche par le monde divin de « l'origine » due au manque de connaissance claire du Père.

- Création du monde matériel par l'erreur comme substitut à la vraie réalité (p. 17.4-18.3)

Émergence de la « perspicacité » (gnose) du Père (p. 18.4).

Le rôle du Rédempteur et la révélation de la Gnose sous forme de livre.

Conséquences de la révélation.

Le retour au repos dans le Père.

Sur le style : Le texte fait preuve d'une compétence poétique

remarquable, évidente même dans la traduction, et présente des thèmes de manière très cyclique. Contrairement à un « évangile » qui raconte les actions de Jésus de Nazareth, il est préférable de le comprendre comme une homélie. Les érudits le considèrent comme l'un des écrits les plus habilement rédigés de toute la collection de Nag Hammadi, l'appréciant à la fois pour sa qualité littéraire et pour son interprétation gnostique de plusieurs évangiles, à la fois canoniques et non canoniques. Les idées exprimées diffèrent des opinions du Gnosticisme Valentinien.

On prétend que le texte [qui ?] fait référence ou fait allusion aux évangiles du Nouveau Testament de Matthieu et Jean, ainsi qu'à 1 et 2 Corinthiens, Galates, Éphésiens, Colossiens, Hébreux, 1 Jean et le Livre de l'Apocalypse. Sa citation la plus fréquente de l'Évangile de Jean est particulièrement remarquable. De plus, l'influence de l'Évangile de Thomas est perçue ; par exemple, à un moment donné (22 : 13-19), il cite Jean 3 : 8 avec Thomas 28.

Références : Cyril O'Regan (19 juillet 2001). Retour Gnostique dans la Modernité. Presse SUNY. p. 110-. ISBN 978-0-7914-5021-5.

Le texte déclare que l'ignorance a été la cause de la formation du monde au fil des éons. Plus tard, il décrit Jésus comme un envoyé divin destiné à éliminer l'ignorance des êtres humains et des éons, en les perfectionnant et en rétablissant leur lien avec le Père, corrigeant ainsi l'erreur qu'a été la création du monde. Jésus se présente comme un enseignant qui a dérouté les autres scribes et enseignants, les désignant comme des imbéciles pour avoir tenté de comprendre le monde à travers l'analyse de la loi. Cependant, Error s'est mis en colère contre cela et a crucifié Jésus. La connaissance du Père est décrite comme la clé du salut, qui constitue le repos éternel, tandis que l'ignorance est

comparée à un cauchemar.

Après avoir présenté la parabole du bon berger de manière ésotérique, le texte poursuit en décrivant que nourrir ceux qui ont faim et donner du repos à ceux qui sont fatigués doivent être compris comme satisfaire la faim spirituelle et apporter du repos au monde fatigué.

Ensuite, une parabole sur l'onction est présentée, dont le sens est obscur, mais peut-être lié à la métaphore d'une amphore scellée indiquant qu'elle est pleine, faisant allusion à la connaissance : avoir le « sceau » final sur le puzzle permet de comprendre, mais Sans cela, les fragments de compréhension rassemblés peuvent facilement s'effondrer.

La dernière section décrit comment atteindre le repos grâce à la gnose. Le reste du texte aborde un traité sur le lien entre la relation du Fils avec le Père et la relation d'un nom avec son propriétaire. L'idée selon laquelle le nom du Père est le Fils est mise en avant, en l'interprétant ésotériquement comme le Fils étant le nom, et non comme une désignation que le Père lui a donnée.

Contrairement aux évangiles canoniques, cet évangile ne présente pas de récit de la vie ou des enseignements de Jésus. Il propose plutôt des réflexions sur le ministère de 40 jours de Jésus ressuscité. Cet évangile, comme certains textes gnostiques, peut être compris comme une affirmation de la prédestination. Une section maintient :

Ceux dont le Père connaissait d'avance les noms furent appelés

en dernier, puisque celui qui possède la connaissance est celui dont le Père a prononcé le nom. Parce que celui dont le nom n'a pas été prononcé est ignorant. En vérité, comment peut-on écouter si son nom n'a pas été prononcé ?.

He who possesses knowledge carries out the will of the one who called him, seeks to please him and finds rest. Each one receives his name. He who is destined to possess this knowledge knows its origin and the destiny of it.

References: Ehrman, Bart D. (2003). *Lost Scriptures*. Oxford: Oxford University Press. p. 47. ISBN 978-0195141825

Barker, Margaret (1992). *The Great Angel: A Study of Israel's Second God*. Louisville: Westminster John Knox Press. p. 103. ISBN 0-664-25395-4.

La relation avec les fragments valentiniens indiquée par Layton révèle des points de convergence dans le thème et l'approche de la littérature valentinienne. Les fragments cités, tirés des écrits des Pères de l'Église, indiquent un lien entre le matériel chrétien gnostique et ce que Layton identifie comme provenant du corpus valentinien. Voici un résumé de certaines des connexions notables :

1. Matière partagée et connaissances préexistantes : Le « Fragment G » et « l'Évangile de Vérité » partagent l'idée d'une matière partagée et d'une connaissance préexistante qui est obscurcie mais émane du Père Gnostique. Les deux textes mettent l'accent sur la révélation d'un savoir qui réside dans le cœur humain.

2. Annulation du monde et du royaume des apparences : « Fragment F » et « Évangile de vérité » partagent la notion d'annulation du monde sans être annulé, ainsi que le rejet du

royaume des apparences. Les deux textes évoquent l'idée de surmonter le monde matériel et de reconnaître la réalité cachée.

3. Lien entre la peur et l'inconnaissance : Les deux textes suggèrent un lien entre la peur et l'inconnaissance. L'« Évangile de vérité » expose que la peur n'est pas réelle parce qu'elle ne vient pas du Père, et le « Fragment F » mentionne l'entrée dans le territoire vide des peurs.

4. L'éveil par la connaissance : Les deux textes soulignent l'importance de la connaissance comme moyen d'éveiller et de vaincre l'ignorance. Jésus, selon « l'Évangile de vérité », proclame les choses qui sont dans le cœur du Père, et le « Fragment F » parle de ceux qui ont reçu l'instruction et sont devenus sages.

5. Le pouvoir du « je » dans l'acquisition des connaissances : Le rôle du « je » dans l'acquisition des connaissances et le conflit de la perception innée de la faiblesse de la personne moyenne sont abordés. Les Évangiles indiquent que le Christ sauve seulement ceux que le Père lui donne, soulignant la nécessité d'une intervention divine dans le salut.

En résumé, ces connexions révèlent une cohérence thématique et conceptuelle entre les fragments valentiniens et « l'Évangile de la vérité », offrant une vision plus complète de la vision du monde et des enseignements du courant valentinien dans le contexte du gnosticisme chrétien.

Extraits de l'Évangile de la vérité

16.31 L'Évangile de la Vérité est joie pour ceux qui ont reçu du

Père de la Vérité la grâce de la connaître, par la Puissance de la Parole (de la Parole, du Christ) venue du Plérôme (de la Plénitude), de la qui est dans la Pensée et l'Intelligence du Père, qui est appelé « Sauveur », puisque c'est le nom de l'Œuvre qui doit être accomplie pour la Rédemption (Salut) de ceux qui 17.1 ignoraient le Père, tandis que le nom [de] « l'Évangile » (la Bonne Nouvelle) est la proclamation de l'espérance, découverte par ceux qui le cherchent.

18 C'est l'Évangile recherché, qui a été révélé à ceux qui sont parfaits par les miséricordes du Père, le mystère caché, Jésus, le Christ, par qui il a éclairé ceux qui étaient dans les ténèbres à cause de l'oubli. Il les a éclairés et leur a montré la voie ; et la Voie est la Vérité qu'il vous a enseignée.

22 De cette façon, celui qui possède la Gnose (la Connaissance) vient d'En Haut. S'il est appelé, 5 il écoute, répond et se tourne vers celui qui l'appelle, pour monter vers Lui. Et il sait comment on l'appelle. Possédant la Connaissance, il fait la volonté de celui qui l'a appelé, il veut lui plaire et reçoit du repos. Son nom lui vient. Celui qui parvient ainsi à posséder la Connaissance sait d'où il vient et où il va. Il sait comment une personne qui, après avoir été ivre, est sortie de son ivresse, (et) revenue à elle-même, a corrigé ce qui lui était propre.

Excerpts from the Gospel of Truth, NHC I, 3.

Références : Elzein, T.H.E., Writings of Early Christianity, The Gospel of Truth,
août 2015.

B

asilides et paléochristianisme

Basilide, peut-être un disciple de Ménandre, figure de proue du gnosticisme égyptien alexandrin, a été qualifié d'hérésiarque (hérétique) par les chrétiens, dirigeant des faux enseignants. Sa période d'enseignement à Alexandrie se situe entre 130 et 140 après JC. On lui attribue un vaste corpus d'écrits, dont un livre de Psaumes, des odes, un commentaire biblique appelé Exégétique en 24 volumes et un texte didactique qui, probablement à tort, a été appelé « Évangile ». Malheureusement, une grande partie de son œuvre a été perdue.

À l'époque de Basilide, la province hellénistique romaine d'Égypte était gouvernée successivement par quatre empereurs de l'Empire romain : Domitien, Nerva, Trajan et Hadrien. Des fragments de ses enseignements sont connus à travers le « Stromateis » de Clément d'Alexandrie, ainsi que des récits déformés d'Irénée de Lyon et d'Hippolyte.

Basilide a intégré diverses traditions, telles que chrétienne, juive, persane et platonicienne, dans une vision du monde sérieuse et unifiée. Sa conception du monde est émanatiste, avec un fondement dualiste clair qui implique les principes de lumière et

d'obscurité. Le mythe de la création, influence par la cosmologie persane Ahura-Mazda - Ahriman, explique l'origine de notre monde imparfait à travers la séparation de la lumière et des ténèbres.

À propos de l'émanatiste : Émanation, dérivé du latin « emanatio » signifiant « couler vers l'extérieur », est un terme pertinent en philosophie et en études religieuses. Dans des contextes métaphysiques et cosmologiques, il fait référence à l'émergence de quelque chose depuis son origine, se générant lui-même. Métaphoriquement, il est lié à l'image de l'eau coulant d'une fontaine ou à l'émission de lumière d'une source lumineuse. Les systèmes philosophiques qui utilisent le concept d'émanation pour expliquer l'existence du monde, en le remontant à une source métaphysique, sont connus sous le nom d'émanatistes ou d'adeptes de l'émanationnisme.

Le néoplatonisme et les courants philosophiques et religieux qu'il influence sont des exemples de modèles mondiaux émanatistes. Dans ces visions, la réalité est constituée comme un flux émanant d'une source primordiale.

La divinité hindoue Jagadamba, représentée comme la mère primordiale et créatrice de l'univers, illustre la notion d'émanation. Dans ce contexte, les principaux dieux hindous Brahma, Vishnu et Shiva sont sélectionnés comme des émanations de Jagadamba.

Le terme « émanation » s'applique non seulement à ce qui émerge, mais aussi à ce qui est apparu. En ce sens, on affirme par exemple que la création, interprétée dans une perspective émanatiste, ou les êtres individuels sont des émanations du Dieu Créateur.

Dans la langue grecque ancienne, le terme traduit par « émanation » est « ἀπόρροια » (apórrhoia) ou « ἀπορροή »

(aporrhôé), tous deux liés au concept de flux. De plus, des expressions telles que « προβολή » (probolé) et « πρόοδος » (pró[h]odos), signifiant « produire », étaient également utilisées dans la littérature grecque ancienne.

Selon Irénée, Basilide proposait que sept pouvoirs divins émanaient du « Père indécant », quatre d'entre eux étant intellectuels : l'Esprit (Nous), le Logos, le Pouvoir de la Pensée (Phronesis) et la Sagesse (Sophia), qui constituent le premier royaume spirituel. De ceux-ci, 364 autres royaumes spirituels ont émergé, chacun composé de sept « éons » de clarté décroissante. Le mot secret « Abraxas » ou « Abrasax » résume tous les royaumes spirituels, avec une valeur numérique de 365. Les sept éons du cercle inférieur du ciel sont les créateurs du monde. Le mélange originel du divin avec des éléments matériels a abouti au mal, et la rédemption impliquait la séparation de ces éléments.

Dans la vision de Basilide, le « Père unique » envoya son premier-né, le Nous, qui fut uni à Jésus, l'homme le plus parfait. Jésus n'a pas été crucifié, mais, selon le docétisme, il a remplacé Simon de Cyrène et est revenu au Plérôme. Il faut donc croire en Nous, l'esprit éternel, plutôt qu'en l'homme crucifié. Dans le monde créé par les ténèbres, même Jésus n'est pas sans péché, ce qui amène les Basilidiens à considérer la fête du Baptême du Sauveur comme la célébration la plus importante de l'année, autour du 6 janvier.

Le fils de Basilide, Isidore, a pris la direction du pays après son prédécesseur. Les nombreux disciples de Basilide établirent une sorte d'ordre secret en Basse-Égypte qui dura jusqu'au IV^e siècle. Dans cet ordre, les rituels magiques et la connaissance des mots secrets jouaient un rôle central. Sous l'influence de la philosophie stoïcienne, ils modifièrent considérablement leur système religieux, suscitant quelques controverses.

L'enseignement des disciples de Basilide, peut-être déformé par ses adversaires ?, affirmait que l'histoire de Jésus n'était qu'une illusion, et ils soutenaient que le culte des dieux païens était sans importance. Ces idées provoquèrent une offense considérable parmi ses contemporains chrétiens.

Certains chercheurs voient un Basilide influencé par les idées bouddhistes (voir Le bouddhisme dans l'antiquité méditerranéenne). La mesure dans laquelle les écoles ou ordres bouddhistes qui existaient probablement à Alexandrie, en Égypte, ont été importants à cet égard est tout aussi incertaine et ne peut être prouvée avec certitude, tout comme l'hypothèse selon laquelle ils auraient pu influencer la philosophie grecque.

Références : Ernst Benz : Influences indiennes sur la théologie paléochrétienne. Wiesbaden 1951, pp. 197-202.

Manfred Clauss : Alexandrie : le destin d'une ancienne ville cosmopolite. Klett-Cotta, Stuttgart 2003, ISBN 978-3-608-94329-0, pages 97 et suiv.

Histoire de l'Antiquité méditerranéenne

Dans l'Antiquité, les premiers vestiges du bouddhisme arrivèrent dans la région méditerranéenne de diverses manières :

1. À travers les routes commerciales qui se sont développées le long de la Route de la Soie.
2. A travers les conquêtes menées par Alexandre le Grand (356-323 av. J.-C.).
3. Notamment grâce aux initiatives de l'empereur indien Aśoka (régnant vers 268-232 av. J.-C.), qui envoya des missions religieuses pionnières en Syrie, en Égypte, en Grèce et en Macédoine. (Voir aussi les édits d'Aśoka et le troisième concile bouddhiste).

4. Influencer l'empire diadoque des Séleucides et le royaume gréco-bactrien aux IIIe-IIe siècles avant JC.

5. De manière significative, à travers le royaume indo-grec du nord-ouest de l'Inde aux IIe-Ier siècles avant JC, dont le régent Ménandre Ier est lié aux Milindapanha.

Une statuette en ivoire de la déesse Lakshmi a été trouvée à Pompéi en 1938, lors de l'éruption du Vésuve en 79 après JC. Cette pièce, probablement originaire du Bhokardan (Shatavahana), met en lumière les relations commerciales et culturelles entre Romains et Indiens.

On prétend qu'une école bouddhiste, connue sous le nom de Therapeutas en grec ancien (Θεραπευταί Therapeutaí), a existé pendant longtemps à Alexandrie, en Égypte, et aurait influencé la philosophie grecque. Les influences orientales sont particulièrement observées dans des figures telles que Pythagore et Empédocle, et plus tard dans des courants tels que la Gnose (Basilide était même reconnu comme crypto-bouddhiste) et le Néoplatonisme (Plotin et Porphyre), ainsi que chez Apollonius de Tyane et Origène. La gnose et le néoplatonisme, à leur tour, pourraient avoir influencé la formation du bouddhisme Mahayana.

Au Moyen Âge, le bouddhisme a été réintroduit en Europe à travers la légende de Baarlam et Joasaph (également Josaphat) (à l'origine « Bodhisattva ») du début du VIe siècle, qui s'est répandue au Moyen Âge et n'est autre qu'une refonte chrétienne de la légende du Bouddha qui, bien sûr, n'a été révélée que des siècles plus tard. Avec la canonisation des deux personnages légendaires en 1583 (fête du 27 novembre), Bouddha, en tant

que héros prétendument chrétien, a également trouvé sa place dans la galerie des saints de l'Église catholique.

Avec l'arrivée de l'Islam et l'arrêt des transferts intellectuels entre l'Orient et l'Occident (à partir du VIII^e siècle), les connaissances existantes sur le bouddhisme furent à nouveau oubliées. Ce n'est que grâce aux rapports de Marco Polo (1251-1324), qui passa de nombreuses années à la cour de l'empereur bouddhiste mongol Kublai Khan, que la nouvelle du bouddhisme parvint pour la première fois au monde occidental. Cependant, ils ont été rejetés comme étant de la fantaisie, de l'hérésie et du paganisme et ont donc été à peine remarqués. Plus tard, l'image occidentale du bouddhisme a également été façonnée par les rapports des missionnaires chrétiens.

Références : Dagmar Doko Waskönig : Mon chemin vers le bouddhisme : les bouddhistes allemands racontent leur histoire. OW Barth, Francfort-sur-le-Main 2003, ISBN 3-502-61111-4

Gottfried Rothermundt : Le bouddhisme pour le monde moderne. La philosophie religieuse de KN Jayatilleke. Stuttgart 1979, ISBN 978-3-7668-0559-1

Volker Zotz : Sur les îles heureuses. Le bouddhisme dans la culture allemande. Theseus-Verlag, Berlin 2000, ISBN 978-3-89620-151-5

Basilides (Βασιλειδης), en tant qu'enseignant religieux gnostique des premiers chrétiens, a enseigné à Alexandrie, en Égypte, de 117 à 138 après JC, affirmant avoir reçu ses enseignements directement de l'apôtre Saint Matthias. On lui attribue d'être un disciple de Ménandre, un professeur simonien, ou peut-être de Glaucias, un disciple supposé de Pierre. Selon les archives de la dispute avec Manes, il aurait enseigné parmi les Perses à une certaine période de sa vie. Agapius de Hiérapolis le situe dans la 15^e année du règne de Trajan (113 après JC).

Basilide, reconnu pour sa production littéraire, aurait écrit plus de vingt-quatre livres de commentaires sur l'Évangile chrétien sous le titre d'Exégétique, bien que tous ces ouvrages soient aujourd'hui perdus. Cette contribution le positionne comme l'un des premiers commentateurs de l'Évangile.

Les partisans de Basilides, connus sous le nom de Basilides, constituèrent un mouvement qui dura au moins deux siècles après son époque. À la fin du IV^e siècle, Épiphane de Salamine constate la persistance de l'influence de Basilide sur le delta du Nil en Égypte. Cependant, on suppose que l'école de Basilide s'est peut-être intégrée au courant dominant du gnosticisme dans la seconde moitié du II^e siècle.

Références : Hort 1911 cite Iren. p. 100 messes.; suivi d'Eus. IL. iv. 7; Épiph. Haer. XXIV. 1 p. 68c; cf. XXII. 1 p. 62B ; Théod. Haer. Fabuleux. Yo. 2.

Eusèbe de Césarée, Livre d'histoire ecclésiastique iv. Chapitre VII.

"ENCYCLOPÉDIE CATHOLIQUE : Basilides" . www.newadvent.org. Récupéré le 04/06/2023.

La rédemption, selon la conception de Basilide, implique un retour à l'état primordial d'être, un retour à l'existence originelle antérieure à la création du monde. Dans ce processus, chaque composante de l'existence régresse vers sa condition initiale. Les éléments matériels, associés par Basilides au monde physique et à ses imperfections inhérentes, reviennent à un état de chaos primordial. L'élément psychique, lié à l'âme et à la conscience, revient à l'Hebdomad, terme du système de Basilide qui peut désigner le royaume gouverné par le deuxième Archonte.

On avance que l'élément spirituel, considéré comme la forme

d'existence la plus élevée, renvoie à ce que Basilide appelle énigmatiquement le Dieu non-être, une entité divine qui, paradoxalement, existe au-delà de l'existence elle-même. Ce retour spirituel représente une transcendance au-delà des domaines physique et psychique, une réunification avec la divinité absolue.

Un trait caractéristique du concept gnostique de l'univers est le rôle joué dans presque tous les systèmes gnostiques par les sept archontes créateurs du monde, connus sous le nom d'Hebdomad (ἑβδομάς). Ces Sept sont dans la plupart des systèmes des puissances semi-hostiles et sont considérés comme les dernières et les plus basses émanations de la Divinité ; Au-dessous d'eux, et souvent considéré comme issu d'eux, se trouve le monde des puissances véritablement diaboliques. En fait, il existe certaines exceptions ; Basilide a enseigné l'existence d'un « grand archonte » nommé Abraxas qui présidait 365 archontes.

L'état culminant du système métaphysique de Basilide est connu sous le nom de Restauration de toutes choses. Dans cet état, Basilide imagine une ignorance divine et bienheureuse qui s'étend tout au long de l'existence. Cette notion d'ignorance ne fait pas référence à un manque de connaissance ou de compréhension au sens commun, mais plutôt à un état de sérénité et de paix divine, une absence de désir ou d'effort. Cet état implique la fin des conflits dualistes et la cessation de toute souffrance, représentant une unité et une harmonie parfaites. La notion de Basilide d'une ignorance divine et bienheureuse suggère donc une sorte de sérénité céleste qui marque l'étape finale du voyage cosmique vers la rédemption ultime.

De toute évidence, à travers des œuvres telles que les Apocryphes de Jean, les Diagrammes ophitiques, Sur l'origine du monde et Pistis Sophia, les archontes jouent un rôle crucial dans la cosmologie gnostique. À l'origine, on pense qu'ils faisaient référence aux démons grecs des planètes, mais dans le gnosticisme, ils ont évolué pour devenir les dirigeants démoniaques du monde matériel, chacun étant lié à une sphère céleste différente. Ils sont désignés comme ἄρχοντες (archontes, « principautés » ou « dirigeants ») lorsqu'ils exercent leur autorité sur le domaine matériel.

Suivant la conception de l'astronomie antique, qui postulait une sphère d'étoiles fixes au-delà des sphères des sept planètes, dans le Gnosticisme, au-delà des sphères des archontes malveillants (Hebdomad), il y a les régions supracélestes auxquelles une âme doit parvenir à travers la Gnose pour se libérer de la domination des Archontes. Cet endroit est considéré comme la résidence de Sofia (la Sagesse) et de Barbelo, également connue sous le nom d'Ogdóada.

Le concept de Bárbelo : Barbēlō (Βαρβηλῶ) est mentionné comme la première émanation de Dieu dans diverses cosmogonies gnostiques. Barbēlō est souvent décrit comme un principe féminin suprême, le singulier antécédent passif de la création dans sa multiplicité. Ce personnage est également connu sous le nom de « Mère-Père », suggérant une androgynie apparente, ainsi que de « Premier être humain », « Le triple nom androgyne » ou « Éon éternel ». Sa position importante parmi certains gnostiques était telle que certaines écoles étaient appelées Barbeliotae, nom qui fait référence aux adorateurs de

Barbēlō ou aux adeptes gnostiques de Barbēlō.

Dans l'évangile apocryphe de Jean, traité appartenant à la bibliothèque de Nag Hammadi et contenant la description la plus détaillée du mythe séthien de la création, Barbēlō est présenté comme « la première puissance, la gloire, Barbēlō, la gloire parfaite dans les éons, la gloire de révélation." Tous les actes de création ultérieurs dans la sphère divine, à l'exception de celui de l'éon Sophia, se produisent grâce à sa collaboration avec Dieu. Le texte le décrit ainsi :

« C'est la première pensée, son image ; elle est devenue le sein de tout, car c'est elle qui est antérieure à tous, la Mère-Père, le premier homme (Anthropos), le Saint-Esprit, le trois fois mâle, le trois fois puissant, le trois fois appelé androgyne et le éon éternel parmi les invisibles et les premiers à émerger.

Barbēlō apparaît également dans d'autres écrits de Nag Hammadi, comme l'Évangile de Judas, où Judas Iscariot mentionne qu'elle appartient au royaume immortel des Barbēlō. De plus, le Trimorfa Protennoia fait référence à Barbēlō comme « la Gloire parfaite » et « la Mère », et le Zostrianos fait plusieurs mentions de l'éon Barbēlō dans divers contextes.

Dans la Pistis Sophia, Barbēlō est fréquemment mentionnée, bien que sa position ne soit pas clairement définie. Elle est décrite comme l'un des dieux, « une grande puissance du Dieu invisible » (373), qui est unie à Lui et aux trois « divinités trois fois puissantes » (379). De plus, elle est présentée comme la mère de Pistis Sophia, la lumière ou corps céleste (13, 128 ; cf. 116, 121). Dans ce contexte, la terre est apparemment considérée comme la « matière kishan choure de Barbēlō »

(128) ou le « lieu de Barbēlō » (373). La nature exacte de la connexion de Barbēlō avec d'autres aspects divins et son rôle dans l'univers semblent être des concepts complexes et multiformes selon la cosmogonie gnostique présentée dans la Pistis Sophia.

Barbēlō est décrit de manière énigmatique par Irénée comme « un éon qui ne vieillit jamais dans un esprit virginal », que, selon certains « Gnostici », le Père Innommable désirait manifester. Lorsque quatre êtres successifs, dont les noms expriment la pensée et la vie, apparurent devant Lui, Barbēlō fut rempli de joie à cette vue et donna naissance à trois (ou quatre) êtres semblables.

Dans plusieurs passages voisins, Épiphane la mentionne, en suivant en partie le Compendium d'Hippolyte, et parle d'elle à partir de sa connaissance personnelle des sectes Ophites, en particulier des soi-disant « Gnostici » (i. 100 s.). Selon Épiphane, Barbēlō réside « au-dessus du huitième ciel » et a été « issu » (προβεβλήσθαι) « du Père ». Elle est considérée comme la mère de Yaldabaoth (ou certains disent Sabaoth), qui, montant avec arrogance au septième ciel, s'est proclamée Dieu unique. Lorsque Barbēlō entendit parler de cela, elle se lamenta. Elle apparaissait toujours aux Archontes avec une belle apparence, avec l'intention de les captiver et de rassembler leur pouvoir dispersé. Dans un troisième passage (91 s.) où Épiphane énumère les Archontes qui auraient leur trône dans chaque ciel, il mentionne parmi les habitants du huitième ou ciel le plus élevé « celle qu'ils appellent Barbēlō ». Il la décrit comme le Père auto-généré et Seigneur de toutes choses, et mentionne le Christ comme étant né d'une vierge (αὐτολόχευτον),

évidemment comme son fils, puisque selon Irénée sa première progéniture, « la Lumière », était appelée Christ. De même, il raconte comment l'ascension des âmes à travers les différents cieux culmine dans la région supérieure, « où se trouve Barbēro ou Barbēlō, la Mère des Vivants » (Genèse 3 : 20).

Théodoret (H. F. f. 13) paraphrase simplement Irénée, en utilisant quelques mots d'Épiphane. Jérôme, pour sa part, inclut Barbēlō à plusieurs reprises dans les listes de noms associés à l'hérésie en Espagne, notamment parmi les priscillianistes. Balsamus et Leusibora sont mentionnés trois fois à ce propos (Épître 75, chapitre 3, p. 453 c. Vall. ; Contra Vigilantium, p. 393 A ; dans Ésaïe 66 : 4, p. 361 c ; dans Amos 3 : 9 , page 257 E).

Babel, dans le livre de "Baruch" du Gnostique Justin, nom du premier des douze "anges maternels" nés d'Elohim et d'Edem (Hippolyte. Haer. v. 26, p. 151). Elle est identique à Aphrodite, et sa mère lui ordonne de provoquer des adultères et des désertions parmi les hommes, pour se venger de l'abandon d'Edem par Elohim (p. 154). Lorsqu'Héraclès est envoyé par Elohim comme « prophète de l'incirconcision » pour vaincre « les douze anges malveillants de la création », c'est-à-dire les anges maternels, Babel, désormais identique à Omphale, le séduit et l'affaiblit (p. 156 ; x. 15). , p.323). Il se peut qu'elle soit la Baalti ou la Baal femelle de plusieurs peuples sémitiques, bien que le β intrusif ne puisse pas être facilement expliqué. Pourtant, il est généralement possible de prendre Babel, « confusion » (Flavius Josèphe. Antiquités juives. i. 4, § 3), comme une forme de Barbēlō, qui peut avoir la même signification. L'éclectisme de Justin expliquerait sa déposition de Barbēlō de la première à la

deuxième place où elle est toujours au-dessus de Hachamoth.

Dans les deux cas, Épiphane présente la doctrine comme génératrice de libertinage sexuel. Mircea Eliade a comparé ces croyances et pratiques borborites impliquant Barbēlō aux rituels et croyances tantriques. Il note que les deux systèmes partagent l'objectif commun d'atteindre l'unité spirituelle primordiale à travers le bonheur érotique et la consommation de menstruations et de sperme. Ce parallèle met en évidence des similitudes dans la poursuite de l'expérience spirituelle à travers des éléments érotiques et rituels qui transcendent les frontières de la doctrine gnostique et des pratiques tantriques.

Citations:

Sources primaires : Irénée, Épiphane, Filastrio, Pistis Sophia, Hieronymus.

Variantes du nom Barbēlō : Barbēlo, Barbēlōth, Barbērō, Barbēlōthō, Barbēlōthōth, Barbērōth, Barbēlōthōs, Barbēlōn, Barbērōn, Barbērōthō, Barbēlōnō, Barbē rōnō, Barbēlōthōn, Barbērōthōn, Barbēlōs , Barbēlōthōs, Barbērōs, Barbēlōnōs, Barbērōthōnō, Barbēlōnōs.

- Autres références : Epifeta, Epitome, Teodoreto.
- Meyer, Marvin. "Les écrits de Nag Hammadi." New York : HarperOne, 2007. ISBN 978-0-06-162600-5.
- Eliade, Mircea. "Occultisme, sorcellerie et modes culturelles : essais sur la religion comparée." Presses de l'Université de Chicago, 1978. ISBN 0-226-20392-1.

Références supplémentaires :

- Meyer, Marvin. (2007). "Les écrits de Nag Hammadi."
- Eliade, Mircea. (1978). "Occultisme, sorcellerie et modes

culturelles : essais sur la religion comparée."

Y aldabaoth et les enfants des ténèbres

L'étymologie du nom Yaldabaoth a fait l'objet de diverses

théories spéculatives. Jusqu'en 1974, les explications basées sur l'araméen non vérifié : **בהותא**, romanisé en *bāhūthā*, censé signifier « chaos », étaient considérées comme l'opinion dominante. Cependant, une analyse de l'historien juif de la religion Gershom Scholem en 1974 a remis en question cette étymologie, et elle a depuis perdu un soutien important. Scholem a montré que le terme araméen non vérifié avait été inventé et n'avait été trouvé que dans un texte corrompu de 1859. La traduction supposée était basée sur une lecture erronée d'une étymologie antérieure qui assimilait « ténèbres » et « chaos » en interprétant une forme plurielle non prouvée de Hébreu : **בוהו**, romanisé comme *bōhu*.

Références : Cet article incorpore le texte d'une publication désormais dans le domaine public : Arendzen, John Peter (1908). "Demiurge." Dans Herbermann, Charles (éd.). Encyclopédie catholique. Vol. 4. New York : Compagnie Robert Appleton.

La première étymologie a été proposée par Feuardentius en 1575, qui l'aurait traduit de l'hébreu vers le latin par « un patribus genitus », signifiant « le fils des pères ». Une autre théorie avancée par Matter en 1828 affirmait que le nom était dérivé de l'hébreu : **ילדא**, romanisé par *yāldā*, signifiant « enfant », et de l'hébreu : **בהות**, romanisé par *bahot*, une forme plurielle supposée du mot hébreu **בוהו**, romanisé par *bōhu*, signifiant « vide, obscurité ». Cependant, Matter l'a interprété comme signifiant « chaos », traduisant ainsi Yaldabaoth par « fils des ténèbres [...] un élément du chaos ».

Références : Scholem, Gershom (1974). "Jaldabaoth reconsidéré." *Mélanges d'histoire des religions* proposés par Henri-Charles Puech. Paris : Presses Universitaires de France. « La matière a pris soin de parler uniquement d'un élément de chaos dans la nature de Jaldabaoth, pour lequel une certaine justification pourrait être faite à partir de la description par Irénée des vicissitudes de sa mère Sophia. Mais il se souciait peu de l'exactitude philologique. L'hébreu bohu n'admet aucun pluriel, pas moins que l'équivalent phénicien βᾶν mentionné par Philon de Byblos.

Matière, Jacques (1828). *Histoire critique du Gnosticisme, et De son influence sur les Sectes religieuses et philosophiques des six premiers siècles de l'ère*

chrétienne (en français). Vol. 2 (2e éd.). Strasbourg : F.G. Levrault. p. 198. ISBN9780274873562. « ילדא בהות, fils des ténébres; בהות, pluriel de בוהו; les fils de Sophia avaient, en effet, un élément de chaos ; il devait être analogue à la matière qu'il était appelé à former.

La théorie de Scholem a traduit le nom par Yald' Abaoth, où Yald' en araméen (ילדא, romanisé : yaldā) se traduit par « engendré », pas « enfant », et Abaoth vient du mot hébreu צבאות (Tzevaot), signifiant « Sabaoth », qui se traduit par « armées ». Ainsi, Scholem a traduit Yald' Abaoth par « engendreur de Sabaoth ».

Cependant, Black s'oppose à cette interprétation car Sabaoth est le nom d'un des fils de Yaldaboth dans certains textes gnostiques. Black suggère que la deuxième partie du nom est l'araméen juif בהתייה (romanisé : behūtā), qui signifie « pitié » et est apparenté à l'hébreu בושח (romanisé : bōšet), un terme utilisé pour remplacer le nom Ba'al dans le Bible hébraïque . Ainsi, la proposition de Black est traduite en araméen : ילדא בהתייה (romanisé : yaldā behūtā), ce qui pourrait être interprété comme « fils de la honte/Ba'al ».

Étymologie : Peut-être de l'hébreu ילדה בְהוּת (yaldāh bōhūt, « fille du vide ») ou de son équivalent araméen ילדא בהות (yaldā' bāhūt, « fils du chaos »)

Dans une étymologie proposée en 1967 par Adam, il s'écartait déjà de l'opinion majoritaire de l'époque et traduisait Yald' en araméen de la même manière que Scholem, mais interprétait la deuxième partie du nom comme étant dérivée du syriaque : ܐܒܗܘܬܐ (romanisé : 'abbāhūtā), signifiant « paternité ». Il

a interprété cela comme décrivant plus largement « le pouvoir de génération », suggérant ainsi que le nom signifie « la manifestation du pouvoir de génération ».

Références : Black, Matthew (1983), « An Aramaic Etymology for Jaldabaoth ? », Le Nouveau Testament et la Gnose : Essais en l'honneur de Robert McL. Wilson, Bloomsbury Academic, pp. , ISBN 978-1-4742-6627-7, récupéré le 19/01/2023

Adam, A. (01/01/1967), "Ist die Gnosis in aramäischen Weisheitsschulen entstanden?", Les origines du gnosticisme / Les origines du gnosticisme, BRILL, pp. récupéré le 19/01/2023

À partir d'environ 200 avant JC, une tradition est née dans le royaume gréco-égyptien des Ptolémées qui associait Yahweh, le dieu des Juifs, à la divinité égyptienne Seth. Après la conquête assyrienne de l'Égypte au 7ème siècle avant JC, Seth était considéré par les Égyptiens comme une divinité maléfique et n'était pas communément vénéré, en partie à cause de son rôle de dieu des étrangers, représenté sous l'apparence d'un homme avec un tête. âne La pratique de l'interprétation graeca, qui consiste à attribuer les dieux d'un panthéon étranger au sien, a été adoptée par les Égyptiens lors de leur hellénisation. Dans ce processus, ils ont identifié Set avec Typhon, une créature serpentine qui rugit comme un lion.

Le récit de l'Exode dans la Bible hébraïque raconte la trahison et l'oppression de la nation juive par Pharaon, que Yahweh punit de dix plaies, détruisant la terre, polluant le Nil et provoquant la mort de tous les premiers-nés. La migration de la communauté juive du royaume ptolémaïque hellénisé vers des villes égyptiennes de langue grecque, comme Alexandrie, a conduit à la création de la Septante, une traduction de la Bible hébraïque en grec koine. De plus, l'histoire de l'Exode a été adaptée par

Ézéchiel le tragédien en grec ancien dans une pièce intitulée ἑξάγωνη (Exagōgē), jouée à Alexandrie et vue par des Égyptiens et des Juifs. Cependant, la réception égyptienne de l'histoire de l'Exode a été largement négative, car ils la considéraient comme insultante envers leurs dieux et glorifiant la souffrance juive. Cela a inspiré des œuvres égyptiennes qui racontaient l'histoire, en modifiant ses détails pour ridiculiser les Juifs et exalter l'Égypte et ses divinités.

Références : Litwa, M. David (2021). "La divinité de l'âne." *Le Créateur Maléfique : Origines d'une idée chrétienne primitive*. New York, New York : Presse universitaire d'Oxford. ISBN978-0-19-756643-5. OCLC 1243261365. « Depuis le cinquième siècle avant notre ère (et probablement avant), il existait une pratique culturelle grecque consistant à identifier les dieux étrangers, désormais appelée *performatio Graeca*. En bref, les Grecs identifieraient deux dieux différents issus de deux cultures différentes sur la base de traits communs. Par exemple, le dieu égyptien Thot a été identifié avec le grec Hermès parce que tous deux étaient considérés comme intelligents. [...] Lorsqu'il arriva à Seth, les Grecs l'avaient depuis longtemps identifié à Typhon, seigneur du chaos. Typhon était plus un monstre qu'un dieu. [...] Un autre poète grec l'a décrit comme « l'ennemi des dieux. [...] Les Égyptiens hellénisés ont capitalisé sur cette pratique culturelle de traduction en considérant le dieu juif Yahvé comme une forme de Seth. »

Dans ce contexte, certains Égyptiens voyaient des similitudes entre les actions et les attributs narratifs de Yahvé et ceux de Seth, ainsi qu'une similitude phonétique entre le grec Koinē : Ἰᾶω, romanisé : Iaō, le nom de Yahvé utilisé par les Juifs hellénisés, et le copte : ἰω , romanisé. : Iō, illuminé. « âne », alors considéré comme l'animal de Seth. De là est née une réponse populaire à l'accusation juive selon laquelle les Égyptiens adoraient simplement des bêtes, c'est-à-dire qu'en vérité, les Juifs eux-mêmes adoraient une bête, un âne ou un homme à tête d'âne, c'est-à-dire Seth.

Références : Litwa, M. David (2021). "La divinité de l'âne." *Le Créateur Maléfique : Origines d'une idée chrétienne primitive*. New York, New York : Presse universitaire d'Oxford. ISBN978-0-19-756643-5. OCLC 1243261365. «Pendant des siècles, les Juifs ont méprisé la religion égyptienne en la qualifiant de culte de bêtes muettes. Une façon pour les érudits égyptiens de riposter était de dépeindre la divinité juive comme la bête la plus vile et la plus ridicule. Si Yahweh était une forme de Seth, alors il pourrait être représenté sous la forme d'un âne de Seth. C'est ainsi qu'est née la tradition selon laquelle les Juifs adoraient (en secret) Yahweh comme un âne ou comme un homme debout avec une tête d'âne.

Les accusations d'onolâtrie dirigées contre les Juifs trouvent leur origine dans le contexte de l'Égypte moyenne, où l'importance symbolique de l'âne était liée à Seth. Ces accusations se sont étendues au reste du monde gréco-romain, qui ignorait pour la plupart ce contexte. Dans une version importante des récits affirmant l'onolâtrie juive, Antiochus IV Épiphane, un roi séleucide célèbre pour avoir profané le Temple de Jérusalem, aurait découvert que le Saint des Saints n'était pas vide, mais abritait plutôt une idole en forme d'âne. Après la montée du christianisme, cette même accusation a été répétée contre ses adeptes. Un exemple notable est la plus ancienne représentation connue de la crucifixion de Jésus, le graffiti d'Alexamenos, qui montre un chrétien nommé Alexamenos adorant un dieu crucifié à tête d'âne.

Références : Viladesau, Richard (1992). *Le mot dans et hors saison*. Presse Pauliste. p. 46. ISBN978-0-8091-3626-1.

Litwa, M. David (2021). "La divinité de l'âne." *Le Créateur Maléfique : Origines d'une idée chrétienne primitive*. New York, New York : Presse universitaire d'Oxford. ISBN978-0-19-756643-5. OCLC 1243261365. «Un graffeur inconnu a sculpté dans le plâtre d'une chambre de palais à Rome une divinité à tête d'âne suspendue à une croix (voir Figure 1.3). Au pied de la croix se tient un personnage trapu et grossier, la main levée en signe d'adoration. Le titre, écrit en grec, se lit comme suit : « Alexamenos adore Dieu ». Alexamenos, un bouffon servile compte tenu de sa posture et de ses vêtements, est évidemment un chrétien qui adore le

Christ crucifié. Il se trouve que le Christ a une tête d'âne. [...] Il est possible qu'un esclave ou un écolier romain qui travaillait dans le palais connaissait un être comme Onocoetes, une amulette chrétienne, ou le culte de l'âne mentionné par Minutius. Cependant, il est également possible que celui qui a gravé l'âne crucifié dans le plâtre connaisse des traditions chrétiennes alternatives qui décrivaient le créateur ou l'un de ses serviteurs comme un démon à tête d'âne. Il invoquerait alors l'idée de « tel père, tel fils » : Dieu le père à tête d'âne donne naissance à un fils à tête d'âne (Jésus).

Yaldabaoth est principalement mentionné dans les écrits archontiques, séthiens et ophitiques de la littérature gnostique, dont la plupart ont été découverts dans la bibliothèque de Nag Hammadi. Dans les Apocryphes de Jean, « Yaldabaoth » est le premier des trois noms de l'archonte dominant, avec Saklas et Samael. À Pistis Sophia, il a perdu son droit de gouverner et, au plus profond du Chaos, avec 49 démons, il torture les âmes sacrilèges dans un torrent brûlant de poix. Il s'agit ici d'un archonte à face de lion, mi-flamme, mi-obscurité. Yaldabaoth apparaît comme un ange rebelle à la fois dans l'Évangile apocryphe de Judas et dans l'ouvrage gnostique Hypostase des Archontes. Dans certains de ces textes gnostiques, Yaldabaoth est en outre identifié à l'ancien dieu romain Saturne.

Référence : Cet article incorpore le texte d'une publication désormais dans le domaine public : Arendzen, John Peter (1908). "Démiurge." Dans Herbermann, Charles (éd.). Encyclopédie catholique. Vol. 4. New York : Compagnie Robert Appleton.

L es Ophites

Selon des théologiens tels qu'Origène et Irénée de Lyon, l'essence de la doctrine Ophite soutenait que le Dieu de l'Ancien Testament était une divinité misanthrope. Pour ceux qui adhéraient à cette croyance, libérer le pouvoir de l'humanité était essentiel. Puisque la Bible n'identifie pas précisément le serpent comme étant Satan, les Ophites se sentaient pleinement justifiés dans leur position. Ils affirmaient que ce que le serpent cherchait réellement était d'accorder la connaissance à Adam et Ève, et que l'interdiction de cette connaissance était associée à la figure que le christianisme et le judaïsme identifient comme Dieu. Par conséquent, pour la secte, d'autres ennemis de Yahweh de l'Ancien Testament sont devenus des héros.

Ophites, Ophiens (ophianoï ὄφιανοι) et Ophisme sont des noms génériques pour plusieurs sectes gnostiques qui se sont développées vers l'an 100 en Syrie et en Égypte. Son nom est dérivé du grec ὄφις (ophis, « serpent »). La ou les sectes ont été décrites par Hippolyte de Rome (170-235) dans un ouvrage perdu, le Syntagma (« arrangement »).

Concernant le point de vue d'Irénée, les Ophites ont identifié l'être « semblable à un serpent » (Ophiomorphos) comme étant Ilda-Baoth, le « fils des ténèbres ». Selon leur croyance, la mère d'Ilda-Baoth, Sophia Achamôth, était la fille de Sophia, la sagesse divine. Certains Ophites poussèrent cette idée plus loin, considérant le serpent comme l'objet le plus élevé d'un culte mystérieux, symbole de l'âme du monde qui serpente à travers tous les opposés de la vie physique et spirituelle. On sait que certaines sectes Ophites gardaient des serpents vivants dans leurs temples et leur offraient des sacrifices.

L'une des sectes gnostiques liées aux Ophites était celle des Pérates au II^e siècle. Leur système partageait des similitudes avec celui des Ophites, reconnaissant un être divin dans le serpent du paradis. Le nom de la secte vient de Perat, le nom sémitique du fleuve Euphrate.

Selon Israël Meir Freimann, la secte gnostique des Ophites n'est pas chrétienne, mais ses origines remontent aux débuts du judaïsme, touchant aux enseignements de la Kabbale, à son œuvre principale, au Zohar et au Talmud.

Références : Johann Gustav Stickel et ses informations sur la thèse de Freimann.

Ici, d'après le Manuel biographique des rabbins : 2 parties, Michael Brocke et Julius Carlebach (éd.), Carsten Wilke (arr.), Partie 1 : « Les rabbins de la période d'émancipation dans les pays d'Allemagne, de Bohême et du Grand Pologne, 1781-1871' : 2 vol., Munich : Saur, 2004, Vol. 1 'Aach - Juspä', page 333. ISBN 3-598-24871-7.

On retrouve la description de telles croyances et des pratiques qui leur sont liées chez Irénée de Lyon, Celse et, qui décrivent un « schéma » de ces sectes, une carte de l'univers annotée d'indications rituelles destinées à l'initiation ou à accompagner la mort. Cependant, ni Irénée, qui dans sa typologie les classe parmi les « autres Gnostiques », ni Celse, qui parle simplement de « chrétiens », ne les appellent « ophites », qualification qui apparaît sous la plume d'Origène pour qualifier les utilisateurs du diagramme.

L'usage du terme ne s'étendit qu'à la génération suivante d'hérésiologues qui l'associèrent à la pratique du culte du serpent, affirmation largement reprise et développée par les auteurs chrétiens qui tendaient à assimiler ce « peuple serpent » au gnosticisme séthien.

Cependant, l'examen des textes « ophites » retrouvés à Nag Hammadi suggère plutôt un gnosticisme classique, notamment

lié aux récits de la création et de l'Eden, qui attribue un rôle particulier et positif au serpent comme instrument involontaire de Révélation. , sans culte particulier. être payé.

La plupart des informations sur les Ophites proviennent des écrits des hérésiologues chrétiens Hippolyte de Rome (philosophe), Irénée de Lyon (contre les hérésies), Origène (contre Celsum vi. 25 suiv.) et Épiphane de Salamine (Panarion). xxvi.). Cependant, certains textes ophitiques originaux ont été mis au jour lors de fouilles archéologiques, comme à Nag Hammadi, dont on retient généralement : le Livre des Secrets de Jean ou Apocryphe de Jean (NHC II.1), la Sagesse de Jésus-Christ (NHC III.4), l'Hypostase des Archontes (Nag Hammadi Codex II.4), l'Écriture sans titre ou Sur l'origine du monde (NHC II.5, XIII.2) et le Vrai Témoignage (en) (NHC IX. 3).

Les diagrammes « ophites » sont connus d'Origène grâce à sa réfutation de Celse. Celsus, philosophe de langue grecque, se moque des chrétiens qui utilisent la « magie » et la « sorcellerie », termes qu'il utilise notamment pour condamner l'approche non philosophique des chrétiens. Il accuse les chrétiens d'invoquer des démons avec des noms barbares et de maintenir des absurdités dans leurs livres, citant en exemple un diagramme cosmologique. Origène réfute cette critique dans son ouvrage « Contre Celse », VI, 24-38.

Dans la description de Celse, dix (ou sept) cercles distincts sont mentionnés, circonscrits par un cercle appelé « âme du monde » et intitulé « Léviathan », une épaisse ligne noire appelée « Géhenne » ou, en grec, « Tartare ». Il est également fait référence à un « sceau » appelé le Père et à un « sceau » appelé le Fils, à un carré avec « des paroles prononcées aux portes du Paradis », et à un dieu Démoniurge de Moïse. De plus, sept anges ou archontes sont mentionnés, représentés comme gardiens de but sous la forme de divers animaux.

Origène soutient que ce diagramme n'est pas la création de « chrétiens authentiques » mais d'« autres » qu'il appelle « ophites ». Ce terme est depuis resté associé au schéma en question. La description donnée par Origène est assez similaire aux éléments trouvés dans certains écrits gnostiques chrétiens, comme le Livre des Secrets de Jean.

Références : Jacques van der Vliet, cap. 4 « Egipto romano y bizantino » , et David Frankfurter (éd.), *Guía para el estudio de la magia antigua* , Leyden, Brill, 2019 (ISBN 9789004390751) , pág. 244-245

Pseudo-Tertullien, traduisant probablement le Syntagme perdu d'Hippolyte écrit vers l'an 220, est la première source à mentionner les Ophites et à aborder leur lien avec les serpents. Selon le Pseudo-Tertullien (Haer. 2.1-4), les Ophites enseignaient plusieurs doctrines, notamment :

1. Le Christ n'existait pas dans la chair (*Christum autem non in substantia carnis Fuisse* ; 2.4).
2. Ils exaltèrent le serpent et le préférèrent au Christ (*serpentem magnificum in tantum, ut illum etiam ipsi Christo praeferant* ; 2.1).
3. Le Christ a imité la puissance sacrée du serpent de Moïse (Nombres 21 :6-9) en disant : « Et comme Moïse éleva le serpent dans le désert, de même le Fils de l'homme doit être élevé » (Jean 3 : 14).) (Haer. 2:1).
4. Il est mentionné qu'Ève croyait au serpent comme s'il avait été le Fils de Dieu (*Eva quasi filio deo crediderat*; 2,4).

Il est intéressant de noter que dans ce récit du pseudo-Tertullien, le nom « Jésus » n'est pas mentionné. Le récit diffère sur certains points du récit d'Épiphane, qui déclare que les Ophites considéraient le serpent et le Christ comme identiques plutôt que de préférer l'un à l'autre.

Références : Rasimus 2006, p. 804.

Contre les hérésies

Agnolo Bronzino, *Il serpente di bronzo*, de la chapelle d'Éléonore de Tolède, Florence, Palazzo Vecchio Ireneo (mort vers 202) donne, dans ce qui semble être un ordre chronologique, une liste d'hérésies, commençant par Simon le Magus et se terminant par Tatien. , et ajoute dans une sorte d'appendice une description d'une variété de sectes gnostiques dont dérive son origine. comme le soutient Irénée, de l'hérésie de Simon le Magus (*Contre les hérésies* 1 : 23-28). La plupart des auteurs modernes ne considèrent pas cette chronologie comme historiquement exacte.

Il détaille ce que les auteurs ultérieurs ont identifié comme une cosmogonie ophitique. La création a commencé comme une série d'émanations :

La vraie et sainte Église :

Bythos (Profondeur) :

Père de tous (le premier homme) :

Ennoia, le Fils de l'Homme (le Deuxième Homme) :

Le Saint-Esprit, la Première Femme :

Eau

Obscurité

Les abysses

Chaos

Avec la beauté du Saint-Esprit, le Premier et le Deuxième Homme tombèrent amoureux et engendrèrent de lui un troisième homme, une Lumière Incorruptible, appelée Christ.

Dans le récit d'Ophite, l'excès de lumière dont le Christ avait été imprégné était supérieur à ce qu'il pouvait contenir. Tandis que le Christ, dans sa naissance divine, montait vers le haut avec sa mère, formant ainsi avec le Premier et le Deuxième Homme la véritable et sainte Église, une goutte de lumière tombait vers le

bas dans le monde matériel. Cette goutte de lumière s'appelait Sophia (Sagesse) ou Prunikos, étant un être androgyne.

Avec l'arrivée de Sophia, les eaux tranquilles furent mises en mouvement et toutes choses se précipitèrent pour embrasser la Lumière. Prunikos, jouant sauvagement avec les eaux, a pris un corps pour empêcher la lumière d'être complètement absorbée par la matière. Cependant, lorsque, opprimée par la rudesse de son environnement, Prunikos tenta de s'échapper des eaux et de remonter vers sa mère, le poids de son corps la limita. Elle ne pouvait que se courber au-dessus des eaux, formant ainsi le ciel visible. Au fur et à mesure que le désir de se libérer grandissait, au fil du temps, elle fut capable de lâcher le poids de son corps et de monter vers la région immédiatement au-dessus, connue dans le langage d'une autre secte sous le nom de région médiane.

Ialdabaoth :

Pendant ce temps, un fils, Ialdabaoth, qui lui est né du contact avec les eaux, ayant en lui un certain souffle de lumière incorruptible que sa mère lui a laissé, à travers lequel il travaille, engendre des eaux un fils sans mère. Et ce fils de la même manière un autre, jusqu'à ce qu'il y ait eu sept Archontes en tout, régnant sur les sept cieux ; [5] une Hebdomade que sa mère complète dans une Ogdoade.

Ialdabaoth (« yalda bahut » = « fils du chaos »), le Démiurge

Iao

Sabaoth

Adonaios

Élaïos

Astaphane

Horaïos ("o" = "lumière").

Mais il arriva que ces fils se disputèrent la domination avec leur père Ialdabaoth, pour lequel il souffrit de grandes afflictions, et fixant son regard désespéré sur les restes de l'affaire en bas, il

consolida par eux son désir et obtint un fils Ophiomorphus. le serpent. -Nous avons formé, d'où viennent l'esprit et l'âme, et toutes choses de ce monde inférieur ; mais d'où sont aussi venus l'oubli, le mal, la jalousie, l'envie et la mort. Ialdabaoth, s'étendant sur son ciel supérieur, avait exclu de tout ce qui était inférieur la connaissance qu'il y avait quelque chose de plus grand que lui, et s'étant enflé d'orgueil devant les enfants qu'il avait engendrés sans l'aide de sa mère, s'écria :

Je suis Père et Dieu, et au-dessus de moi il n'y en a pas d'autre.

Lorsque sa mère l'entendit, il s'écria (1:30, 6) :

Ne mens pas, Ialdabaoth, car sur toi est le Père de Tout, le Premier Homme et le Fils de l'Homme.

Clément d'Alexandrie (vers 150-vers 215) mentionne incidemment les Caïnites et les Ophites (Stromata 7 : 17), mais ne donne aucune explication de leurs principes. Nous ne supposons pas non plus qu'il y ait aucune raison de relier à cette secte leur désapprobation du port d'ornements en serpent par les femmes (Instructeur 2 : 13).

Épiphane décrit les rituels des Ophites, qui gardent un serpent dans un coffre appelé « cista mystica ». Durant leurs mystères, ils sortent le serpent de sa cachette. Ils placent du pain sur une table et invoquent le serpent. Lorsque la grotte est ouverte, le serpent en sort. Rusée, elle rampe sur la table et s'agite parmi les pains, considérés par eux comme le sacrifice parfait.

Selon Épiphane, non seulement ils partagent le pain dans lequel le serpent s'est lové et l'offrent aux personnes présentes, mais chacun embrasse également le serpent sur la bouche. Le serpent, disent-ils, a été apprivoisé par une sorte de sortilège diabolique ou de fraude. Les Ophites se prosternent devant le serpent et l'appellent l'Eucharistie, considérant que cette action achève ses

mystères. Par ce rituel, ils prétendent envoyer un hymne au Père céleste.

Références : Campbell et Abadie, p. 296

La deuxième partie de l'ouvrage de Pseudo-Tertullien propose un résumé détaillé de la conception ophite du plérôme dans le gnosticisme. Dans ce contexte, le plérôme représente la plénitude, la structure et la demeure du monde divin. On peut en déduire que le Pseudo-Tertullien a emprunté cette perspective à l'ouvrage « *Adversus Haereses* » d'Irénée de Lyon, qui avait auparavant qualifié ce groupe de « les autres Gnostiques ». Bien que l'identification exacte des Ophites comme le même groupe mentionné par Irénée soit acceptée dans le domaine académique, Théodoret de Cyrus, vers l'an 450, dans son recueil "*Haereticorum fabularum*", les considère comme un groupe au sein du sétianisme.

Dans les textes gnostiques, la description du plérôme varie, mais l'essence du sommet est généralement cohérente : un Père, une Mère et un Fils. Le Père se reflète dans la lumière environnante et donne naissance à la Mère, souvent appelée Première Pensée ou Barbelo, qui à son tour donne naissance à la Lumière, le Fils. Cette structure donne naissance à des émanations divines appelées éons.

Les Ophites divergent cependant dans leur conception du plérôme. Son principe le plus élevé est un Père de toutes choses, également connu sous le nom de Premier Homme, de qui émane le Fils, appelé Fils de l'Homme ou Second Homme. Le Saint-Esprit émerge également, connu sous le nom de Première Femme ou Mère des Vivants. Parmi eux se trouvent la matière primordiale et le chaos. Le Père et le Fils, par l'Esprit, donnent naissance au Christ et à Sophie, qui sont piégés dans les eaux du chaos et donnent naissance à Jaldabaoth. Ce dernier engendre successivement, donnant naissance à sept fils, chacun régnant sur un ciel, dont les noms coïncident avec les archontes de l'Apocryphe de Jean.

Jaldabaoth, se proclamant dieu unique, est corrigé par Sophia, qui le dépouille d'une partie de son pouvoir. Jaldabaoth et ses enfants créent l'humanité avec le reste de leur pouvoir. L'histoire

culmine avec la descente du Christ dans le monde matériel, prenant possession de Jésus et étant tué par Jaldabaoth et ses fils. Cependant, le Christ quitte le corps de Jésus avant la crucifixion, élevant ledit corps au ciel pour rassembler les âmes des croyants choisis.

Le philosophe Celse, vers 178 après JC, écrivit une critique du christianisme intitulée « La Parole vraie » (Αληθης λογος, Alèthès logos). Bien que le livre original n'ait pas survécu jusqu'à nos jours, une grande partie de son contenu est connue grâce aux citations et aux paraphrases qu'Origène a faites dans son ouvrage « Contra Celsum » (Contre Celsus). Dans une section traitant du voyage de l'âme à travers les sept cieux, Celsus décrit un diagramme qui, selon lui, était utilisé par certains groupes chrétiens dans leurs rituels. Origène, en réfutant ce texte, mentionne avoir vu le diagramme et note qu'il n'est pas utilisé par des chrétiens, mais par un groupe qu'il appelle les Ophites.

Selon la description d'Origène, le diagramme comportait dix cercles séparés mais reliés par un autre cercle, désigné comme l'âme du cosmos et appelé Léviathan. Ce dernier était représenté comme un serpent se mordant la queue. Un personnage appelé Behemoth apparaissait également sur le diagramme. De plus, sept archontes ont été identifiés dans le schéma, et Origène a détaillé ce que les initiés devaient dire à ces archontes lors de leur ascension à travers les sept cieux. Les textes précis des prières nécessaires pour franchir les portes des archontes ont été mentionnés. Cette approche était une forme de théurgie, une pratique magique répandue dans l'Empire romain, et on la retrouve dans plusieurs textes gnostiques. L'essence de cette théurgie résidait dans la connaissance des noms magiques des pouvoirs divins et dans la possession des mots corrects à transmettre par les gardiens, considérés comme essentiels à l'élévation vers le monde divin et, finalement, au salut. Des diagrammes originaux similaires existent dans d'autres textes

gnostiques, tels que les Libros de Jeu.

S
imon le magicien

Simon Magus (également Simon Magus, Simon de Samarie ou

Simon de Gitta ; †65 à Rome) est considéré comme le premier hérétique de l'Église. Le peu que l'on sait de lui provient de sources chrétiennes, principalement de polémiques contre les gnostiques. Par conséquent, il était un Samaritain, vénéré par ses disciples comme « la grande puissance de Dieu » ou « Dieu sous forme humaine » (theios aner). Le terme simonie est dérivé de son nom.

La figure de Simon se retrouve dans les « Actes des Apôtres » et dans les œuvres des Pères de l'Église, comme Irénée, Justin Martyr et Hippolyte de Rome. Il apparaît également dans les « Actes apocryphes de Pierre » et les « Pseudoclementines ». Il existe diverses représentations de Simon, et la diversité de ces images pose la question de savoir si elles font toutes référence à la même personne ou si son nom est devenu une sorte de symbole utilisé pour condamner différents courants théologiques. La littérature ecclésiastique dominante montre un intérêt particulier pour la démarcation, de sorte que les représentations de Simon sont susceptibles d'être à la fois descriptives et polémiques.

La première référence à Simon se trouve dans les « Actes des Apôtres » (Actes 8 : 9-25 UE), probablement écrits après l'an 70. Dans ces textes, sont racontés les événements entourant un Simon Mage à Sébaste, en Samarie. . Simon aurait provoqué des effets extatiques et ses disciples l'adoraient comme une « grande puissance de Dieu ». Cependant, après avoir été impressionné par l'apôtre Philippe, Simon s'est fait baptiser. Plus tard, lorsque Pierre et Jean sont arrivés en Samarie et ont prié pour les croyants afin que le Saint-Esprit vienne sur eux, Simon leur a offert de l'argent en échange du pouvoir d'invoquer le Saint-Esprit sur les autres. De cette histoire dérive le terme « simonie », qui fait référence à un traitement inapproprié lié aux positions ecclésiastiques. Alors que les « Actes des Apôtres » ne mentionnent que le magicien Simon et ne décrivent aucun système

d'enseignement, selon Irénée de Lyon, la « faussement appelée » Gnose a commencé avec Simon. Dans son ouvrage « Contre les hérétiques » (Livre 1 des Pseudoclementins), Irénée écrit que Simon prétendait être un Messie (le Christ) et être venu racheter la « première pensée » (féminine) Ennoia de la matière. Selon Simon, cette « Première Pensée » descendit dans les régions inférieures et créa des anges et des puissances. Cependant, par envie, ces anges et puissances se sont rebellés contre Ennoia-Helena, créant le monde comme une prison pour la garder piégée dans le ventre d'une femme. Hélène, en tant que manifestation d'Ennoia, a été piégée dans le monde à travers plusieurs réincarnations, y compris son incarnation sous le nom d'Hélène de Troie, jusqu'à ce qu'elle soit rachetée comme prostituée dans la ville phénicienne de Tyr par Dieu, qui est descendu sous la forme de Simon le Mage. . Selon cette doctrine, le monde créé par les anges est destiné à la destruction, et seuls ceux qui croient en Simon et Hélène peuvent retourner avec eux dans les régions supérieures.

Références : Eusèbe de Césarée : *Historia Ecclesiastica* Histoire de l'Église, Deuxième Livre, Chapitre 13, Simon, le Mage. Traduction : Département de Patristique et d'Histoire de l'Église, Université de Fribourg.

Contre les hérésies (*Adversus haereses*, Κατὰ αἱρέσεων) est un ouvrage en cinq volumes écrit par Irénée de Lyon au II^e siècle. L'ouvrage a été considéré comme écrit vers l'an 180, car Eleuterio était mentionné comme l'actuel évêque de Rome.

Dans son ouvrage « *Philosophumena* », Hippolyte de Rome propose une exposition complexe du simonienisme, abordant son système d'émanations divines et ses interprétations de l'Ancien Testament. Il est important de noter que cette représentation est probablement basée sur une forme ultérieure du simonienisme, car les enseignements originaux de Simon le Magus étaient plus simples et similaires aux représentations proposées par Justin et Irénée. Au fil du temps, les idées simoniennes ont peut-être évolué et acquis des complexités

supplémentaires qu'Hippolyte reflète dans son travail.

Actes des Apôtres

Mais il y avait un homme nommé Simon, qui pratiquait auparavant la sorcellerie dans la même ville et jetait un sort aux Samaritains, se faisant passer pour un grand homme ; à qui tous entendirent, du plus petit au plus grand, dire : « Cet homme est la grande puissance [Gr. Dynamis Megale] de Dieu. Et ils le respectaient, car il les envoûtait depuis longtemps par des sortilèges. Mais quand ils crurent Philippe, qui prêchait le royaume de Dieu et le nom de Jésus-Christ, ils se firent baptiser, hommes et femmes. Alors Simon lui-même crut aussi ; et lorsqu'il fut baptisé, il resta avec Philippe et fut étonné de voir les miracles et les signes qui s'accomplissaient. Lorsque les apôtres qui étaient à Jérusalem apprirent que Samarie avait reçu la parole de Dieu, ils leur envoyèrent Pierre et Jean, qui, en descendant, prièrent pour eux afin qu'ils reçoivent le Saint-Esprit (car il n'était pas encore tombé sur n'importe lequel d'entre eux : seulement Ils ont été baptisés au nom du Seigneur Jésus.) Alors ils leur imposèrent les mains et reçurent le Saint-Esprit. Et lorsque Simon vit que le Saint-Esprit avait été donné par l'imposition des mains des apôtres, il leur offrit de l'argent, en disant : Donnez-moi aussi ce pouvoir, afin que quiconque à qui j'imposerai les mains reçoive le Saint-Esprit. Mais Pierre lui dit : Que ton argent périsse avec toi, parce que tu as pensé que le don de Dieu pouvait s'acheter avec de l'argent. Vous n'avez aucune part ni chance dans cela, parce que votre cœur n'est pas droit devant Dieu. Repentez-vous donc de votre méchanceté et priez Dieu, si peut-être votre pensée peut être pardonnée [Gr. Epinoia] de ton cœur, car je vois que tu es dans le fiel de l'amertume et dans la prison de l'iniquité. " Alors Simon répondit et dit : Priez

le Seigneur pour moi, afin qu'aucune de ces choses que vous avez dites ne m'arrive. “

— Actes 8 : 9-24

Josèphe mentionne un magicien nommé Atom (également connu sous le nom de Simon dans les manuscrits latins) en relation avec le procureur Félix, le roi Agrippa II et sa sœur Drusilla. Dans l'histoire, Félix persuade Simon de convaincre Drusilla de l'épouser à la place de son fiancé d'origine. Bien que certains érudits aient suggéré qu'Atom et Simon pourraient être la même personne, cette identification n'est généralement pas acceptée, car Simon de Josèphe est décrit comme un Juif plutôt que comme un Samaritain. Robert McNair Price a mentionné les spéculations d'érudits tels que Ferdinand Christian Baur et Hermann Detering, qui ont proposé la possibilité d'identifier Simon avec l'apôtre Paul. Il est important de noter que ces propositions font l'objet de débats et ne sont pas largement acceptées.

Références : Josèphe, *Antiquités des Juifs*, 20 : 7, §2.

Mythe de Simon et Hélène

Justin et Irénée sont les premiers à raconter le mythe de Simon et Hélène, devenu le centre de la doctrine simonienne. Épiphane de Salamine fait également parler Simon à la première personne à plusieurs endroits de son *Panarion*, et l'implication est qu'il cite une version de, bien que peut-être pas mot pour mot.

Références : Chisholm, Hugh, éd. (1911). "Simon le Mage." *Encyclopédie Britannica*. Vol. 25 (11e éd.). La presse de l'Université de Cambridge. 126-130.

Comme le décrit Épiphanes, au début, Dieu a eu sa première pensée, son Ennoia, qui était féminine, et cette pensée était de créer les anges. La Première Pensée descendit ensuite dans les régions inférieures et créa les anges. Mais les anges se sont rebellés contre elle par jalousie envers elle et ont créé le monde comme sa prison, l'enfermant dans un corps de femme. À partir de ce moment-là, elle s'est réincarnée plusieurs fois, et à chaque fois elle a eu honte. Ses nombreuses réincarnations incluent Hélène de Troie, entre autres, et elle se réincarne finalement en Hélène, esclave et prostituée dans la ville phénicienne de Tyr. Dieu descendit alors sous la forme de Simon le Mage, pour lui délivrer l'Ennoia et conférer le salut aux hommes par la connaissance de lui-même.

« Et pour elle, dit-il, je suis descendu ; car c'est ce qui est écrit dans l'Évangile « la brebis perdue ».

—Epiphanius, Panarion, 21.3.5

On prétend que l'empereur Claude aurait érigé une statue en l'honneur de Simon sur une île du Tibre, à l'intersection de deux ponts, avec l'inscription « Simoni Deo Sancto » (« à Simon, le Dieu Saint »). Au XVI^e siècle, une statue correspondant à la description a été fouillée sur l'île. Cependant, une certaine controverse surgit autour de l'inscription, car elle est adressée à "Semo Sancus", qui est une divinité sabine. Cela a conduit certains historiens à spéculer que Justin le martyr aurait pu confondre « Semo Sancus » avec Simon dans son récit.

Jacques Lacarrière situe Simon le Mage en ces termes au sein du mouvement gnostique : « La Gnose apparaît dans l'histoire dès

les premiers siècles du christianisme, prêchée par un personnage mentionné dans les Actes des Apôtres sous le nom de Simon le Mage. On y retrouve déjà les principes essentiels qui le caractérisent : la création du monde est l'œuvre d'un faux Dieu, le vrai Dieu est inconnu de l'homme, le monde n'est là que pour le séparer de Lui. Pour Simon le Mage, le seul moyen dont dispose l'homme pour briser l'illusion du monde et atteindre la plénitude est de vivre librement ses désirs. Le désir, sous toutes ses formes, est la seule part divine qui réside dans l'être humain.

Référence : Jacques Lacarrière, « Les Gnostiques, libertaires de l'Absolu », Revue Planète, en ligne, p.4 ; voir <http://manicheism.free.fr/maniblog/gnostiques%20lacarrieree.pdf> (J. Lacarrière est également l'auteur d'un article consacré à la gnose, Cendres et Yeux, un essai sur la pensée gnostique (A. Balland, 1970)) .

En effet, au IIe siècle, un écrit fut attribué à Simon : l'« apophasis megale », ou « grande révélation ». Cependant, les rares informations conservées dans ce texte révèlent une pensée ésotérique de l'apparence chrétienne qui s'appuie sur des phrases bibliques, sur « l'Odyssée » et sur des philosophes grecs. Bien que certains auteurs attribuent ce texte à un courant gnostique remontant au Simon historique, il semble plus prudent de s'en tenir à une composition du milieu du IIe siècle, faisant de Simon le Mage le révélateur privilégié d'une doctrine secrète.

Références : R. Gounelle, SBEV / Éd. du Cerf, Supplément au Livre de l'Église n° 148 (junior 2009), « Lire les apocryphes chrétiens dans le texte », p. 109-110 <http://www.bible-service.net/extranet/current/pages/881.html>

Dans son œuvre « Philosophumena », Hippolyte reprend le récit sur Simon qu'Irénee avait écrit (et qui à son tour était basé sur le « Syntagme » perdu de Justin). Hippolyte commente l'histoire de « la brebis perdue », soulignant que le menteur (Simon) était amoureux d'une femme nommée Hélène. Simon l'acheta et la

prit pour épouse et, par respect pour ses disciples, il inventa l'histoire d'Hélène.

De plus, Hippolyte démontre une connaissance de la tradition populaire concernant Simon, qui le décrit davantage comme un magicien que comme un gnostique. Selon le récit, Simon était constamment en conflit avec Pierre, un thème qui apparaît également dans la littérature apocryphe et pseudo-clémentine. Hippolyte raconte que, désespéré à cause de la malédiction que Pierre lui avait imposée dans les Actes, Simon renonça à sa foi et devint sorcier. Il arrive à Rome et a des conflits avec les apôtres, notamment Pierre. Simon se lança dans la pratique de l'enseignement et, selon Hippolyte, alors qu'il était sur le point d'être découvert, il annonça qu'il ressusciterait le troisième jour s'il était enterré vivant. Ses disciples creusaient une tombe et l'enterraient, mais Simon resta là, contredisant ses propres affirmations, puisqu'il n'était pas le Christ.

Références : Hippolyte, Réfutation de toutes les hérésies, 6, 15.

Cyrille de Jérusalem (346 après J.-C.), dans la sixième de ses Leçons catéchétiques, introduit son histoire des Manichéens par un bref récit des hérésies antérieures : Simon le Mage, dit-il, avait annoncé qu'il allait être transporté au ciel, et il était en fait en train de courir dans les airs dans un char tiré par des démons lorsque Pierre et Paul se sont agenouillés et ont prié, et leurs prières l'ont ramené sur terre sous la forme d'un cadavre brisé.

Références : Cyrille de Jérusalem, Conférences catéchétiques, vi. quinze.

Les Actes apocryphes de Pierre offrent une histoire plus élaborée de la mort de Simon le Magus. Simon fait de la magie dans le

Forum et, pour prouver qu'il est un dieu, il lévite dans les airs au-dessus du Forum. L'apôtre Pierre prie Dieu d'arrêter de voler, s'arrête en plein vol et tombe dans un endroit appelé « la Via Sacra » (qui signifie « Voie Sainte » en latin), se cassant les jambes « à trois endroits ». La foule, qui n'était pas hostile auparavant, le lapide. Déjà grièvement blessé, il se fait porter la nuit par des gens dans un lit de Rome à Ariccia, et de là ils l'emmènent à Terracina chez un homme nommé Castor, qui a été banni de Rome en raison d'accusations de sorcellerie contre lui. fait. Le procès-verbal continue en disant qu'il est mort « après avoir été gravement blessé par deux médecins ».

Références : « Les Actes de Pierre ». www.earlychristianwritings.com.

Un autre document apocryphe, les Actes de Pierre et Paul, propose une version légèrement différente de l'incident mentionné ci-dessus, qui a été montré dans le contexte d'un débat devant l'empereur Néron. Dans cette version, l'apôtre Paul est présent avec Pierre, Simon lévite d'une haute tour en bois réalisée à sa demande et meurt « divisé en quatre parties » à cause de la chute. Pierre et Paul sont ensuite emprisonnés par Néron, qui ordonne en outre que le corps de Simon soit soigneusement gardé pendant trois jours, au cas où, comme le Christ, le magicien ressusciterait.

Références : Actes des Saints Apôtres Pierre et Paul.

Les remerciements et homélies pseudo-clémentins offrent un aperçu de Simon le Magus et de ses enseignements, mais leur date et leur paternité sont incertaines, ce qui suggère qu'ils ont été produits par plusieurs mains avec des croyances différentes. Selon ces textes, Simon était un Samaritain né à Gitta, fils

d'Antoine et de Rachel. Il étudia la littérature grecque à Alexandrie et, grâce à ses grandes compétences en magie, devint ambitieux, aspirant à être considéré comme une puissance suprême, même supérieure au Dieu qui a créé le monde.

Simon a sombrement laissé entendre qu'il était lui-même le Christ, se faisant appeler le Permanent pour exprimer sa supposée immortalité et sa résistance à la décomposition corporelle. Il a contesté la croyance au Dieu qui a créé le monde, a nié la résurrection des morts et a rejeté Jérusalem, proposant le mont Garizim à sa place. Il prêchait la justice et le jugement à venir.

Dans son enseignement, Simon présentait Jean-Baptiste comme un précurseur de Jésus et comptait trente disciples éminents qui représentaient les mois lunaires. Parmi eux, une femme nommée Helena était la plus estimée. Alors que Simon était en Égypte pour pratiquer la magie, une fausse nouvelle de sa mort permit à Dositheus, l'un des trente, de prendre la première place. À son retour, Simon accepta la deuxième place, mais commença à laisser entendre que Dositheus ne comprenait pas pleinement les doctrines de la secte. Dosithée, furieux, essaya de frapper Simon, mais le bâton semblait traverser son corps comme une fumée. Réalisant la vérité, Dositheus tomba et adora Simon, lui cédant sa position de chef. Peu de temps après, Dositheus mourut.

Références : Clémentine Recognitions, ii. onze.

Depuis Ferdinand Christian Baur au 19^e siècle, des chercheurs tels que Hermann Detering et Margaret Barket ont conclu que les attaques contre « Simon Magus » dans les pseudo-

Clémentines du 4^e siècle pourraient être des attaques contre Paul. Detering prend les attaques pseudo-clémentines comme littérales et historiques, et suggère que les attaques pseudo-clémentines sont correctes en identifiant "Simon Magus" comme un représentant de Paul de Tarse, Simon-Paul étant à l'origine détesté par l'église, et le nom a changé à Paul lorsqu'il fut réhabilité grâce à de fausses épîtres qui corrigeaient les véritables. Robert Price a exprimé son accord avec cette déclaration.

Références : Hermann Detering, *L'approche radicale néerlandaise des épîtres pauliniennes*

Voir également : FC Baur ; A. Hilgenfeld ; Hermann Detering, « The Falsified Paul : Early Christianity in the Twilight » - 1995 (traduit en anglais en 2003) ; et J.R. Porter, *The Lost Bible*, p. 230.

Au premier siècle après JC, un homme nommé Dositheus fonda une secte en Samarie. Ils étaient régis par le calendrier lunaire, au centre dirigeant de la secte il y avait 30 personnes qui représentaient les 30 jours du cycle lunaire, et une femme qui prenait le nom de la lune. Ils pratiquaient le baptême. Dosithée dit qu'il était le prophète comme Moïse l'avait promis dans les Écritures (Dt 18, 15). Ses partisans croyaient que son chef était venu restaurer la loi de Moïse qui avait été corrompue après des siècles de pratique par des prêtres frauduleux. Un de ses disciples, appelé Simon de Gitta ou « le magicien », commença à avoir de plus en plus de prépondérance au sein du groupe. Cela en est arrivé au point où Simon prétendait être Celui qui tient debout : « Je peux me rendre invisible à ceux qui veulent me capturer, et je peux me révéler ouvertement à nouveau quand je le souhaite. Si je veux m'échapper, je peux creuser un tunnel. " La Grande Puissance." Avec ces déclarations, Simon le magicien devint bientôt le chef de la secte qui acquiert progressivement des caractéristiques gnostiques. Au centre de la nouvelle secte se trouvaient évidemment Simon le magicien et

Hélène, la femme qui représentait auparavant la lune, dans la secte de Dositheus. Tous deux étaient des esprits descendus d'en haut sur terre. Le message de Simon était simple. Il dit qu'en haut se trouvait Dieu le Père, YHWH, dont la première pensée Ennoia était le nous ou l'esprit connu sous le nom de Saint-Esprit. Sa première pensée La pensée, le Saint-Esprit, comprit sa volonté, et elle sauta et descendit vers les royaumes inférieurs où, en tant que Dieu Mère, elle engendra les anges et les pouvoirs que le père avait désirés. Mais les anges éprouvaient de la jalousie et de la convoitise par rapport à la première pensée de YHWH, c'est-à-dire du Saint-Esprit, qui était plus beau qu'eux. Ensuite, ils l'ont capturée et l'ont enfermée dans un corps matériel, de telle manière que l'Esprit est devenu soumis aux cycles de naissance et de mort, se réincarnant depuis lors dans des corps humains. En d'autres termes, le Saint-Esprit a été piégé par sa propre création. Simon s'est déclaré la manifestation de YHWH, la Grande Puissance, le Fils de Dieu, venu sur terre pour libérer la Première Pensée de son esclavage des anges rebelles. Sur terre, Simon est apparu sous la forme d'un homme. Et ainsi il avait cherché d'un endroit à l'autre son Esprit perdu. Et quand il l'a trouvé, il l'a épousée, c'est-à-dire Elena. Or, jusque-là Elena, l'Esprit, était enfermée dans le pire corps imaginable, celui d'une prostituée. Ce mythe, très simple, est une métaphore pour tous les hommes qui, comme Elena, ont leur esprit capturé dans leur corps matériel. La libération de l'esprit est une question de grâce divine. Cela ressort clairement des instructions de Simon selon lesquelles il prêchait aux hommes sur eux-mêmes. Entre autres idées, Simon a déclaré que la Torah écrite était corrompue. Simón a dit qu'il n'était pas nécessaire d'avoir un corps littéraire. Dieu le Père n'est pas l'auteur de la Torah, mais son origine se trouve plutôt dans l'un des anges corrompus les plus bas. Parmi les rites organisés par Simon et Hélène figuraient le baptême, la mémorisation et la prononciation de tous les noms des mauvais anges afin d'avoir du pouvoir sur eux. Il y aurait aussi eu un rite à caractère sexuel qui représentait l'union de Dieu Père et Dieu Mère, ce rite était

appelé "Amour Parfait" (Hippolyte, Réfutation 6,19, 5; Épiphane, Panarion, 21,4, 1- 2). Pour plus de détails.

Références : A. DeConick, Le Nouvel Âge Gnostique, p.98-103

La théorie proposée par Hermann Detering suggère que Simon le Magus aurait pu être un surnom de Paul de Tarse, qui aurait été rejeté par l'Église officielle et qui aurait changé de nom après avoir été réhabilité. Bien que cela puisse paraître à première vue comme une théorie radicale, certains soutiennent que Simon est parfois décrit d'une manière très similaire à Paul. Un élément supplémentaire à l'appui de cette théorie est que, bien que l'orthodoxie chrétienne montre souvent Marcion comme un disciple de Simon le Magus, Marcion ne le mentionne jamais et s'identifie comme un disciple de Paul.

De plus, l'Apocalypse apocryphe d'Étienne présente Paul sur un ton négatif, le montrant comme un méchant et un ennemi du christianisme, ne se convertissant qu'à la fin de sa vie. Cependant, le canon biblique actuel rapporte que le martyre d'Étienne a eu lieu avant la conversion de Paul, selon les Actes des Apôtres.

M

arcion et sa théologie

Marcion de Sinope (vers 85 ou 110 - vers 160) était un chef religieux chrétien du II^e siècle et fondateur du courant connu sous le nom de marcionisme. Sa théologie était dualiste et proto-agnostique, affirmant l'existence d'un vrai Dieu, inconnu et étranger au monde, révélé par Jésus. Marcion identifiait ce Dieu auquel il opposait un être inférieur, le Démon, qu'il associait au dieu des Juifs. Il soutenait que la loi mosaïque était imparfaite et contraire aux enseignements de l'Évangile, c'est pourquoi il rejeta la Bible juive et les croyances du judaïsme.

Marcion a compilé les épîtres écrites par Paul de Tarse et les a publiées avec une version modifiée de l'Évangile de Luc. On lui attribue la création du concept du Nouveau Testament. Cependant, ses enseignements furent considérés comme hérétiques par l'Église et Marcion fut excommunié. Tertullien et d'autres pères de l'Église ont attaqué sa doctrine, et Marcion est reconnu comme le premier hérésiarque du christianisme.

Références : Mordillat, Gérard ; Prieur, Jérôme (2004). Jésus après Jésus : l'origine du christianisme (en français). Éd. du Seuil. pages 319 à 326.
ISBN978-2-02-051249-7.

von Harnack, Adolf (1997 (réédition)). «vol. 1, ch. 17h. 269». Histoire du dogme (en anglais). WIPF ET STOCK. p. 269. Consulté le 17 janvier 2019.

Les informations sur la vie de Marcion sont limitées et proviennent principalement de ses adversaires. L'année de sa naissance n'est pas connue avec certitude, mais on estime qu'elle se situe entre l'an 85 après JC. et 100 après JC. On pense qu'il est né dans la région du Pont, qui pourrait faire référence à la région de la mer Noire, y compris la ville de Sinope. Marcion était un marchand maritime prospère, propriétaire ou capitaine de son propre navire, et s'installa à Rome vers 135/140 après JC, lorsque Hyginus était évêque.

Selon Clément d'Alexandrie, Marcion s'est converti au christianisme lorsqu'il était plus âgé, vers l'âge de soixante ans. Il apporta à sa communauté une grande fortune estimée à des sommes de 100 000 ou 200 000 sesterces. À Rome, il a développé sa propre théologie, qui incluait des points de vue tels que le « méchant créateur du monde » et un Dieu bon et étrange. En 144 après JC, une rupture se produisit à Rome à cause des vues intransigeantes de Marcion sur la comparaison entre l'Ancien Testament et l'Évangile. Cela a conduit à la division de sa communauté ecclésiastique romaine en partisans et opposants, et à la fondation de sa propre communauté ecclésiastique. Marcion est probablement mort avant que Marc Aurèle ne prenne ses fonctions vers 160 après JC, bien que ni le lieu ni l'année de sa mort ne soient spécifiquement connus.

Références : Peter Lamp : Les chrétiens romains urbains au cours des deux premiers siècles. Recherches sur l'histoire sociale. Enquêtes scientifiques sur le Nouveau Testament, 2e série ; 18, 2e édition. Mohr Siebeck, Tübingen 1989, ISBN 978-3-16-145422-6, pages 204 et suiv.

Par exemple, Matthias Klinghardt : Le premier évangile et la montée des évangiles canoniques. P. 388, considère les deux possibles ; Enrico Norelli : Marcion et le canon biblique. P. 8, suppose à nouveau que Marcion était déjà chrétien.

Marcion aurait été expulsé de la communauté de Sinope par son père, l'évêque local (voir Pseudo-Tertullien : *Libellus Adversus Omnes Haereses* 6.2), pour avoir séduit une vierge ; très probablement une fiction antihérétique, comme celle d'Épiphanes de Salamine et du Pseudo-Tertullien. (voir Épiphanes : *Panarion* 42.1 et Adolf von Harnack : *Marcion : L'Évangile du Dieu étrange*. Une monographie sur l'histoire de la fondation de l'Église catholique. 2e édition améliorée et augmentée. J.C. Hinrichs'sche Buchhandlung, Leipzig 1924, p. 23.)

Marcion et sa théologie : Marcion affirmait une différence fondamentale entre le « Dieu bon et aimant » du Nouveau Testament, tel que proclamé et vécu par le « Dieu bon » à travers le Christ, et un « Dieu mauvais » de l'Ancien Testament ou Tanach, qui est responsable de la création. La loi et le tribunal sont responsables. Pour Marcion, le Christ n'était pas vu comme le Messie prédit du Dieu Créateur, mais comme un être

divin doté d'un corps illusoire (docétisme ; grec ancien δοκεῖν *dokein*, « apparaître ») qui avait été envoyé (de manière inattendue) par le bien, Dieu. inconnu comme votre fils. Il a très gentiment sacrifié sa vie en mourant sur la croix pour en libérer, par sa grâce et son amour, ces personnes qui étaient soumises à la loi et au péché dans la création du Dieu Créateur.

Marcion avait une vision dualiste de deux dieux : le « Dieu maléfique » ou « Démonieur » (responsable de la création matérielle et de l'Ancien Testament) et le « Dieu bon » ou « Dieu d'amour » (révélé dans le Christ et étranger au monde créé).). par le Démonieur). Ces deux dieux, selon Marcion, n'avaient aucune relation ni connaissance l'un de l'autre.

Dans le monde créé par le Démonieur, l'homme vit sous les lois et le péché. La révélation du Christ montre la nature du « Dieu étranger » ou Dieu d'Amour, complètement inconnu avant sa manifestation dans le Christ. Cette révélation est vécue comme un acte d'amour miséricordieux qui montre l'efficacité de l'auto-révélation et du salut de la création imparfaite du Démonieur et de ses lois.

Marcion rejette l'ensemble de l'Ancien Testament, le considérant comme un témoignage du Démonieur et de ses lois, qu'il conçoit comme un « Dieu mauvais ». Jésus, selon Marcion, était le Fils du Dieu bon et étranger, doté d'un corps apparent mais non réel, qui s'est sacrifié sur la croix pour libérer les hommes de la loi et racheter le Dieu Créateur.

Des similitudes sont mises en évidence entre les vues de Marcion et les déclarations des épîtres pauliniennes. Tous deux soulignent l'opposition entre la Loi et l'Évangile, et le salut se trouve dans la foi dans la mort sacrificielle et le baptême de Jésus. La doctrine de Marcion radicalise la théologie paulinienne, opposant clairement « loi » et « évangile ».

Il est important de noter que les informations sur Marcion et ses

enseignements proviennent principalement de sources critiques et oppositionnelles, puisque ses écrits originaux ne nous sont pas parvenus.

Références : Barbara Aland : Marcion et les Marcionites. Dans : Barbara Aland : Qu'est-ce que la Gnose ? Mohr Siebeck, Tübingen 2009, page 327. Publié pour la première fois dans l'Encyclopédie royale théologique. Vol. 22, Walter de Gruyter Verlag, Berlin/New York 1992, pp.

Adolf von Harnack : Marcion. L'évangile du Dieu étrange. Une monographie sur l'histoire de la fondation de l'Église catholique. Nouvelles études sur Marcion. Société du livre scientifique, Darmstadt 1985, réimpression de JC Hinrich'sche Buchhandlung, Leipzig 1924, ISBN 3-534-01837-0, pp.

Wolf-Dieter Hauschild, Volker Henning Drecoll : Manuel d'histoire dogmatique et ecclésiale. Tome 1. Vieille Église et Moyen Âge. 5e, nouvelle édition entièrement révisée. Gütersloher Verlagshaus, Gütersloh 2016, p.146, pp.147-148.

Marcion croyait que Jésus-Christ n'était pas né de manière conventionnelle, mais qu'il était plutôt apparu directement du ciel la 15e année de Tibère. Selon la description de l'évêque Irénée de la province romaine de Gallia Lugdunensis, Jésus-Christ est apparu sous forme humaine. Selon Tertullien, Marcion soutenait que Jésus-Christ n'avait qu'une apparence de substance humaine et affirmait qu'il n'avait pas de corps réel, mais qu'il était plutôt un « fantôme de chair ». Marcion a nié la Passion de Jésus, arguant que, n'étant pas un être humain réel et charnel, Jésus n'aurait pas pu être crucifié, tué, enterré ou ressuscité physiquement. Par conséquent, pour Marcion, il n'y a pas de résurrection physique des morts.

Cette perspective a également influencé la vision de Marcion de l'Eucharistie. Marcion a réinterprété les mots « Ceci est mon corps » comme « Ceci est la forme/symbole de mon corps ». Au lieu d'utiliser du pain et du vin dans le rituel eucharistique, Marcion a opté pour du pain et de l'eau lors de la Dernière Cène.

References: Epiphanius of Salamis: Πανάριον. (or “Panarion”) (Pan. XLII 3.3)

Tertullian: Adversus Marcionem IV 42.7

Udo Schnelle: Antidocetic Christology in the Gospel of John. An investigation into the position of the fourth gospel in the Johannine school. Vandenhoeck and Ruprecht, Göttingen 1987, ISBN 3-525-53823-5, page 79

Travaux (tous perdus)

Antithèse. (Ἀντιθέσεις)

« Évangile marcionite (Εὐαγγέλιον κατὰ Μαρκίωνα) » ou « Bible selon Marcion » (constitué d'une version pré-canonique de l'Évangile selon Luc et du recueil de lettres de Paul (Ἀπόστολος) avec éventuellement l'Épître aux Gaulatas, 1 Corinthien, 2 Corinthiens, Romains, 1. Épître aux Thessaloniens, 2 Thessaloniens, Éphésiens, Colossiens, Philémon et Philippiens).

À propos d'Irénée de Lyon et de Marcion

Irénée de Lyon, théologien chrétien influent du II^e siècle, a laissé un héritage durable à travers son œuvre monumentale « Contre les hérésies », composée de cinq volumes. Le titre complet, « Démasquer et réfuter la fausseté appelée science » (Gnose en grec, la langue dans laquelle il a été écrit), révèle l'intention d'Irénée de discréditer les interprétations déformées et erronées qui menaçaient la doctrine chrétienne.

Dans son traité, Irénée aborde vigoureusement la notion gnostique d'un plérôme sur le Dieu créateur, réfutant l'idée selon laquelle plusieurs divinités existent. Selon sa Règle de Vérité, il proclame l'existence d'un Dieu Souverain universel unique, créateur de toutes choses à travers sa Parole. Irénée soutient que ce Dieu a tout organisé et fait exister à partir de rien, établissant ainsi un lien intrinsèque entre l'Ancien et le Nouveau Testament.

L'une des principales affirmations d'Irénée est l'identité du Dieu de l'Ancien Testament par rapport au Dieu du Nouveau Testament. Rejetant la perspective dualiste de Marcion, Irénée affirme que les deux sont la manifestation du même et unique Dieu. Son argument cherche à préserver la continuité et la cohérence de la révélation divine à travers l'histoire, en s'opposant aux interprétations qui menacent de diviser la foi.

Dans ce traité, Irénée de Lyon s'impose comme un infatigable défenseur de l'orthodoxie chrétienne, offrant une solide réfutation contre les hérésies qui cherchaient à saper les fondements de la foi. Son travail continue d'être une ressource précieuse pour comprendre les controverses théologiques de son époque et les racines de la pensée chrétienne orthodoxe.

Il a expliqué qu'il n'y a pas de Plérôme concernant le Dieu Créateur. La Règle de Vérité se résume ainsi : il n'y a qu'un seul Dieu Souverain universel qui a créé toutes choses par la Parole de Lui, qui a organisé et fait de rien toutes choses pour qu'elles existent. Le Dieu de l'Ancien Testament est le même et unique Dieu du Nouveau Testament, contrairement à ce qu'affirme Marcion.

« Le marcionisme était une hérésie du deuxième siècle qui niait que le Dieu en colère de l'Ancien Testament soit le même Père du Seigneur Jésus-Christ. »

Vie de Marcion

Les descriptions d'auteurs tels que Rodon et Tertullien, écrivant sur une génération après sa mort, le décrivent comme un « nautes » ou « nauclerus », propriétaire de navires. Marcion quitta secrètement Sinope et se rendit à Rome vers 140 après JC,

après la mort du pape Hyginus et avant l'arrivée du pape Pie Ier.

Irénée affirme que Marcion a prospéré pendant la papauté d'Anicète (vers 155-166). Bien que certains considèrent que c'est la période la plus réussie de Marcion à Rome, il est plausible qu'il soit arrivé plus tôt, vers 140 après JC, pendant le siège vacant après la mort d'Hyginus.

Il est suggéré que Marcion était déjà évêque et que, par conséquent, sa demande aurait pu faire référence à l'adhésion ou à la communion plutôt qu'à l'acceptation de ses prétentions épiscopales. Il est à noter que Marcion était un généreux donateur à la communauté romaine, en faisant don de 200 000 sesterces (une somme importante à l'époque).

La rupture définitive de Marcion avec l'Église romaine eut lieu à l'automne 144 après JC. Tertullien mentionne que Marcion a fait pénitence en 207 après JC.

La première mention de Marcion est celle de Justin le Martyr dans son ouvrage *First Apology*.

Les Premières Apologies, un ancien écrit d'apologétique chrétienne, ont été écrites par Justin Martyr et adressées à l'empereur romain Antonius Pius et à ses fils, ainsi qu'au Sénat romain. Cet ouvrage a été écrit dans les années 150-155 après JC.

Les excuses abordent divers sujets liés à la pratique chrétienne et offrent un aperçu détaillé de la liturgie, de l'Eucharistie et du culte dominical (chapitres 66 et 67). Justin Martyr expose également les coutumes associées au baptême, fournissant une description des pratiques et croyances chrétiennes de cette période.

De même, l'œuvre de Justin Martyr met en lumière d'importantes prophéties messianiques présentes dans l'Ancien Testament,

explorant ces thèmes dans les chapitres 31, 32, 41 et 48. Ces prophéties, selon Justin, offrent une préfiguration et une confirmation de l'identité et de la mission de Jésus-Christ. .

Les Premières Apologies de Justin Martyr constituent un témoignage précieux des croyances et des pratiques chrétiennes de la seconde moitié du II^e siècle, offrant un aperçu unique de la manière dont les premiers chrétiens défendaient et expliquaient leur foi dans le contexte de l'Empire romain.

« Les allusions à Simon le Magus et Marcion au chapitre 26 suggèrent qu'il a pu être écrit à Rome : au chapitre 24 il s'arrête pour parler d'une statue de Simon le Magus qui se trouvait dans cette ville avec l'inscription Semoni Deo Sancto. Actuellement, les critiques pensent qu'il s'agit de la statue de Sancus.

La datation des premières excuses de Justin Martyr est établie par trois éléments de preuve. Premièrement, les récipiendaires mentionnés, l'empereur Antonius Pius et ses fils, qui étaient au pouvoir dans l'Empire romain entre 147 et 161 après JC. Deuxièmement, au chapitre 46 de l'ouvrage, il est dit que le Christ est né « il y a cent cinquante ans ». Enfin, au chapitre 29, il est fait référence à un incident survenu à Alexandrie impliquant le préfet Municio Félix, qui occupa ce poste entre 148 et 154 après JC.

Références : Johann Heinrich Kurtz, Histoire de l'Église chrétienne jusqu'à la Réforme, chapitre 42.2

Daniel Ruiz Bueno, Pères apostoliques et apologistes grecs du II^e siècle, Madrid : BAC, 2002.

Compte tenu de cette convergence d'éléments temporels, les premières excuses sont généralement datées d'environ 155 après JC. Cette datation fournit un contexte historique spécifique et permet de comprendre la situation dans laquelle Justin Martyr a rédigé ses excuses, défendant et expliquant les croyances chrétiennes à un moment crucial de l'histoire du christianisme

primitif.

Références : Daniel Ruiz Bueno, Pères apostoliques et apologistes grecs du II^e siècle, Madrid : BAC, 2002.

À l'empereur Titus Aelius Hadrian Antoninus Pius, César Auguste ; à Verissimo, son fils philosophe, et à Lucius, fils par nature du philosophe César et par adoption de Pie, au sacré Sénat et à tout le peuple romain : (...)

Excuses I 1.1.

Les premières excuses de Justin Martyr revêtent une importance particulière si l'on considère le contexte dans lequel elles ont été écrites. À une époque où le christianisme était illégal, l'objectif principal de ces excuses est d'exposer la doctrine chrétienne de manière à démontrer que les chrétiens ne commettaient pas de crimes en pratiquant leur religion.

L'empereur Antoine le Pieux étant connu pour son penchant pour la philosophie, Justin adopte une approche qui entrerait en résonance avec cette tendance. L'auteur cite fréquemment Platon et les citations de Socrate présentées par Platon, établissant ainsi un pont intellectuel entre la philosophie classique et les enseignements chrétiens.

Pour rendre le christianisme compréhensible à un public païen instruit, Justin recourt au mot grec «daimon» pour désigner les démons, bien qu'il reconnaisse que sa signification n'est pas exactement la même. De plus, il cherche à expliquer les pratiques chrétiennes à travers des métaphores et des similitudes liées aux images du culte païen. Un exemple en est l'explication de la croyance en l'enfer, où Justin compare la vision chrétienne avec la croyance platonicienne selon laquelle les injustes seront punis. Cependant, dans le christianisme, il est souligné que ce châtiment viendra du Christ et sera éternel.

La stratégie de Justin Martyr consiste à présenter le

christianisme comme une philosophie et une religion moralement saines, alignées sur certaines idées et croyances acceptées dans la culture romaine de l'époque. Cela vise non seulement à démystifier les perceptions négatives à l'égard des chrétiens, mais également à établir un terrain d'entente avec la culture et la philosophie dominantes pour encourager une plus grande acceptation de la foi chrétienne.

Références : Daniel Ruiz Bueno, *Pères apostoliques et apologistes grecs du IIe siècle*, Madrid : BAC, 2002.

Philippe Bobichon, « Justin Martyr : étude stylistique du Dialogue avec Tryphon suivi d'une comparaison avec l'Apologie et la Desurrectione », *Recherches augustinienes et patristiques* 34 (2005), pp. 1-61

Oeuvre de Justin

Dans la génération d'auteurs chrétiens précédant Justin, connus sous le nom de « Pères apostoliques », prédominaient les textes intimes destinés à la communauté chrétienne, mettant l'accent sur la figure de Dieu comme Père et Créateur. Cependant, à partir de l'an 130 après JC, une transformation significative est évidente avec les apologistes grecs, parmi lesquels se distingue Justin, dont les destinataires étaient l'élite païenne. Dans cette nouvelle approche, les idées philosophiques du mouvement des êtres ont été mises à profit pour diffuser la vision d'un Dieu qui, à la fois, est Créateur et Démonstrateur.

A ce jour, trois œuvres authentiques de Justin Martyr ont été conservées. Les Premières Apologies, adressées aux autorités romaines, représentent un effort pour expliquer et justifier la foi chrétienne à un public peu familier avec ses croyances. La Deuxième Excuse, qui constitue la partie concluante de la Première, complète et renforce les arguments présentés précédemment. Le Dialogue avec Trypho, autre œuvre remarquable, est un échange philosophique et théologique avec un juif nommé Trypho.

Ces œuvres parviennent presque entièrement jusqu'à nos jours grâce à un seul exemplaire médiéval, daté de 1364 et de qualité moyenne. En outre, d'anciens fragments de papyrus romains ont été conservés, contenant certaines lignes de ses écrits, fournissant un témoignage archéologique confirmant l'authenticité des œuvres. Cependant, parmi les autres créations littéraires de Justin, seuls des fragments du texte « Sur la résurrection » ont survécu, ainsi que d'autres fragments d'authenticité douteuse, ajoutant un mystère supplémentaire à la richesse de son héritage.

Références : Papandrea, James (2012). «III.3 Justin Martyr». Lecture des premiers pères de l'Église. Presse Pauliste. ISBN978-1-61643-091-7. « Bien que ce document n'existe plus dans son intégralité, il en existe suffisamment pour comprendre l'enseignement de Justin sur la résurrection des corps (...) Justin soutient que nous ne sommes pas destinés à être des esprits désincarnés, mais qu'à la résurrection nos corps retrouveront nos esprits.

Barnard, Leslie William (1967). Justin Martyr (en anglais). La presse de l'Universite de Cambridge. p. 76.

Ayán Calvo, Juan José (1988). Anthropologie de San Justino. Saint-Jacques-de-Compostelle et Cordoue : Publications du Monte de la Piedad et de la Caja de Ahorros de Córdoba. p. 63-65. ISBN84-89651-83-3.

D océtisme

Le docétisme, dérivé du grec δοκεῖν (dokein), qui signifie « paraître », constitue une doctrine basée sur la croyance que la matière est intrinsèquement vile et mauvaise. Ce courant doctrinal soutient que le Christ n'avait qu'un corps apparent. Du point de vue pédagogique, la divinité de Jésus restait intacte, puisque sa présence physique n'affectait pas son essence, de sorte que ses souffrances et sa mort n'étaient qu'apparentes. Par conséquent, le docétisme relègue ou, du moins, restreint l'humanité et l'historicité du Christ.

Références : Winrich Löhr : Docétisme. Dans : La religion dans le passé et le présent (RGG). 4ème édition. Volume 2, Mohr-Siebeck, Tübingen 1999, colonnes 925-926.

Johannes Hanselmann, Samuel Rothenberg, Uwe Swarat (éd.) : Dictionnaire spécialisé de théologie. SCM R. Brockhaus, Wuppertal 1987, ISBN 3-417-24083-2, Docétisme, p. 44

La croyance de plusieurs premiers groupes chrétiens, selon lesquels toute matière était impure et que le Christ ne pouvait donc pas prendre une forme matérielle, a été réfutée dans les lettres d'Ignace d'Antioche vers 110 après JC. Ignace a également accusé ses adversaires d'enseigner que le Christ n'avait éprouvé qu'une souffrance apparente. Afin de contrer ces idées et de combattre le docétisme, Irénée a fusionné plus tard la christologie apologétique du Logos avec une théologie de l'incarnation mettant l'accent sur l'incarnation.

On suppose que le docétisme était déjà présent comme position opposée dans la première lettre de Jean, datée entre le milieu du I^{er} siècle et la première décennie du II^e siècle. Ces perspectives sont étayées par des études telles que celles de Weigandt et Uebele. Les deux visions hellénistiques, la théorie des idées de Platon, qui méprisait la matière, et le monothéisme judéo-chrétien, qui s'opposait à l'incarnation et à la souffrance de Dieu, sont considérées comme des sources influentes.

Plus tard, le docétisme a fusionné avec des courants tels que le gnosticisme et le manichéisme. Compte tenu de la similitude entre de nombreux enseignements gnostiques et docétiques, on a longtemps supposé que le docétisme provenait de la Gnose ou même lui était identique.

Il a également été accusé par ses adversaires de l'enseignant que Christ a souffert seul pour ses apparitions. Plus tard, pour contrecarrer également le docétisme, Irénée a combiné la cristologie apologétique du Logos avec une théologie de l'incarnation enfatisée.

Références : Wolfhart Pannenberg : Christologie II, Histoire du dogme. Dans : La religion dans le passé et le présent (RGG). 3. Édition. Tome 1, Mohr-Siebeck, Tübingen 1957, Col. 1763. « Dans la lutte contre la christologie de la Gnose (notamment celle de Saint Valentin) et de Marcion, qui dépeint le Sauveur lors de son œuvre terrestre avec un personnage étranger à sa vraie nature et en même temps charnel. Autorisé uniquement à se vêtir de son corps nu (« docétisme »), Irénée combinait la christologie apologétique du Logos avec une théologie

L'Église romaine, avec Tertullien, a condamné le docétisme. Ce rejet reposait sur la perception que la souffrance et la mort sur la croix étaient des éléments centraux de la croyance au salut, aspects que le docétisme sapait en affirmant qu'ils n'étaient qu'apparents.

Le gnostique Addru Cerdo, également connu sous le nom de Kerdōn, postule que le Christ existait dans le monde uniquement comme une illusion (en fantasmate), sans naissance réelle et ne connaissant la souffrance qu'en apparence (quasi passum). D'autre part, Marcion soutient que bien que le Christ se soit manifesté comme un être humain, il n'était pas vraiment humain et n'a pas vécu authentiquement la naissance ou la souffrance, mais seulement en apparence. Marcion est même allé jusqu'à supprimer de sa version biblique les passages liés à la naissance humaine de Jésus. Cette christologie docétiste de Marcion implique une dévalorisation du corps, se concentrant exclusivement sur le salut de l'âme.

Irénée de Lyon, raconte dans les enseignements de Basilide vers 133 après JC, la conception selon laquelle Simon de Cyrène prit la forme de Jésus et mourut sur la croix à sa place, alors que lui-même devenait invisible et montait vers le Père comme une « force incorporelle » (virtus incorporel).

Valentin, pour sa part, qui avait enseigné l'existence d'un corps psychologique du Christ, décrit dans une lettre à Agathopus que Jésus a tout enduré, a vécu célibataire et a cherché à acquérir la divinité pour lui-même. Valentin souligne le pouvoir de l'abstinence de Jésus, qui a rendu la nourriture en lui non sujette à la corruption.

Une autre variante du docétisme, selon Cérinthe, suggère que le Christ divin aurait utilisé comme intermédiaire un être humain

ordinaire (Jésus), descendant sur lui lors de son baptême dans le Jourdain et l'abandonnant avant sa mort sur la croix.

Mani, fondateur du manichéisme, a avancé l'idée que ce n'était pas le Sauveur (sotériologie) mais le diable qui était crucifié. Cependant, les sources originales présentent une vision plus différenciée du docétisme, décrivant Jésus comme un apôtre de la lumière qui a souffert et a été crucifié, mais où seule sa forme extérieure est morte sur la croix tandis que le divin en lui est resté intact.

Dans le Coran, une perspective doctrinale sur la mort de Jésus se reflète dans la sourate 4, versets 157 et suivants, où il est soutenu que Jésus n'a pas été réellement crucifié, mais que quelqu'un qui leur ressemblait a été sacrifié, et qu'en fin de compte, Dieu s'est élevé vers lui-même. "157 Et (parce que) ils dirent : 'Nous avons tué le Christ Jésus, fils de Marie et Messenger d'Allah.' - Mais ils ne l'ont pas tué (en réalité) ni crucifié, mais (un autre) leur ressemblait (au point qu'ils l'ont confondu avec Jésus et l'ont tué.) Et ceux qui diffèrent à son sujet (ou : à son sujet) ont des doutes à ce sujet (ou : à ce sujet). Ils n'en ont aucune connaissance (ou : à ce sujet), mais ils font des hypothèses. Et ils ne l'ont pas tué avec certitude (c'est-à-dire qu'ils ne peuvent pas dire avec certitude qu'ils l'ont tué) .

158 Non, Dieu l'a élevé vers lui (au ciel). Dieu est puissant et sage.

– Rudi Paret : Coran, Sourate 4

Littérature:

Norbert Brox : Docétisme – un énoncé du problème ; dans : Journal of Church

History 95 (1984), pp. 301-314 (W. Kohlhammer, Stuttgart Berlin Cologne Mayence, ISSN 0044-2925)

Wichard c. Heyden : Docétisme et incarnation. L'émergence de deux modèles opposés de christologie. Francke-Verlag, Tübingen 2014, ISBN 978-3-7720-8524-6.

Adolf Jülicher : Δοκῆται. Dans : Encyclopédie royale de Pauly sur l'Antiquité classique (RE). Tome V,1, Stuttgart 1903, colonne 1268.

Winrich Löhr, Josef van Ess : Art. Docétisme I. Christianisme II. Islam. Dans : RGG, 4e édition, volume 2.

Ulrich B. Müller : L'Incarnation du Fils de Dieu. Idées des premiers chrétiens sur l'incarnation et les débuts du docétisme ; Études bibliques de Stuttgart 140 ; Éditions Kath. Œuvre biblique, Stuttgart 1990 ; ISBN3-460-04401-2

Wolfram Uebele : « De nombreux séducteurs sont venus dans le monde. » Les opposants dans les lettres d'Ignace d'Antioche et dans les lettres de Jean ; BVOULENT 151 ; Kohlhammer, Stuttgart/Berlin/Cologne 2001 ; ISBN3-17-016725-1

Benjamin Walker : La Gnose. Sur la connaissance des secrets divins ; Diederichs, Munich 1992 ; ISBN3-424-01126-6

Peter Weigandt : Le docétisme dans le christianisme primitif et le développement théologique du deuxième siècle. 2 volumes, dissidence de Heidelberg 1961

Dans sa critique de la théologie de Clément d'Alexandrie, Photius, dans son ouvrage Myriobiblon, a soutenu que les vues de Clément reflétaient une perspective quasi-docétique sur la nature du Christ. Photius affirmait que Clément avait halluciné lorsqu'il déclarait que le « Verbe » n'était pas incarné, mais semblait seulement être 1). À l'époque de Clément, certaines controverses théologiques soutenaient que le Christ assumait la chair « psychique » de l'humanité en tant qu'héritier d'Adam, ou la chair « spirituelle » de la résurrection. Le docétisme a cependant connu un déclin significatif au cours du premier millénaire après JC.

Les opposants critiqués par Ignace d'Antioche sont souvent considérés comme des docétistes monophysites. Dans sa lettre aux Smyrnes, 7 : 1, écrite vers l'an 110, Ignace écrit : « Se

détournant de l'Eucharistie et de la prière, ils confessent que l'Eucharistie n'est pas la chair de notre Sauveur Jésus-Christ, qui a souffert pour nos péchés, et que le Père, dans sa bonté, l'a ressuscité. Ceux qui nient le don divin périssent dans leurs disputes.

D

euxième traité au Grand Ensemble

Le Deuxième Traité du Grand Ensemble (Deuteros logos tou megalos Seth) est un manuscrit gnostique et extra-canonique découvert dans le Codex VII de la bibliothèque de Nag Hammadi, datant approximativement du 3ème siècle. L'auteur

de ce traité est inconnu et le terme « Seth » mentionné dans le titre ne se rapporte directement à aucune figure du texte.

Dans le Deuxième Traité du Grand Seth, l'idée intrigante est présentée selon laquelle Jésus-Christ s'identifie comme étant Seth. Ce livre raconte la véritable histoire du Christ, présentée à la première personne. L'histoire va de sa mission céleste à sa descente dans la matière et son retour ultérieur au Plérôme, le royaume divin.

Il est très possible que la similitude de Jésus avec Set fasse référence à une assimilation au dieu égyptien Set, père d'Anubis. L'œuvre offre une perspective unique et gnostique sur l'identité de Jésus-Christ, le liant à la figure biblique de Seth. Il est très probable que l'assimilation se fasse à l'ensemble divin égyptien et non à l'ensemble biblique.

Cette approche différente reflète la diversité des interprétations et des courants de pensée qui existaient dans le milieu gnostique au cours des premiers siècles du christianisme. La mention de Seth dans le titre et l'identification de Jésus-Christ avec cette figure révèlent les complexités et les interprétations uniques qui caractérisent les textes gnostiques découverts à Nag Hammadi.

Il est vrai que, au sein de certains courants gnostiques, Seth a été associé au troisième fils d'Adam et Ève. Selon certains textes gnostiques, Seth fut le premier destinataire de la gnose, une connaissance spirituelle profonde et libératrice. Dans cette interprétation, Seth est considéré comme une figure éclairée favorisée par les révélations divines, contrairement à ses frères Caïn et Abel.

Le lien entre Seth et la Gnose s'aligne sur la perspective gnostique selon laquelle la connaissance spirituelle est essentielle pour le salut et la libération de l'âme. Grâce à cette interprétation, Seth devient le symbole de ceux qui recherchent

la sagesse spirituelle et qui sont guidés vers la vérité divine.

Cette interprétation du rôle de Seth dans le contexte gnostique ajoute une couche supplémentaire de complexité à la relation entre les personnages bibliques et les enseignements gnostiques. Cela reflète la tendance gnostique à réinterpréter les figures et les événements bibliques à la lumière de leurs propres conceptions spirituelles et cosmologies.

« Adam connut de nouveau sa femme, et elle enfanta un fils et l'appela Seth, en disant : Car Dieu m'a substitué un autre fils à la place d'Abel, que Caïn a tué. » (RVA-2015).

Le passage appartient à un ensemble de croyances gnostiques qui remettent en question le récit traditionnel de la crucifixion de Jésus-Christ. Dans ce contexte, il est avancé que Jésus-Christ n'a pas été crucifié sur la croix, mais que le texte suggère plutôt que Simon de Cyrène a été crucifié à sa place. La description du Christ debout et « riant de leur ignorance » reflète la vision gnostique de Jésus comme une figure possédant une connaissance spirituelle supérieure.

La critique de ceux qui croient à la crucifixion traditionnelle se manifeste par l'affirmation selon laquelle ceux qui soutiennent la mort de Jésus sur la croix suivent « la doctrine d'un homme mort ». Ceux qui ne possèdent pas la gnose, selon cette perspective gnostique, sont considérés comme des « objets de rire ». Cette catégorie comprend des personnages bibliques vénérés tels qu'Adam, Abraham, Isaac, Jacob, David, Salomon, les prophètes et Moïse. Le texte met en évidence le ridicule que les Gnostiques ressentaient envers ceux qui, selon leur croyance, n'avaient pas atteint la véritable connaissance spirituelle.

Essentiellement, cette interprétation gnostique remet en question les récits chrétiens traditionnels sur la crucifixion et présente une vision alternative de la figure de Jésus-Christ et de son rôle dans

la rédemption spirituelle. La divergence entre les croyances gnostiques et les doctrines orthodoxes est évidente dans la façon dont l'authenticité des événements bibliques clés est remise en question et l'adhésion à une compréhension plus conventionnelle de la foi est ridiculisée.

Ceux qui croient que Jésus est mort sur la croix croient en « la doctrine d'un homme mort ». Tous ceux qui n'ont pas la gnose, y compris ceux qui avaient ce qui allait devenir des croyances orthodoxes, ainsi que les personnages d'Adam, Abraham, Isaac, Jacob, David, Salomon, les prophètes ou Moïse, sont appelés « objets de rire ». Le texte montre le ridicule que les Gnostiques ressentaient envers ceux qui ne réalisaient pas la vérité qu'ils déclaraient, que le texte biblique était faux (au moins sur certains points importants) et que le Dieu des Juifs n'était pas le vrai Dieu.

Le Deuxième Traité du Grand Ensemble se présente comme un « dialogue révélateur » ou révélation divine de Jésus-Christ, adressé à un public considéré comme parfait et incorruptible, c'est-à-dire les Gnostiques. Le texte raconte de manière simple l'histoire du commandement du Sauveur par l'assemblée céleste, sa descente sur terre, sa rencontre avec les puissances terrestres, son apparente crucifixion et son retour au Plérôme, le royaume divin.

Dans cette version de l'histoire, une exhortation aux disciples de Jésus-Christ est ajoutée, accompagnée d'une promesse de bénédiction future. Le texte se termine par ces mots : « Repose avec moi, mes esprits et mes frères, pour toujours. »

Le Traité du Grand Seth est écrit à la première personne du point de vue du Christ lui-même. Pour les Gnostiques, Seth représente la plus haute manifestation spirituelle du Christ. Certains Gnostiques croyaient que Jésus était un esprit et ne pouvait donc pas connaître la mort.

A travers la traduction anglaise de Roger A. Bullard et Joseph A. Gibbons, le texte révèle une réinterprétation gnostique de la crucifixion. On soutient que Jésus n'a pas été crucifié, mais que c'est un autre, un homme terrestre nommé Simon, qui a accompli cet acte. Le narrateur, identifié comme le Christ, se moque de l'ignorance de ceux qui croient en sa mort sur la croix, affirmant qu'il n'a pas été lui-même victime de cet événement. Cette perspective met en évidence la dualité et la divergence entre les croyances gnostiques et les interprétations plus conventionnelles de la vie et de la mort de Jésus-Christ.

Références : Marvin W. Meyer et James MacConkey Robinson (1977). La bibliothèque de Nag Hammadi en anglais. Barbue. p. 329. ISBN90-04-05434-0.

Ignacio Gómez de Liaño (1998). Le Cercle de la Sagesse : Diagrammes de connaissance dans le mithraïsme, le gnosticisme, le christianisme et le manichéisme (2e édition). Siruela. p. 234. Consulté le 1er janvier 2020.

« Pour ma mort, qu'ils croient arrivée, eux dans leur erreur et leur aveuglement, depuis qu'ils ont cloué leur homme à la mort... C'est un autre, leur père, qui a bu du fiel et du vinaigre. Ce n'était pas moi. Ils m'ont frappé avec la canne. C'était un autre, Simon, qui portait la croix sur son épaule. J'étais un autre à qui on plaçait la couronne d'épines... Et je riais de son ignorance. (Le Christ comme narrateur).

Au début du livre, le Christ à la première personne déclare :

«J'ai visité une demeure corporelle. J'ai chassé tous ceux qui s'y trouvaient auparavant et je suis entré. (Bullard et Gibbons).

Cette déclaration indique que le Christ habitait dans un corps humain qui avait appartenu auparavant à une autre personne ; ce qui signifie que le corps n'était pas le sien. Le corps en tant qu'entité physique n'était pas le Christ, qui est une entité spirituelle.

The Gnostic authors of this Second Treatise of the Great Set rejected the doctrine of the apostles that Jesus the man was the same Christ in substance:

«Je suis celui qui était en lui (en Jésus), ne ressemblant pas à celui qui était en lui auparavant. Car c'était un homme terrestre, mais moi, je viens d'en haut des cieux.

Quant à moi, j'ai revêtu Jésus. (Gómez, 1998)

Références : Ignacio Gómez de Liaño (1998). Le Cercle de la Sagesse : Diagrammes de connaissance dans le mithraïsme, le gnosticisme, le christianisme et le manichéisme (2e édition). Siruela. p. 234. Consulté le 1er janvier 2020.

La théologie de Clément d'Alexandrie reflétait une vision quasi docétique de la nature du Christ, estimant que le « Logos », la « Parole » n'était pas incarné mais semblait seulement l'être.

Le Deuxième Traité du Grand Ensemble explique également que l'être qui a créé le monde n'est pas ce qu'on appelle le « Seul Vrai Dieu ». Le Christ à la première personne proclame :

« Bien que nous maîtrisions ainsi sa doctrine, il vit dans la vanité et n'est pas d'accord avec notre Père. Et ainsi, par notre amitié, nous avons triomphé de sa doctrine, car il est arrogant et n'est pas d'accord avec notre Père. Parce qu'il était « un objet de rire » avec son jugement et ses fausses prophéties.

Références : Ehrman, Bart (2003). Écritures perdues. Oxford : Presse universitaire d'Oxford. pp. 82-86.

Cela démontre la vision gnostique selon laquelle le Dieu de la Bible hébraïque n'était pas le Seul Vrai Dieu, mais plutôt un être inférieur appelé le Démon, créé par Sophia.

Le Christ fait également des déclarations affirmant qu'Adam, Moïse et Jean-Baptiste étaient également des « objets de rire ». Il dit:

« Ni lui ni ceux qui l'ont précédé, d'Adam à Moïse en passant par Jean-Baptiste, aucun d'eux ne m'ont connu ni mes frères. Car c'est une doctrine des anges qui est née d'eux, pour maintenir des règles alimentaires et un esclavage amer. Ils n'ont jamais connu la vérité et ne la connaîtront pas, car il y a une grande tromperie dans leur âme.

Le passage que vous décrivez présente une perspective gnostique qui critique les dirigeants pour ne pas comprendre la vérité sur l'union ineffable entre les enfants de la lumière. Jésus reproche à ces dirigeants de promouvoir une doctrine de peur, d'esclavage et d'adoration mondaine au lieu d'adopter la vérité spirituelle. Le récit oppose les dirigeants à ceux qui recherchent la vérité et vivent en harmonie et dans l'amour, soulignant la valeur de l'amour universel et parfait.

Dans ce contexte, Jésus mentionne des personnages bibliques tels qu'Adam, Abraham, Isaac, Jacob, David, Salomon, les douze prophètes et Moïse, suggérant qu'ils ont été moqués par le royaume des Sept et qu'ils n'ont jamais vraiment connu Jésus ou Dieu, tes frères. Le dirigeant est critiqué pour s'être proclamé dieu et être responsable d'avoir apporté le péché aux générations, tandis que Jésus et ses frères sont représentés comme innocents et libérés des faux enseignements du dirigeant.

La conclusion met l'accent sur l'identité de Jésus en tant que fils humain méprisé, soulignant l'importance de l'unité parmi les Gnostiques et la nécessité d'éviter les qualités négatives telles que la jalousie, la division, la colère et la peur. Jésus est présenté comme un mystère spirituel qui, avec d'autres, s'est marié en union avant la fondation du monde. Le texte mentionne également que les dirigeants autour de Yaldabaoth ont désobéi à cause de l'envie, tandis que Jésus est un ami de Sophia et un membre des enfants de la vérité et de la grandeur.

Dans la conclusion, les lecteurs sont invités à se reposer pour toujours avec Jésus, ses semblables et ses frères et sœurs, soulignant l'aspiration à la paix spirituelle et à l'union éternelle entre ceux qui suivent la vérité gnostique.

Deuxième traité du Grand Seth Nag Hammadi VII-2

La Grandeur parfaite repose dans la Lumière ineffable, qui, en vérité, est la Mère de tous. Et vous tous, parce que moi seul suis parfait, venez à moi par la Parole. En vérité, je vis avec toute la grandeur de l'Esprit qui est avec nous et avec ceux qui sont vraiment les nôtres. C'est pour glorifier notre Père, par sa bonté, que j'ai proclamé une parole et une pensée impérissables : c'est la parole qui est en Lui. C'est de l'esclavage que de dire : « Nous mourrons avec le Christ, avec une pensée impérissable et immaculée ». Il est insaisissable que cette écriture sur l'eau ineffable soit cette parole : « Je suis en vous et vous êtes en moi, comme le Père est en vous en toute innocence. » « Formons ensemble une église ; visitons la création qui est la sienne ; envoyons quelqu'un qui a visité toutes les Pensées des régions inférieures.

Quand j'ai dit cela à toute la multitude de la nombreuse Église de la Grandeur Exultante, ils se sont réjouis, ainsi que toute la maison du Père de la vérité, parce que d'eux je suis sorti. Je leur ai rappelé les Pensées sorties de l'Esprit immaculé, la descente sur l'eau, c'est-à-dire les régions inférieures. Et tout le monde n'avait qu'une seule pensée parce qu'elle venait d'une seule. Ils se sont soumis à mon décret comme je le voulais et je suis sorti pour révéler la gloire à mes semblables et à mes compagnons en esprit. En fait, ceux qui étaient dans le monde avaient été préparés par la volonté de la Sagesse, notre sœur – qui était Prounicos – par l'innocence. Elle n'a été ni envoyée ni demandée au Tout, ni à la Grandeur de l'Église, ni au Plérôme lorsqu'elle s'est empressée de préparer des demeures et des lieux pour le Fils de la Lumière. Et c'est pour que ces maisons corporelles

puissent être construites de ses mains, qu'elle prit des collaborateurs parmi les éléments inférieurs, mais ayant succombé à la vanité, elles arrivèrent au comble de la ruine. Dans les maisons qu'ils habitaient, préparées par la Sagesse, ils étaient prêts à recevoir la Parole salvatrice sur l'unité ineffable et la grandeur de l'Église de la part de tous ceux qui voyaient et étaient en Moi. J'ai visité une maison corporelle, j'ai expulsé son premier occupant et j'y suis entré. Et toute la multitude des archontes fut troublée. Et toute la matière des archontes, avec les puissances nées de la terre, trembla aussi lorsqu'ils virent l'aspect mixte de l'image : c'était moi qui y habitais et je n'étais pas comme celui qui y habitait auparavant.

C'était en effet un homme de ce monde ; Quant à moi, qui suis au-dessus des cieux, je ne les ai pas rejetés, ni l'être Christ, mais je ne me suis pas manifesté à eux dans l'amour qui émanait de Moi. Je lui ai donné l'impression qu'il était étranger aux régions inférieures. Il y eut de grands troubles dans le monde souterrain, confusion et fuite, puis au sein du conseil des archontes. Certains furent convaincus à la vue des merveilles accomplies par moi. Et tous ceux qui descendaient de la race de celui qui fuyait du Trône vers la Sagesse de l'Espérance avaient l'habitude de fuir, lorsqu'elle nous annonça, pour la première fois, ainsi qu'à tous ceux qui étaient avec moi : ils étaient ceux de la race d'Adonaïs.

D'autres, cependant, se sont précipités comme s'ils étaient incités par le Cosmocrateur et ceux qui étaient avec lui m'ont infligé toutes sortes de châtements. Et ils s'empressèrent de réfléchir à ce qu'ils décideraient de moi, pensant qu'il était toute grandeur, et portant aussi un faux témoignage contre l'homme et contre toute la grandeur de l'Église. Ils ne pouvaient pas savoir qui était le Père de la vérité, l'Homme de Grandeur.

Ce sont eux en effet qui prirent ce nom pour désigner un être de corruption et d'ignorance - un brasier et un pot d'argile - qu'ils

crèrent pour la ruine d'Adam, qu'ils firent couvrir ceux qui leur appartenaient vraiment. Mais les archontes appartenant à la Place de Yaldabaoth, ont révélé la sphère des anges, celle que l'humanité recherchait pour ne pas connaître le véritable Homme. En vérité, Adam leur est apparu, celui qu'ils ont formé. Un mouvement de peur s'éleva dans toute la maison à la pensée que les anges autour d'eux se soulevaient contre ceux qui leur rendaient gloire. Il était mort, pas vraiment, pour que son archange ne soit pas vain. Et puis la voix du Cosmocrator s'adressa aux anges : « Je suis Dieu et il n'y a d'autre que moi. » Mais j'ai ri joyeusement après avoir compris la vanité de sa gloire. Et il continua plus loin : « Qui est cet Homme ? Et toute l'armée de ses anges, qui avaient vu Adam et sa maison, se moquèrent de sa petitesse et ainsi son esprit se détourna de la grandeur du ciel, qui était l'homme de vérité, dont ils voyaient le nom habitant dans une petite maison. la vanité de sa pensée, dans sa moquerie, ils étaient petits et inintelligents, et c'était une profanation pour eux. Toute la grandeur de la paternité de l'Esprit reposait dans les lieux qui lui appartenaient. C'était moi qui étais avec elle. Il eut la pensée d'une unique émanation de l'Éternel, inconnaissable et incommensurable. Je l'ai mis au monde, la petite Pensée, les dérangeant et semant la peur parmi toute la multitude des anges et parmi les Archontes de celui-ci. Et je les ai tous visités avec le feu et les flammes à cause de mon e ils le devaient, et ils ont utilisé contre Moi tout ce qui leur appartenait.

Des troubles et des combats éclatèrent dans la sphère des Séraphins et des Chérubins, de sorte que sa gloire fut anéantie avec la confusion qui régnait dans la sphère d'Adonaïs des deux côtés, et ils dirent : " Allons pour lui ! " D'autres disaient au contraire : « Le projet ne doit pas se réaliser. » Adonaïos me connaît vraiment grâce à Hope. Et j'étais dans la fosse aux lions.

Quant au plan qu'ils ont élaboré contre Moi pour détruire leur erreur et leur folie, Je ne les ai pas combattus comme ils

l'avaient prévu. Au contraire, il n'était en aucun cas bouleversé. Ceux-ci m'ont puni, et je suis mort, non pas en réalité mais en apparence, car les outrages qu'ils m'ont infligés sont restés loin de Moi. J'ai chassé de Moi la honte et je n'ai pas hésité devant ce qui m'avait été infligé par leurs mains. J'allais succomber à la peur. Et j'ai souffert sous leurs yeux et dans leur esprit pour qu'ils ne trouvent jamais un mot à dire à ce sujet. En vérité, ma mort, qu'ils croyaient venue, est survenue dans leur erreur et leur aveuglement, parce qu'ils avaient cloué leur homme pour sa propre mort. En effet, leurs pensées ne me voyaient pas parce qu'ils étaient sourds et aveugles, mais en faisant cela ils se condamnaient eux-mêmes. Ils m'ont vu, ils m'ont infligé une punition. Ce n'est pas moi qui ai bu le fiel et le vinaigre. Ils m'ont fouetté avec la canne, mais c'est quelqu'un d'autre qui portait la croix sur son épaule, c'était Simón. C'est un autre qui reçut la couronne d'épines.

Quant à Moi, Je me suis réjoui dans les hauteurs, de toute la domination qui appartenait aux archontes et du germe de leur erreur, de sa vaine gloire ; et j'ai ri de son ignorance. Et j'ai asservi tous ses pouvoirs. En fait, quand je suis descendu, personne ne m'a vu parce que je m'étais transformé, changeant d'apparence pour une autre et, grâce à cela, lorsque j'étais à ses portes, j'ai pris son apparence. En effet, je les ai traversés avec aisance et j'ai vu les lieux, et je n'ai ressenti ni peur ni honte car c'était impeccable. Et je leur ai parlé, me mêlant à eux par l'intermédiaire de mon propre peuple, et j'ai foulé aux pieds leur dureté et leur jalousie et j'ai éteint leur flamme. J'ai fait tout cela par ma volonté, pour accomplir ce que je voulais dans la volonté du Père d'en haut. Et le Fils de la Grandeur, qui était caché dans la région inférieure, Nous l'avons ramené aux hauteurs où il a habité dans tous les éons ; des hauteurs que personne n'a vues ou connues, qui sont le mariage en robe de mariée, le nouveau et non l'ancien. Et elle est indestructible, car c'est une nouvelle chambre nuptiale céleste et parfaite. Je lui ai révélé qu'il existe trois chemins, un mystère immaculé dans l'Esprit de cet éon sans

fin. Elle n'est pas partielle, mais indivise, universelle et durable. En effet, l'âme qui vient d'en haut ne parlera pas de l'erreur qui est ici-bas, et elle ne sera pas non plus bannie loin de ces éons où elle est emmenée, si elle est libre et si elle se comporte noblement dans le monde, debout sans difficulté devant le Père, et produira, éternellement unie à la Pensée, une puissance idéale.

De tous côtés ils me verront sans haine car lorsqu'ils me verront, ceux qui voient seront unis entre eux. Ne m'ayant pas couvert de honte, ils n'étaient pas couverts de honte. Sans crainte devant Moi, ils franchiront toutes les portes sans crainte et atteindront la perfection dans la troisième gloire. Je suis celui dont l'élévation apparente, le troisième baptême en image apparente, le monde n'a pas compris.

Lorsque le feu des sept autorités fut expulsé et que le soleil des pouvoirs des archontes se coucha, les ténèbres tombèrent sur eux. Et le monde devint pauvre, lié par une multitude de liens. Il était cloué au bois et fixé avec quatre clous en bronze.

Le voile de son Temple fut déchiré par ses mains. Un tremblement s'est emparé du chaos de la terre parce que les âmes qui gisaient dans l'oubli inférieur avaient été libérées, et elles étaient ressuscitées, elles avaient marché libres, la jalousie ignorante et la folie avaient été chassées des tombeaux de la mort, l'homme s'était habillé. nouveau, ayant reconnu ce Bienheureux parfait, venant du Père Éternel, et insaisissable, et de la Lumière infinie, que je suis. Quand je suis venu vers mon peuple et que je l'ai uni à moi, il n'y avait pas besoin de beaucoup de mots, parce que mon les pensées étaient unies à leurs pensées. C'est pour cela qu'ils ont compris ce que je disais : en effet, nous avons délibéré sur la destruction des archontes. Et c'est pourquoi j'ai fait la volonté du Père, qui est moi.

Lorsque nous avons quitté notre maison, nous sommes descendus dans ce monde et avons vécu dans le monde, dans des corps ; Nous avons été haïs et persécutés, non seulement par

ceux qui sont dans l'ignorance, mais aussi par ceux qui croient posséder le Nom du Christ, alors qu'en réalité, ils sont dépourvus de connaissance et ne savent pas qui ils sont, comme des animaux sans raison. Ceux que j'ai libérés, ils les ont persécutés avec leur haine. Ceux-ci, quand la porte sera fermée, gémiront en vain parce qu'ils ne me connaissaient pas parfaitement, mais servaient deux maîtres et une multitude. Mais vous gagnerez en tout, combats, disputes et divisions nées de la jalousie et de la colère.

Mais par la justice de notre amour, nous serons innocents, purs et bons, nous souvenant du Père dans le mystère ineffable. Il a été l'objet du ridicule, c'est moi qui témoigne qu'il a été l'objet du ridicule puisque les archontes ne savaient pas qu'il existait une rencontre ineffable, vraie, immaculée comme celle qui existait entre les enfants de la Lumière, dont ils ont fabriqué une falsification en propageant une doctrine sur un homme mort et des mensonges pour imiter la liberté et la pureté de l'église parfaite, à partir de laquelle ils ont changé leur doctrine par peur et par servitude, par les observances de ce monde et par un culte répudié. Étant mesquins et ignorants, et participants de la vraie noblesse, ils détestaient ce qu'ils étaient et aimaient ce qu'ils n'étaient pas.

En effet, ils ne pouvaient concevoir qu'elle émanait de la Grandeur d'en haut et d'une source de vérité, et non de l'esclavage, ni de la jalousie, ni de la peur, ni du désir pour les affaires de ce monde. Parce que ce qui n'était pas à eux et ce qui était à eux, ils l'utilisaient sans crainte et avec licence. Ils n'éprouvaient aucun désir, car ils avaient une autorité et une loi qui venaient d'eux-mêmes sur ce qu'ils pouvaient désirer. Mais ceux qui ne l'ont pas et qui le souhaitent sont généralement pauvres. Et ils trompent ceux qui sont parmi eux, comme s'ils pouvaient réellement avoir leur liberté, comme ils nous avaient mis sous le joug et la contrainte de l'observance et de la peur. Et celui qu'ils avaient entraîné sous la contrainte et la menace était sous l'œil vigilant de son dieu. Au contraire, celui qui appartient

totallement à la race noble de la Paternité n'est pas gardé, car il garde lui-même ce qui lui appartient, sans parole ni contrainte.

Elle s'unit à sa volonté qui appartient à la pensée même de la Paternité pour la rendre parfaite et ineffable à travers l'eau vive. Soyez sages les uns envers les autres, non seulement en écoutant la parole, mais aussi en vos œuvres et en mettant en pratique la parole. En effet, c'est ainsi que les parfaits sont dignes d'être établis et de Me rencontrer afin de ne succomber à aucune inimitié dans une communion bénéfique. C'est Moi qui travaille en tous ceux qui sont bons, car telle est l'union de la vérité, qui n'a pas d'adversaire. Mais celui qui divise et n'est d'accord avec personne, puisqu'il divise et n'est pas ami, est l'ennemi de tous.

Au contraire, celui qui vit dans l'accord et la communion de l'amour fraternel, par nature et non par position, en tout et non en partie, fait véritablement la volonté du Père. Il est l'amour universel et parfait. Quelle moquerie d'Adam qui a été façonné en faux homme par l'Hebdomad, comme s'il était plus puissant que moi et mes frères ! Mais nous en sommes innocents parce que nous n'avons pas péché. Quelle moquerie qu'Abraham, Isaac et Jacob aient été faussement appelés pères par l'Hebdomad, comme s'il avait été plus puissant que moi et mes frères ! Mais nous en sommes innocents parce que nous n'avons pas péché. Quelle moquerie que David dont le fils reçut le nom de Fils de l'Homme, alors qu'il était possédé par l'Hebdomad, comme s'il avait été plus puissant que moi et que ceux de ma race ! Mais nous en sommes innocents parce que nous n'avons pas péché. Quelle moquerie que Salomon, pensant avoir reçu l'onction, ait été poussé à l'orgueil par l'Hebdomad, comme s'il avait été plus puissant que moi et mes frères ! Mais nous en sommes innocents parce que nous n'avons pas péché.

Quelle moquerie que les douze prophètes, qui étaient une fausse imitation des vrais prophètes, soient un faux produit par l'Hebdomad, comme s'il avait été plus puissant que moi et mes

frères ! Mais nous en sommes innocents parce que nous n'avons pas péché. Quelle moquerie que Moïse, un esclave fidèle, en lui donnant le nom de compagnon, fasse preuve d'impiété, car il ne m'a jamais connu, ni lui ni ceux qui l'ont précédé ! D'Adam à Moïse en passant par Jean-Baptiste, aucun d'eux ne m'a connu, ni moi ni mes frères. En fait, ce n'était qu'un enseignement donné par leurs anges, des observances alimentaires et une servitude amère, de sorte qu'ils n'ont jamais connu la Vérité et ne la connaîtront pas non plus. En fait, une grande illusion recouvre leurs âmes, de sorte qu'ils ne pourront jamais concevoir la liberté ni la connaître tant qu'ils ne connaîtront pas le Fils de l'Homme. Mais concernant mon Père, le monde ne m'a pas compris et c'est pourquoi il s'est élevé contre moi et contre mes frères. Mais nous sommes innocents devant lui, nous n'avons pas péché. Quelle moquerie en effet de l'Archonte, lorsqu'il disait ! : « Je suis Dieu et personne n'est plus grand que moi. Moi seul suis le Père et le Seigneur, et il n'y en a pas d'autre que moi. Je suis un Dieu jaloux qui porte les péchés des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération », comme s'il avait été plus puissant que moi et mes frères ! Mais devant lui nous sommes innocents parce que nous n'avons pas péché. « Nous sommes tellement supérieurs à son enseignement qu'il se vante et qu'il n'est pas d'accord avec notre Père.

Et notre communion a tellement prévalu sur sa doctrine qu'il est hautain dans sa vaine gloire et n'est pas d'accord avec notre Père. En fait, c'était de la moquerie, du jugement et de fausses prophéties. Ô toi qui ne vois pas, ne vois pas ton aveuglement ! En fait, ceux qu'ils ne connaissent pas et qu'ils n'ont jamais connus ni compris, ils n'ont pas écouté attentivement. C'est pourquoi ils ont médité un mauvais jugement et ont levé sur lui leurs mains sales et meurtrières comme s'ils frappaient l'air. Quant aux insensés et aux aveugles, ils restent insensés et restent esclaves d'une loi et de la peur de ce monde. Je suis le Christ, le Fils de l'homme, sorti de vous. Je suis en vous pour être méprisé par vous, afin que vous oubliiez vous-mêmes la différence.

Et ne devenez pas femme pour ne pas engendrer le mal et ses frères : la jalousie et la discorde, la colère et la colère, la peur et la duplicité, et le vain désir dépourvu d'existence. Mais je suis pour toi un mystère ineffable. Dès avant la fondation du monde, lorsque toute la multitude de l'Église s'était rassemblée sur les places d'Ogdoad et s'était arrangée, ils ont célébré un mariage spirituel qui est une union.

Et ainsi le mariage immaculé qui se réalise grâce à l'intermédiation de Jésus qui prépare et règle tout, parce qu'il vient d'une volonté puissante, sans division, s'est accompli dans des lieux ineffables par la Parole vivante. Formant un cercle autour de lui, il apparaît comme son Unité à tous, Pensée et Père, puisqu'il est un. Et il est avec tout le monde ; tout est né de soi et est la vie du Père de la vérité ineffable et parfaite de ceux qui sont en ce lieu, une union de paix, amie du bien, de la vie éternelle et de la joie immaculée, dans une grande harmonie de vie et de foi à travers l'éternité. vie de Paternité et de Maternité, de Fraternité et de Sagesse spirituelle. Cela se développera en une union joyeuse, solide et obéissante avec l'un. Et cela se produit dans la paternité, la maternité, la fraternité spirituelle et la sagesse.

Et c'est le mariage de la vérité et du repos incorruptible dans l'Esprit de vérité, dans toute intelligence, et de la lumière parfaite dans un mystère ineffable. Mais cela ne se produit pas et ne peut pas se produire parmi nous, dans quelque région ou lieu que ce soit, en cas de division ou de rupture de la paix. Au contraire, c'est une rencontre et un repas d'amour fraternel, car chacun est parfait dans Celui qui est. Il est également arrivé dans les lieux sous les cieux de réunir de manière saine et indivise ceux qui m'ont connu avec ceux qui ont existé pour la gloire du Père et de la Vérité et qui, après avoir été séparés, ont été restaurés à l'unité. par la Parole vivante. Et je demeure dans l'Esprit et dans la Vérité maternelle. Cela s'est passé ici sur terre

de cette manière : j'ai habité chez ceux qui sont unis à tout moment dans la communion et qui ne connaissent ni inimitié ni méchanceté, mais sont unis par ma connaissance, dans la parole et la paix qui habite en plénitude avec tous et en tous.

Et ceux qui auront suivi mon exemple recevront la forme de ma Parole. Ils avanceront dans la Lumière éternelle et dans une fraternité mutuelle dans l'Esprit, ayant reconnu en toutes choses, sans division, que « Celui qui est » est Un. Et tous sont un et seront donc enseignés sur l'Un, comme l'Église et ceux qui y sont rassemblés. Parce que le Père est en tout, il est incommensurable et immuable : Pensée, Parole, Séparation, Feu et Flamme. Et il est tout à fait un, puisqu'il est tout en tous, dans un seul enseignement, puisqu'ils procèdent tous d'un seul Esprit. Ô aveugles, n'avez-vous vraiment pas connu le mystère ? Au contraire, les archontes de la sphère de Yaldabaôth se sont rebellés contre la Pensée qui lui descendait de sa sœur la Sagesse. Ils firent rendez-vous avec ceux qui étaient en sa compagnie dans un mélange de nuée de feu, c'est-à-dire leur jalousie, et avec tous les autres produits par les créatures qu'ils avaient modelées, comme s'ils avaient accumulé le noble plaisir de l'église . Et c'est pour cela qu'ils ont révélé un mélange d'ignorance chez un faux de feu et de terre et un meurtrier, parce qu'ils sont petits et sans éducation. C'est sans savoir qu'ils ont eu cette audace et n'ont pas compris que la lumière s'unit à la lumière, les ténèbres aux ténèbres, la crasse à la corruption et l'incorruptible à l'immaculée.

Mais ce que je vous ai communiqué, moi, Jésus-Christ, le Fils de l'homme qui est élevé au-dessus des cieux, parfait et sans tache, concernant le mystère sans tache et parfait et l'ineffable, mais ils pensent que nous nous sommes soumis à leurs décrets du fondation du monde afin que lorsque nous quittons les lieux de ce monde, nous nous y abandonnions, avec les symboles d'incorruption par le rassemblement spirituel, pour être reconnus. Mais toi, tu ne le sais pas parce que le nuage de chair

te couvre de son ombre. Je suis l'Époux de la Sagesse elle-même, j'habite depuis le commencement dans le sein du Père, dans la demeure des enfants de la Vérité et de la Grandeur. Puissiez-vous aussi reposer avec moi, mes compagnons dans l'Esprit et mes frères pour l'éternité ! Amen.

Le Deuxième Traité du Grand Ensemble est un texte gnostique faisant partie du Codex VII de la bibliothèque de Nag Hammadi. Ce papyrus copte, traduit du grec original, est entièrement conservé et clairement écrit. On estime que le texte a été rédigé vers l'an 200 après JC, près d'Alexandrie.

Bien que le titre ne mentionne pas Seth, il est interprété comme le deuxième discours ou message délivré par Jésus, considéré comme la manifestation du Seth céleste, selon les croyances séthiennes. Semblable à l'Apocalypse gnostique de Pierre, le texte adopte une vision doctrinale de la crucifixion de Jésus, déclarant que Jésus « n'est pas mort en réalité mais en apparence ». Ce point de vue contredit le récit conventionnel de la mort de Jésus sur la croix.

Bien qu'Irénée, un hérésiologue, ait critiqué la prétendue croyance gnostique selon laquelle Simon de Cyrène était un substitut crucifié de Jésus, le texte du Deuxième Traité du Grand Ensemble présente une perspective différente. Dans son contexte, le texte mentionne : « C'était un autre, son père, qui buvait du fiel et du vinaigre ; ce n'était pas moi. Ils m'ont frappé avec la canne ; c'était un autre, Simon, qui portait la croix sur son épaule. un autre à qui on a mis la couronne d'épines.

De plus, le texte promeut l'unité parmi les Gnostiques, en leur

assurant que Jésus les aidera à vaincre les faux dirigeants et leurs disciples. L'accent mis sur l'unité et la résistance contre les dirigeants trompeurs reflète les préoccupations gnostiques concernant la corruption et la fausse influence des autorités terrestres.

Références : Pearson, Birger (1er janvier 1996). Codex VII de Nag Hammadi. Barbue. 129-130. ISBN9789004437333.

Récupéré le 12 février 2023. Kirby, Peter. "Le Deuxième Traité du Grand Seth." Écrits chrétiens primitifs. Récupéré le 12 février 2023.

Robinson, Stephen E. (1991). Deuxième Traité du Grand Seth. Université supérieure de Claremont. École de religion. pp. 2117b-2118b. Récupéré le 12 février 2023.

P
apyrus Magique de Set

Les papyrus magiques grecs (PGM) constituent un ensemble de papyrus de l'Égypte gréco-romaine, écrits principalement en grec ancien, bien que l'on trouve également des textes en copte ancien, en démotique, entre autres. Ces papyrus contiennent une variété de sorts magiques, de formules, d'hymnes et de rituels. Les matériaux des papyrus magiques grecs datent d'environ 100 avant JC. à 400 après JC

La révélation de ces manuscrits s'est produite grâce au commerce des antiquités, à partir du XVIII^e siècle. L'un des textes les plus importants parmi eux est la « Liturgie de Mithra ».

Pour faire référence à des textes spécifiques au sein de cet ensemble, l'abréviation PGM est utilisée suivie du volume et du numéro d'article correspondants. Chaque volume rassemble une série de sortilèges et de rituels. D'autres découvertes similaires de textes magiques à différents endroits ont également été désignées par des numéros PGM pour plus de commodité.

Ces papyrus offrent un aperçu fascinant des pratiques magiques et rituelles des temps anciens, montrant la diversité des croyances et des traditions ésotériques qui coexistaient dans le contexte culturel de l'Égypte gréco-romaine.

Références : Hans Dieter Betz (éd.), *The Greek Magical Papyri* en traduction, University of Chicago Press, 1985, p.xli.

De nombreux papyrus sont apparus sous forme de pages contenant des extraits fragmentaires de diverses œuvres, dépositaires de connaissances obscures et de secrets mystiques. À partir de leur reconstruction, ces textes peuvent être regroupés

en deux catégories fondamentales. D'une part, certaines consistent en des listes de mots et d'expressions magiques compilées par des individus, tandis que d'autres apparaissent comme des manuels de pratiques magiques englobant des répertoires de mots et de formules pour diverses occasions rituelles. Ces manuels soigneusement élaborés étaient portés par des magiciens itinérants, qui les utilisaient à diverses fins magiques.

Les pages de ces manuscrits abritent un large éventail d'éléments, notamment des invocations, des évocations, des rituels avec des démons et des esprits, des pratiques nécromantiques, des recettes, des formules et des prières. Ceux-ci sont entrelacés de mots magiques, souvent abrégés pour les formules les plus courantes. Dans plusieurs cas, les mots et expressions présents présentent des similitudes notables avec ceux trouvés dans les défisions grecques (κατάδεσμοί), comme ceux trouvés sur les ostraka et les amulettes.

Ce panorama révèle un lien fascinant entre les connaissances magiques enregistrées dans ces papyrus et les manifestations religieuses dans le contexte de l'Égypte gréco-romaine.

Sorts où l'Âne est associé à Seth/Typhon.

Puissant sortilège de l'Ours qui fait tout : prenez de la graisse d'âne noire, de la graisse de chèvre mouchetée, de la graisse de taureau noir et du Cumin d'Ethiopie, mélangez le tout et faites une offrande à l'Ours, en ayant comme phylactères des poils des mêmes animaux que vous avez tressés. .

Sur un cordon et vous le portez comme un bandeau autour de votre tête. Oignez vos lèvres de graisses... Je vous invoque, saints, très puissants, très glorieux, très forts, saints, indigènes, assistants du grand dieu, puissants chefs démons, vous qui êtes habitants du Chaos... Alors écrivez sur un morceau de papyrus le

nom de cent lettres de Typhon, courbé comme une étoile, et attachez-le au milieu du noyau avec les lettres indiquées. Voici le nom : (liste des voix magiques). Dans ce sort, Typhoon est associé à la constellation de la Grande Ourse, qui en égyptien ancien est appelée *msxtyw*, « herminette », ou *xpS*, « patte avant » ; Il représente Seth dans le Ciel du Nord et Plutarque l'associe à Typhon. (Plutarco, De Iside et Osiride, c. 13 ; te Velde 1977, 86 et suivantes). La graisse et les poils de l'âne noir répertoriés dans le texte ainsi que ceux de l'âne noir sont donc généralement considérés comme séthiens.

Cependant, il existe des preuves d'autres sorts de la même collection.

Mentionnant la constellation de la Grande Ourse, où il n'est fait aucune mention de Seth, de Typhon ou de l'âne ;3 donc, peut-être interprétons-nous cette mention des parties de l'âne comme un matériau rituel, qui ne joue pas de rôle plus spécifique par rapport aux autres ingrédients animaux ou végétaux. mentionné dans le sort.

Références : Lucarelli. L'âne dans les papyrus gréco-égyptiens

Langages, objets et transmission des rituels Une analyse interdisciplinaire des pratiques rituelles dans les papyrus gréco-égyptiens (PGM) édité par Sabina Crippa et Emanuele M. Ciampini

Prends une [brique] non cuite et avec une aiguille en bronze dessine un [âne] qui court, et sur sa face *IAŌ IŌ*, et sur son cou en forme de cloche *ĒOĒOĒ*, et sur son dos *LERTHEMINŌ*, et sur sa poitrine *[S] ABAŌTH*, et sous ses sabots *ABRASAX*. Étalez-le avec le sang de Typhon et d'un cochon et avec du jus d'oignon. Dans ce sort, le sang de Typhon est traditionnellement interprété comme le sang d'un âne en raison de son association avec Seth. Ici Typhon est aussi le dieu principal invoqué par le

magicien.

Sort pour provoquer l'insomnie à l'aide d'une chauve-souris : prélevez le sang d'un bœuf noir ou d'une chèvre ou de Typhon – mais de préférence d'une chèvre – et écrivez sur son aile droite : (voces magicae)... Et sur l'aile gauche écrivez ceci selon le même motif : (voix magiques).

C'est l'un des nombreux sorts curieux appartenant au soi-disant PGM VII, décrivant le cas particulier du sang d'âne (appelé ici Typhon). J'avais l'habitude d'écrire sur une batte ; Dans ce sort, comme dans beaucoup d'autres de la collection PGM, le sang d'un âne semble être interchangeable avec celui d'un bœuf ou d'une chèvre, qui n'ont pas d'associations divines précises mais semblent avoir été utilisés comme de simples animaux rituels.

Références : Langues, objets et transmission des rituels Une analyse interdisciplinaire des pratiques rituelles chez les papyrus gréco-égyptiens (PGM) éditée par Sabina Crippa et Emanuele M. Ciampini L'âne dans les papyrus gréco-égyptiens Rita Lucarelli (Berkeley, Université de Californie, États-Unis).

Apollonius de Tyane

Servante Aînée : Elle prend le crâne de Typhon et
Écrivez dessus les caractères suivants en sang de chien noir :

"(Les personnages) SAURONT." Ensuite, en vous rendant dans un endroit approprié, au bord d'une rivière, dans la mer ou à la croisée d'une route, au milieu de la nuit, mettez le crâne | sur le sol, placez-le [sous] votre pied gauche et parlez ainsi.

La formule : (voix magicae). Viens, apparaisse, ô déesse appelée Dame de la Maison. Après avoir dit cela, vous verrez une femme d'une beauté extraordinaire assise sur un âne...

Le sort continue avec des instructions pour créer, de la belle femme/déesse, le vieil homme qui la servira ; Une dent d'âne est utilisée comme matériau rituel pour lier le serviteur à son propriétaire, et la dent elle-même doit être brûlée pour permettre à ce serviteur de disparaître. Des instructions sont également données pour libérer la déesse en récitant des voix magiques et à la fin elle part en montant un âne. Enfin, le sort se termine en décrivant « le phylactère à utiliser tout au long du rite », c'est-à-dire le crâne de l'âne. Suit une instruction qui mentionne à nouveau la dent de l'âne : « fixez la dent de l'âne avec de l'argent et la dent de la vieille femme avec de l'or, et portez-les toujours ; Dans ce cas, il sera impossible à la vieille dame de vous quitter. Le rite a été testé.

Il s'agit d'un cas de magie contraignante où Typhon est à nouveau utilisé comme synonyme. Pour l'âne et la dent et le crâne de l'âne comme éléments rituels, l'âne étant en même temps l'animal de transport d'une déesse, rappelant l'iconographie des déesses chevauchant des ânes, courante dans l'hindouisme (par exemple dans le cas de Shital , la déesse qui guérit la fièvre et les maladies), dans la religion mésopotamienne (Lamashtu) et dans le monde juif. En fin de compte, les ânes sont mentionnés assez fréquemment dans le livre des Juges comme des animaux symbolisant le pouvoir politique ; Il est mentionné que les fils de certains juges montaient à dos d'âne et l'image de Moïse sur son âne apparaît très souvent dans la Bible.

Un sort pour provoquer la chute du « mauvais rêve ». Formule :
vous avez une tête d'âne ; vous le placez entre vos pieds devant
le soleil à l'aube quand il va se lever, devant lui de nouveau
l'après-midi quand il va se coucher ; Tu oins ton pied droit d'ocre
jaune de Syrie, ton pied gauche de boue, et la plante de tes pieds
aussi ; Vous placez votre main droite devant et votre main
gauche derrière, la tête entre elles ; Vous oignez de sang d'âne
une de vos deux mains, ainsi que les deux coins (?) de votre
bouche et récitez ces écrits devant le soleil à l'aube et l'après-
midi pendant quatre jours. Il dort. Si vous voulez le faire mourir,
vous devez le faire pendant sept jours. Si vous le faites, c'est
magique, vous devez attacher un fil de fibre de palmier à votre
main, un morceau de fibre de palmier mâle à votre phallus et à
votre tête. C'est très bien. Ce sortilège qu'il faut réciter devant le
soleil :

« J'invoque toi qui es dans les airs, toi qui es terrible, invisible,
tout-puissant, dieu des dieux, toi qui provoques la destruction et
la désolation, toi qui détestes l'étable/la maison, toi qui as été
expulsé d'Egypte et qui as erré à travers les terres. Étrangers,
vous qui détruisez tout et êtes invaincus. Je fais appel à vous,
typhon Seth ; Je commande vos pouvoirs prophétiques parce que
j'invoque votre nom autoritaire que vous ne pouvez refuser
d'écouter, IŌ ERBĒTH IŌ PAKERBĒTH IŌ BOLCHŌSĒTH
IŌ PATATHNAX IŌ SŌRŌ IŌ NEBOUTOSOUALĒTH
AKTIŌPHI ERESCHIGAL NEBOUTOSOALĒTH
ABERAMENTHŌOULERTHEXANAXETHRELUŌTHENEMARE

BA A EMINA (la formule complète). Viens vers moi et va le tuer, NN (ou elle, NN) avec des frissons et de la fièvre. Cette même personne m'a blessé et a versé le sang de Typhon dans sa propre maison. C'est pourquoi je fais ça » (ajouter d'habitude).

Dans ce sort, la tête et le sang de l'âne sont utilisés pour envoyer un cauchemar, qui est représenté comme une chute sur le dormeur, semblable à ce que l'on trouve décrit dans les sortilèges magiques contre les cauchemars de Ramesside.

Egypte.¹³ Comme l'a souligné Dieleman, d'après Hérodote (II, 39).

Les prêtres n'utilisaient jamais une tête d'animal comme sacrifice au dieu ; une telle partie du corps d'un animal était plutôt un objet de malédiction et ne pouvait donc pas être placée dans le temple ; nous n'avons donc pas affaire ici à un temple ordinaire. rituel mais plutôt avec un sort de magie agressive centré sur le rituel.

Utilisation du sang. Selon les règles éthiques du temple, le sang était considéré comme impur : le pratiquant est plutôt décrit comme en oignant sa main.

Dans certains sorts pour provoquer la séparation entre les gens, l'âne joue à nouveau un rôle par rapport à Seth : Un sort pour séparer une personne d'une autre : Bouse de... et vous mettez [dans] un document, et vous écrivez sur un document papyrus ces gros noms | avec le nom de l'homme, et tu l'enterreras sous le seuil de la maison. Voici les noms (?) et vous les récitez aussi ci-dessus, 7 fois : voix magiques, NN séparées, nées de NN, de NN, nées de NN ! C'est... : « séparer Isis de... » (formule : 7

fois).

Bien que dans cette brève période il n'y ait aucune mention d'ânes ou de parties d'ânes, leur relation peut être considérée avec ce qui suit, où Seth est également représenté avec le visage d'un âne.

Parmi les voix *magicae* répertoriées dans le sortilège se trouve IO SĒTH, et le croquis apparaissant dans le même document (Betz 1992 : 169) représente un corps humain avec une tête d'âne et le nom SĒTH.

Références : Bibliographie Bagnall, Roger S. (2004). "Le dernier sacrifice d'un âne à Deir el-Bahari." *Le Journal de papyrologie juridique*, 34, 15-21. Cloche, Harold I. ; Encoche, Arthur D. ; Thompson, Herbert (1933). *Textes magiques d'un papyrus bilingue au British Museum*. Oxford : H. Milford. Betz, Hans D. [1986] (1992). *Les papyrus magiques grecs en traduction, y compris les sorts démotiques*, vol. 1. Chicago : Presses de l'Université de Chicago. Bohak, Gédéon (2008). *Magie juive ancienne*. Cambridge : La Presse de l'Université de Cambridge. Borgeaud, Philippe (2007). « Moïse, sonâne et les typhoniens. "Esquisse pour une remise en perspective." Römer, Thomas (éd.), *La construction de la figure de Moïse. Supplément. Transeuphratène*, 13. Paris : Gabalda, 121-30. Lucarelli. L'âne dans les papyrus gréco-égyptiens 103 Dieleman, Jacco (2005). *Prêtres, langues et rites : manuscrits magiques de Londres-Leiden et traduction dans le rituel égyptien (100-300 CE)*. Leyde : Brill. Religions dans le monde gréco-romain 153. Donadoni, Sergio (1981). « Pour la morphologie de Dieu Seth ». *Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts, Abteilung Kairo*, 37, 115-22. Dzielska, Maria (1986). Apollonius de Tyane dans la légende et l'histoire. Rome : L'Erma de Bretschneider. Forsten-Müller, Irène (2010). "Tombes et coutumes funéraires à Tell El-dab'a à la fin de l'Empire du Milieu et dans la deuxième période intermédiaire." Marée, Marcel (éd.), *La Deuxième Période Intermédiaire (XIIIe XVIIe Dynasties)*. Recherche actuelle, perspectives d'avenir. Louvain : Peeters, 127-38. *Orientalia Lovaniensia Analecta* 192. Fossum, Jarl; Glazer, Brian (1994). "Seth dans les textes magiques." *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 100, 86-92. Martín Hernández, Raquel (2012). "Lecture de dessins magiques dans les papyrus magiques grecs." Schubert, Paul (éd.), *Actes*

du 26e Congrès International de Papyrologie. Recherches et Rencontres (Genève, 16-21 août 2010). Genève : Librairie Droz, 491-8. Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Genève 30. Martín Hernández, Raquel; Torallas Tovar, Sofia (2014). "Un sortilège magique sur un ostracon à l'abbaye de Montserrat." *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 189, 175-84. Martínez, David G. (1991). *P. Michigan XVI. Un charme d'amour grec d'Égypte (P. Mich. 757)*. Atlanta : Presse universitaire. Michailides, Georges (1952). "Papyrus contenant un dessin du dieu Seth à tête d'âne." *Égyptus*, 32(1), 45-53. Pleyte, Willem (1862). *La religion des pré-israélites : recherches sur le dieu Seth*. Utrecht : T. Hooiberg et Fils, Éditeurs. Ritner, Robert (2002). "Nécromancie dans l'Égypte ancienne." Ciruolo, Léda ; Seidel, Jonathan (éd.), *Magie et divination dans le monde antique*. Leyde : Brill, 89-96. Szpakowska, Kasia (2003). *Derrière les yeux fermés : rêves et cauchemars dans l'Égypte ancienne*. Pays de Galles : Presse classique. Stricker, Bruno H. (1965). "Asinaires Ier". *Oudheidkundige mededelingen van het Rijksmuseum van Oudheden te Leiden*, 46, 52-75. te Velde, Herman (1977). *Seth Dieu de la confusion : une étude de son rôle dans la mythologie et la religion égyptiennes*. Leyde : Brill. Wilburn, Andrew T. (2012). *Matière magique. L'archéologie de la magie en Égypte romaine, à Chypre et en Espagne*. Ann Arbor : Presses de l'Université du Michigan.

S étiens

Hippolyte de Rome est connu pour ses écrits contre diverses hérésies et courants religieux, et dans son ouvrage « Réfutation de toutes les hérésies » (également connu sous le nom de « Réfutation contre toutes les hérésies » ou « Contre les hérésies »), il mentionne les Sétiens comme un groupe gnostique. . Les Sétiens faisaient référence à Seth, le troisième fils d'Adam, et faisaient partie du courant dominant du gnosticisme non chrétien, avec le Valentinianisme.

Hippolyte décrit certaines des croyances et mythes des Sétiens dans ses écrits. Outre Seth, d'autres figures mythologiques telles que Noreia, l'épouse de Noé, étaient également importantes dans l'inventaire mythologique des Sétiens. Il est intéressant de noter que la figure de Noreia a également une pertinence dans d'autres traditions, comme celles des Mandéens et des Manichéens.

Les informations sur les Sétiens fournies par Hippolyte et d'autres écrivains anciens contribuent à notre compréhension des différents courants gnostiques qui existaient au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne.

D'après Hippolyte. Ce système présente une trinité composée d'obscurité, de lumière et d'esprit pur, d'où émergent le ciel et la terre. Il est intéressant de noter que, dans ce contexte, l'obscurité n'est pas considérée simplement comme une matière inerte, mais

comme quelque chose d'intelligent et d'actif, assimilé à l'eau et au serpent.

Selon la description, les ténèbres donnent naissance à Nous (l'esprit), qui, bien que n'étant pas essence, provient de la lumière et de l'esprit. Cependant, le Nous ne peut pas se racheter, et la rédemption est obtenue en rendant le Logos de Lumière égal au Nous.

Le terme « Nous » vient du grec ancien (νοῦς) et a de multiples significations dans la philosophie grecque antique. Dans un sens philosophique, cela fait référence à la capacité humaine de comprendre mentalement quelque chose et à la faculté de l'être humain responsable de reconnaître et de penser. De plus, dans le domaine philosophique, « Nous » peut faire référence à la raison divine agissant dans le cosmos, principe qui implique le contrôle divin du monde.

En termes de traduction, en allemand, « Nous » est communément traduit par « esprit », « intellect », « esprit » ou « raison ». En latin, son équivalent le plus courant est « intellectus », bien que d'autres mots tels que « mens », « ratio » et « ingenium » soient également utilisés.

En bref, « Nous » englobe la capacité mentale humaine et, dans un contexte métaphysique et cosmologique, fait référence à la raison divine qui agit dans l'ordre du cosmos.

Épiphane de Salamine fait également référence à un groupe du nom de Sétiens, bien qu'il souligne qu'ils ne sont pas très répandus et ne se souvient pas exactement dans quelle ville d'Égypte il les a trouvés. Les informations fournies par ces

sources polémiques nous donnent un aperçu des croyances et du système théologique des Sétiens, bien qu'il soit important de noter la nature polémique de ces descriptions, car les écrivains ecclésiastiques présentaient souvent les hérésies en termes défavorables.

Les « Écrits de Seth » sont mentionnés dans le contexte des textes de Nag Hammadi, un recueil de textes gnostiques découverts dans les années 1940 en Haute-Égypte. Bien que l'Apocryphe de Jean soit un texte important dans cette collection, il existe plusieurs autres textes qui ont été associés à « l'écriture séthienne » en raison de leur contenu et de leurs thèmes. Certains de ces textes comprennent :

1. L'apocryphe de Jean : mentionne Seth comme l'un des êtres spirituels qui enseignent Jean.
2. L'Hypostase des Archontes : Elle traite de la création du monde et de l'opposition entre les forces divines et les archontes maléfiques.
3. L'Évangile copte égyptien : Un texte qui reflète les influences gnostiques et aborde des sujets tels que la création et la rédemption.
4. L'Apocalypse d'Adam : Un texte apocalyptique qui comprend des visions et des révélations données par Adam.
5. Les Trois Stèles de Set : Un texte qui peut faire référence à Seth et à ses enseignements.

6. Zostriens : Un texte qui aborde des questions cosmogoniques et théologiques.

7. Melchisédek : Lié aux figures mystiques et aux thèmes gnostiques.

8. Allogènes : Un autre texte qui explore des thèmes gnostiques et mythologiques.

9. Norea : Peut-être liée à la figure biblique de Noé et aux aspects gnostiques.

10. Marsanes : Un traité gnostique qui présente des dialogues mystiques.

11. La Protennoia Triforme : Un texte qui présente l'idée de la Sagesse Divine.

Il est important de noter que l'association de ces textes avec les « Écrits de Seth » est basée sur une interprétation scientifique moderne et pas nécessairement sur des descriptions historiques contemporaines. L'interprétation et la classification des textes gnostiques sont souvent des sujets de débat dans la recherche universitaire.

Hippolyte estime que le système de ce groupe n'a pas grand-chose à voir avec le contenu de ces écrits. C'est pourquoi, lors de la discussion de la recherche, Hans-Martin Schenke a suggéré de ne pas partir de déclarations anciennes, mais plutôt d'écrits dans lesquels les Gnostiques se considèrent comme des descendants de Seth et voient en même temps la connaissance de cette

descendance comme un salut. Porphyre (Vita Plotini 16) démontre que deux des écrits séthiens (Zostrianus, Allogenes) étaient utilisés par un groupe intra-chrétien. Par conséquent, l'idée d'une origine préchrétienne en Égypte et la classification des idées manichéennes-mandéennes comme une histoire d'influence sont très douteuses.

Références : Dylan M. Burns : Alien God Apocalypse : Platonisme et exil du gnosticisme sétien. Presses de l'Université de Pennsylvanie, Philadelphie 2014, ISBN 978-0-8122-4579-0.

Michael Lütge : Le paradis comme demeure de l'âme. Pratiques d'ascension visionnaires et constructions de mondes divins parmi les chamanes, magiciens, baptistes et séthiens. Traces iraniennes chez les Zostriens de Nag Hammadi. Thèse d'habilitation, Université Georg August de Göttingen au Département de théologie évangélique, juillet 2008 (sur archive.ub.uni-marburg).

Le point de vue de John D. Turner sur les phases du sétianisme met en évidence la complexité et les interactions de ce mouvement au fil du temps. Chaque phase est résumée ici selon son analyse :

Phase 1 : Origines et groupes préexistants (jusqu'au IIe siècle après JC).

- Deux groupes différents servent de base : les Barbeloïtes, éventuellement juifs de lignée sacerdotale, et les Setites, exégètes bibliques de la « postérité de Seth ».

2. Phase 2 : Fusion avec des groupes chrétiens baptistes (IIe siècle après JC)

- Les Barbeloïtes, groupe baptiste, fusionnent avec des groupes baptistes chrétiens au milieu du IIe siècle.
- Ils commencent à voir le Christ préexistant comme le « Fils auto-généré de Barbelo ».
- L'onction, reçue dans le rite du baptême, les assimile à

l'archétype du Fils de l'Homme.

- Jésus terrestre est l'apparition de Barbelo, le Logos Divin.

3. Phase 3 : Fusion avec les Séthites et formation des Séthianistes (Fin du IIe siècle après JC)

- Les Barbeloïtes christianisés fusionnent avec les Séthites, donnant naissance aux Séthianistes Gnostiques.
- Seth et Christ sont identifiés comme porteurs de la véritable image de Dieu.

4. Phase 4 : Séparation de l'orthodoxie chrétienne (fin du IIe siècle après JC)

- Le sétianisme se sépare de l'orthodoxie chrétienne en développement en raison du rejet de sa vision docétienne du Christ.

5. Phase 5 : Rejet par les hérésiologues chrétiens (début du IIIe siècle)

- Le sétianisme est totalement rejeté par les hérésiologues chrétiens.
- Le sétianisme s'oriente vers les pratiques contemplatives du platonisme.

6. Phase 6 : Attaques et fragmentation néoplatoniciennes (fin du IIIe siècle)

- Le sétianisme est attaqué par des néoplatoniciens comme Plotin.
- Le sétianisme s'éloigne du platonisme.
- Il se fragmente en plusieurs groupes gnostiques sectaires tels que les Archontiques, les Audiens, les Borborites et les Fibionites.

Ces phases représentent une évolution complexe du sétianisme, marquée par des fusions, des changements théologiques, des

séparations et une éventuelle fragmentation en différents groupes au fil du temps. L'interprétation de Turner met en évidence les influences du christianisme, du platonisme et des dynamiques internes dans la formation et l'évolution du sétianisme.

Source principale : Turner, John D. (2001), *Le gnosticisme séthien et la tradition platonicienne*, Presses Université Laval

L'observation des similitudes entre le mandéanisme et le sétianisme est un sujet intéressant et met en évidence les liens potentiels entre ces traditions. Voici quelques-unes des observations des chercheurs sur ces similitudes :

Parallèles entre les textes :

- Kurt Rudolph a souligné des parallèles entre les textes mandéens et les textes gnostiques séthiens trouvés dans la bibliothèque de Nag Hammadi.
- L'existence de similitudes textuelles suggère d'éventuelles influences partagées ou des thèmes communs dans les deux traditions.

2. Les « cinq sceaux » du sétianisme et l'immersion rituelle mandéenne :

- Birger A. Pearson compare les « Cinq Sceaux » du Sétianisme avec le masbuta mandéen.
- Pearson interprète les « Cinq Sceaux » comme une référence à une quintuple immersion rituelle dans l'eau, similaire à la pratique de l'immersion rituelle dans le Mandéanisme.

3. Relation entre la littérature séthienne et le baptême mandéen :

- Buckley suggère que la littérature gnostique séthienne est liée, peut-être en tant que sœur cadette, à l'idéologie du baptême mandéen.
- Cette connexion peut impliquer des influences mutuelles ou

une compréhension partagée de certains éléments rituels, comme le baptême.

La comparaison entre ces deux traditions fait apparaître des zones de convergence tant au niveau des textes que des pratiques rituelles. Ces études mettent en évidence la complexité des interactions entre les différents courants religieux et offrent des perspectives pour mieux comprendre la diversité et les relations entre les mouvements religieux dans l'Antiquité.

Références : Buckley, Jorunn J. (2010). Connexions mandéennes-séthiennes. ARAM, 22 (2010) 495-507. est ce que je:10.2143/ARAM.22.0.2131051

Kurt Rudolph, « Coptica-Mandaica, Zu einigen Übereinstimmungen zwischen Koptisch-Gnostischen und Mandäischen Texten », dans Essais sur les textes de Nag Hammadi en l'honneur de Pahor Labib, éd. M. Krause, Leyde : Brill, 1975 191-216. (réédité dans Gnosis und Spätantike Religionsgeschichte : Gesammelte Aufsätze, Leiden ; Brill, 1996. [433-457]).

Pearson, Birger A. (2011-07-14). «Le baptême dans les textes gnostiques séthiens». Ablution, Initiation et Baptême. De Gruyter. pp. 119-144. est ce que je:10.1515/9783110247534.119. ISBN978-3-11-024751-0.

Du « Dieu inconnu » émanent des éternités, une série d'êtres mâles et femelles appariés. Le premier d'entre eux est Barbelo, qui participe activement aux émanations qui suivent. Les éons qui en résultent représentent divers attributs de Dieu, qui sont indiscernables lorsqu'ils ne sont pas séparés de leur origine. Dieu et les éons constituent l'univers spirituel tout entier, connu sous le nom de Plérôme.

Dans certaines versions du mythe, l'Aeon Sophia imite les actions de Dieu, générant sa propre émanation sans l'approbation préalable des autres éons du Plérôme. Cela provoque une crise dans le Plérôme, conduisant à l'apparition de Yaldabaoth, un « serpent à tête de lion ». Cet être est communément appelé le démiurge, « l'artisan » ou le « créateur », en référence à la figure du Timée de Platon. Sofia cache initialement Yaldabaoth, mais finit par s'échapper, prenant ainsi une partie de son pouvoir

divin.

Avec le pouvoir volé, Yaldabaoth crée un monde matériel qui imite le divin Plérôme. Pour accomplir cette tâche, il engendre un ensemble d'entités connues collectivement sous le nom d'Archontes, de « petits dirigeants » et d'architectes du monde physique. Comme lui, ils sont souvent représentés comme des êtres zoomorphes à tête d'animal. Certains textes identifient explicitement les Archontes avec les anges déchus décrits dans la tradition d'Enoch dans les apocryphes judaïques.

À ce stade, les événements du récit séthien commencent à s'aligner sur les événements de la Genèse, le démiurge et ses cohortes archontiques jouant le rôle de créateurs. Comme dans la Genèse, le démiurge se proclame dieu unique et affirme que personne ne lui est supérieur. Cependant, la connaissance publique de ce qui s'est passé antérieurement remet en question cette affirmation et jette un éclairage radicalement différent sur la nature du créateur.

Le démiurge crée Adam et, ce faisant, transfère sans le savoir la part de pouvoir volée à Sophia au premier corps humain physique. Il tente alors de retrouver son pouvoir perdu en créant Eve à partir de la côte d'Adam. Dans cette tentative, le démiurge cherche à isoler et à récupérer le pouvoir qu'il a perdu. Cependant, sa tentative de violer Eve, qui contient désormais le pouvoir divin de Sophia, échoue selon plusieurs textes, lorsque l'esprit de Sophia est transplanté dans l'Arbre de la Connaissance. Dès lors, le couple est « tenté » par le serpent et consomme le fruit défendu, récupérant ainsi le pouvoir que le démiurge leur avait pris.

La plupart des textes séthiens qui nous sont parvenus sont conservés exclusivement dans la traduction copte des originaux grecs. Avant la découverte de la bibliothèque de Nag Hammadi, une collection de traductions coptes de textes gnostiques du IV^e

siècle apparemment cachés en réponse à la lettre pascale d'Athanase d'Alexandrie en 367, qui interdisait l'utilisation de livres non canoniques, il y avait très peu de preuves. de l'enseignement Gnostique disponible.

On sait que certains de ces textes séthiens ont existé au IIe siècle, mais nous ne pouvons exclure la présence de matériel synchrétique ultérieur dans leurs traductions du IVe siècle.

Parmi les textes séthiens figurent :

1. Évangile de Judas (Codex Tchacos, vers 300 ; mentionné par Irénée, vers 180)
2. Bibliothèque de Nag Hammadi :
 - L'Apocalypse d'Adam
 - L'Apocryphe de Jean (mentionné par Irénée, vers 180)
 - La pensée de Norea
 - Les Proténnoia Trimorphes (Codex XIII)
 - Le Livre Saint du Grand Esprit Invisible (également connu sous le nom d'Évangile copte des Égyptiens)
 - Zostriens
 - Trois Stèles d'Ensemble
 - Marsanes
 - Melchisédek
 - Halogènes
 - Le deuxième traité du grand Ensemble
 - La réalité des dirigeants, également connue sous le nom d'hypostase des archontes
 - Tonnerre, esprit parfait
 - Le Texte sans titre (ou Apocalypse sans titre ou La Gnose de la Lumière) (Bruce Codex, vers 5ème siècle)
 - L'Apocalypse copte de Paul

L'Évangile de Judas est l'un des textes gnostiques les plus récemment découverts. Sa traduction en anglais par National Geographic l'a rendu populaire. Dans ce texte, Judas Iscariote

est décrit comme le « treizième esprit (démon) » qui « a vaincu » les mauvais sacrifices des disciples en sacrifiant « l'homme qui m'a vêtu (Jésus) ». Ses références à Barbelo et l'inclusion de matériel similaire à l'apocryphe de Jean et à d'autres textes connexes relient l'Évangile de Judas au gnosticisme barbeloïte et/ou séthien.

Références : Évangile de Judas, p. 56. traduit par Kasser, Meyer, Wurst.

M **andéisme**

Mandéanisme, également connu sous le nom de Mandéanisme

(mandéen : ܡܢܕܝܐܝܝܬܐ Mandaiia; Arabe : مَندَائِيَّة, romanisé : Mandā'īyah), et parfois appelé sabéanisme ou sabianisme (arabe : صَابِيَّة, romanisé : Ṣābi'īyah), est une religion originaire du Proche-Orient, avec ses racines dans la région du Jourdain.

Cette ancienne tradition religieuse possède un corpus d'écrits sacrés appelé Ginza Rabba, qui comprend des textes liturgiques et des enseignements sur la vie spirituelle. Le Jourdain, en particulier la ville de Nasriya, est considéré comme sacré dans le mandéanisme et le baptême joue un rôle fondamental dans ses pratiques rituelles.

Le mandéanisme se caractérise par ses croyances dualistes, impliquant les concepts de lumière et d'obscurité, de bien et de mal. Ils adorent un dieu suprême connu sous le nom de Hayyi Rabbi et considèrent Jean-Baptiste comme un grand messager divin. Bien qu'il partage certaines similitudes avec d'autres religions abrahamiques, le mandéanisme possède ses propres traditions et rituels distinctifs. La communauté mandéenne a été confrontée à des défis et à des persécutions tout au long de l'histoire, ce qui a contribué à son caractère distinctif et à sa relative concentration dans certaines régions du Proche-Orient.

L

e protognosticisme de la secte de Thomas

"Thomasine, thomasinos" est le nom donné à un groupe chrétien syrien originaire du 1er ou du 2ème siècle et qui avait une dévotion particulière à l'apôtre Thomas. On suppose que ce groupe aurait pu attribuer la paternité de l'Évangile de Thomas à Thomas. lui-même. Les croyances des Thomasins étaient caractérisées par leur nature ésotérique, mystique et ascétique, et certains érudits les ont liées aux proto-gnostiques. Cependant, il est important de noter que l'association des Thomasins avec le Gnosticisme a été remise en question par critiques modernes.

Malgré les spéculations initiales suggérant un lien étroit avec le gnosticisme, certains érudits contemporains ont exprimé des réserves quant à cette affirmation. Il est à noter que les Thomasins manquent de nombreuses croyances propres au gnosticisme, ce qui a conduit à reconsidérer leur affiliation à ce mouvement religieux. Bien qu'ils partageaient certaines caractéristiques ésotériques et ascétiques, le manque d'éléments

distinctifs du gnosticisme a conduit à une évaluation plus nuancée de l'identité théologique des Thomasins dans le contexte du christianisme primitif.

Références : Kim, David W. (01/07/2021). Les paroles de Jésus dans l'Évangile de Thomas : la genèse d'une tradition de sagesse. Routledge.
ISBN978-1-000-37762-0.

Pour les Thomasiens, Jésus est la Lumière, qui est allé vers le lieu de la lumière et ses disciples doivent tenter d'atteindre la lumière par une ascension mystique. Les Thomasiens se considéraient comme des enfants de la lumière, mais ceux qui ne faisaient pas partie de la communauté élue étaient des enfants des ténèbres. Les Thomasiens croyaient ainsi à une sorte d'élection ou de prédestination ; ils se considéraient comme choisis parce qu'ils étaient nés de la lumière.

L'Évangile de Thomas dit que vous devez observer le sabbat pour être sauvé, mais il s'agit probablement d'une métaphore du repos intérieur.

On disait également que les Thomasines avaient des idées semi-ascétiques.

Références : DeConick, avril (2015-12-22). Cherchez à le voir : ascension et mysticisme de la vision dans l'Évangile de Thomas. BRILLER. p. 89.
ISBN978-90-04-31300-2.

Dans le passé, la croyance prédominante parmi les érudits était que l'Évangile de Thomas était lié au gnosticisme ; Cependant, les recherches contemporaines ont soulevé des doutes quant à l'affinité réelle entre le gnosticisme et cet évangile. Bien que

certaines érudits soutiennent que l'Évangile de Thomas présente une perspective gnostique, d'autres rejettent cette association en arguant qu'il lui manque la mythologie gnostique décrite par Irénée et que la forme de mysticisme présente dans l'Évangile n'incorpore pas beaucoup d'éléments typiques du gnosticisme. .

Un aspect particulièrement remarquable est l'apparente approbation dans l'Évangile de Thomas du caractère sacré de la vie incarnée, un principe qui contredit l'enseignement gnostique. Ce point a été utilisé par Paterson Brown pour affirmer que l'Évangile est clairement non gnostique. David W. Kim souligne également que l'association entre les Thomasins et le Gnosticisme semble anachronique, arguant que la secte Thomasines précède les mouvements gnostiques dans le temps.

Andrew Phillip soutient que, selon son analyse, les Thomasins ne s'identifiaient à aucune forme spécifique de gnosticisme, bien qu'ils aient toujours des perspectives profondément ésotériques avec une possible influence platonicienne.

Références : Smith, Andrew Phillip (17/03/2014). Un dictionnaire du gnosticisme. Livres de quêtes. ISBN978-0-8356-3097-9.

Foster, Paul (2009-02-26). Les Évangiles apocryphes : une très brève introduction. OUP Oxford. ISBN978-0-19-923694-7.

Kim, David W. (2021-07-01). Les paroles de Jésus dans l'Évangile de Thomas : la genèse d'une tradition de sagesse. Routledge. ISBN978-1-000-37762-0.

O

des de Salomon

Les Odes de Salomon, abrégées en OdSal, constituent un fascinant recueil d'hymnes chrétiens dont on estime qu'ils ont été écrits vers l'an 130 après JC. Ces 42 odes, initialement écrites en syriaque, ont été transmises principalement en syrien, avec une certaine présence également en copte. Il est intéressant de noter que l'Ode 11 nous est parvenue dans les versions syriaque et grecque, ajoutant une nuance supplémentaire à sa riche histoire.

Cependant, il convient de noter que l'Ode 2 est absent des sources disponibles. Cette lacune soulève des questions intrigantes sur la transmission et la préservation de ces compositions anciennes, ainsi que sur le contenu spécifique de l'ode perdue. L'absence de l'Ode 2 ajoute un mystère à la collection, laissant place à la spéculation et au désir d'en découvrir davantage sur son contenu original et sa signification dans le contexte des Odes de Salomon.

Les Odes de Salomon, initialement datées d'environ 200 après JC. selon H.J.W. Drijvers, et plus récemment situé en 130 après JC. de Michael Lattke et Klaus Berger, offrent un regard fascinant sur l'ancien monde chrétien. La proximité temporelle avec les lettres pauliniennes et le Corpus Johanneum, qui ne sont pas transmises par citation, suggère que ces odes pourraient être nées tard dans cette période.

Malgré son importance historique et spirituelle, le mystère persiste autour de l'identité des auteurs, qui pourraient être des chrétiens païens pour lesquels les compositions étaient destinées à un public chrétien païen. La possibilité qu'ils soient originaires d'Edesse ajoute une nuance géographique intrigante à leur origine.

Cette énigme entourant la paternité et la datation des Odes de Salomon offre aux chercheurs un terrain fertile pour la spéculation et la recherche, tout en soulignant leur position unique dans l'histoire paléochrétienne.

Ils décrivent Dieu comme « celui qui ne connaît aucune envie » (OdSal 3.6 ; 7.3 ; 11.6 ; 15.6 ; 17.12 ; 20.7 ; 23.4). De date tardive (autour de 200 après JC), il est considéré comme s'inscrivant dans la tradition des polémiques anti-marcionites. Hermann Detering : « *Amatoria carmina* studiosae discunt » – Basilide et les Odes de Salomon.

Dans les Odes de Salomon, il est courant de supposer que Jésus se présente comme l'orateur des hymnes, agissant comme le transmetteur des révélations divines sur Dieu. Son message central est la prédication de la conversion vers la lumière. Un aspect intéressant est que la mort de Jésus, selon l'interprétation donnée, manque de signification constitutive. Au contraire, l'exaltation de Jésus, conformément à Philippiens 2 : 9-11, est la raison pour laquelle les nations du monde croient en lui et le confessent (Ode 10 : 5).

Dans ce contexte, Israël joue un rôle subordonné, tandis que les nations sont devenues « mon peuple pour toujours » selon Ode 10 : 6. Cette approche suggère une universalité dans l'acceptation de Jésus au-delà des frontières d'Israël.

Les Odes de Salomon reflètent également une position contraire aux enseignements gnostiques ou marcionites. Sa proximité avec le Diatessaron de Tatien et l'accent mis sur l'identité du croyant avec le Christ, comme observé dans l'Ode 41, indiquent une résistance aux courants théologiques alternatifs.

Il est intéressant de noter qu'Hermann Detering a identifié Basilides, un gnostique du 1er au 2ème siècle après JC, comme l'auteur possible de ces écrits. Ce lien soulève des questions sur l'influence et les courants de pensée qui ont pu façonner les Odes de Salomon, ajoutant une couche supplémentaire de complexité à son interprétation et à sa signification dans le contexte de l'histoire chrétienne primitive.

Il décrit Dieu comme « celui qui ne connaît aucune envie » (OdSal 3.6 ; 7.3 ; 11.6 ; 15.6 ; 17.12 ; 20.7 ; 23.4). De date

tardive (autour de 200 après JC), il est considéré comme s'inscrivant dans la tradition des polémiques anti-marcionites.

Références : Klaus Berger, Christiane Nord : Le Nouveau Testament et les premiers écrits chrétiens, page 936.

Hermann Detering : « Amatoria carmina studiose discutunt » – Basilide et les Odes de Salomon.

Les manuscrits les plus anciens des Odes de Salomon datent approximativement de la fin du III^e siècle et du début du IV^e siècle. Ceux-ci incluent la Pistis Sophia copte, une citation latine du verset 19 de l'Ode de Lactance et le texte grec de l'Ode 11 dans le Papyrus XI de Bodmer. Avant le XVIII^e siècle, les Odes n'étaient connues que grâce à une citation de Lactance et à leur inscription dans deux listes de littérature religieuse.

Le British Museum a acquis la Pistis Sophia (Codex Askewianus, aujourd'hui British Library Add MS 5114) en 1785. Ce manuscrit copte, un codex de 174 feuilles, a probablement été composé à la fin du III^e siècle. Il contient le texte complet de deux Odes, des parties de deux autres, et éventuellement l'Ode 1 (cette dernière n'est attestée dans aucun autre manuscrit et peut ne pas être complète). La Pistis Sophia est un texte gnostique composé en Égypte, peut-être une traduction du grec aux influences syriennes.

Après la découverte de fragments des Odes de Salomon dans la Pistis Sophia, les érudits recherchèrent des copies plus complètes. En 1909, James Rendel Harris trouva dans son bureau une cache de feuilles oubliées d'un manuscrit syriaque. Ce manuscrit (Cod. Syr. 9 dans la bibliothèque John Rylands) est le plus complet des textes existants des Odes, commençant par la deuxième strophe du premier vers de l'Ode 3. Cependant, les deux premières Odes ont été perdues. Le manuscrit couvre l'intégralité des Odes jusqu'à l'Ode 42 et continue ensuite avec

les Psaumes de Salomon, bien que la fin du manuscrit ait été perdue. Bien qu'il s'agisse d'une copie tardive, datant au maximum du XVe siècle, elle offre une vue complète des Odes.

En 1912, F. C. Burkitt découvrit un manuscrit plus ancien au British Museum (aujourd'hui British Library Add MS 14538). Le Codex Nitriensis, provenant du monastère des Syriens de Wadi El Natrun, à cent kilomètres à l'ouest du Caire, présente l'Ode 17 : 7b jusqu'à la fin de l'Ode 42, suivi des Psaumes de Salomon en numérotation continue. Bien que Nitriensis, daté du XIIIe siècle par Mingana, soit antérieur d'environ cinq siècles à Harris, son écriture dense la rend parfois difficile à lire.

En 1955-1956, Martin Bodmer acquiert le Bodmer Papyrus XI, un album grec de littérature religieuse chrétienne compilé en Égypte au IIIe siècle. Ce papyrus comprend l'intégralité de l'Ode 11, intitulée « SOLOMONTOC ODE », avec une brève section au milieu qui n'apparaît pas dans la version de Harris. Des preuves internes suggèrent que ce matériel supplémentaire est original à l'Ode et que le manuscrit ultérieur de Harris l'a omis.

Bien que les anciens érudits croyaient que les Odes étaient à l'origine écrites en grec ou en hébreu, il existe désormais un consensus selon lequel le syriaque/araméen était la langue originale. On suppose que son lieu d'origine pourrait être la région syrienne. Les estimations sur la date de composition varient du 1er au 3ème siècle après JC, beaucoup d'entre elles étant situées au 2ème siècle. Certains soutiennent que l'Ode 4 traite de la fermeture du temple de Léontopolis, en Égypte, ce qui situerait l'écriture vers 73 de notre ère. L'un des arguments de poids en faveur d'une date antérieure est la découverte de références aux Odes, et peut-être même de citations de celles-ci, dans les écrits de saint Pierre et d'Ignace d'Antioche. Justin Martyr et Irénée ont également fait des allusions qui soutiennent une date antérieure. date précoce. date précoce. Les Odes présentent des similitudes notables avec l'Évangile de Jean,

suggérant que l'auteur appartenait à la même communauté où le livre a été écrit.

Il existe un large consensus sur le fait que les Odes sont liées à l'Évangile de Jean et aux manuscrits de la mer Morte, ce qui conduit Charlesworth à conclure que l'écrivain était un Essénien converti à la communauté johannique.

Références : Charlesworth, James H. (1998). Réflexions critiques sur les Odes de Salomon. Presse académique de Sheffield. ISBN978-1-85075-660-6.

RM Grant (1944). «Les Odes de Salomon et l'Église d'Antioche», Journal of Biblical Literature 63, pp.

Rutherford Hayes Platt Les livres perdus de la Bible et Les livres oubliés d'Eden (Collins-World Publishers, 1926).

J. R. Harris, A. Mingana, A. Vööbus, JA Emerton et James H. Charlesworth
Eschatologie

Le livre mentionne l'Antéchrist au sens figuré, en utilisant le mot « dragon » pour l'Antéchrist.

Références : Ephron, Joshua (1987). Études sur la période hasmonéenne. BRILLER. ISBN 978-90-04-07609-9. Harris, J. Rendel (09/04/2015). Les Odes et Psaumes de Salomon. La presse de l'Université de Cambridge. ISBN978-1-107-49773-3.

Certains ont émis l'hypothèse que le livre présente des tendances doctrinales ; Cependant, cela suggère également que, malgré sa nature miraculeuse, la naissance de Jésus était véritablement humaine, contredisant ainsi le docétisme. Il est probable qu'Ignace d'Antioche, opposé au docétisme (ou vice versa), ait utilisé les Odes de Salomon. Il a en outre été soutenu que l'Ode 8 : 5-6 fait référence à la résurrection du Christ. De plus, les liens étroits entre les Odes et les œuvres de Jean contredisent la doctrine docétique.

Les Odes de Salomon identifient le Christ comme le Logos et proclament sa préexistence. Dans leur contenu, les Odes intègrent de nombreux enseignements chrétiens conventionnels, comme l'affirmation que le Messie est le Fils de Dieu et l'expiation faite par Jésus. Le poète des Odes désigne Jésus à la fois comme Fils de l'Homme et Fils de Dieu.

Les Odes peuvent contenir le premier témoignage non biblique de la naissance virginale, selon la date de leur écriture.

Ce livre aborde également la figure maternelle du Messie, faisant allusion à sa mort par crucifixion et à sa descente aux Enfers.

Le livre mentionne le « Père, le Fils et le Saint-Esprit » et semble avoir une théologie trinitaire sans aucune trace de subordination, contrairement à ce qu'auraient Tertullien et plus tard Origène.

Le livre fait apparemment allusion au baptême, mais n'aborde pas l'Eucharistie. Les thèmes de baptême possibles incluent le renouveau (Ode 36 :5), la création d'un nouvel être (Ode 15 :8, 21 :3), le scellement par le Saint-Esprit (Ode 4 :7), l'entrée au paradis (Ode 11 :16), la formule trinitaire du baptême (Ode 23 :22) et de la circoncision (Ode 11). La présence de ces thèmes a conduit certains chercheurs à affirmer que les Odes constituent un recueil d'hymnes baptismaux. L'auteur semble avoir été influencé par le mysticisme juif et la pensée apocalyptique.

Certains critiques, dont l'identité n'est pas précisée, ont exprimé des doutes sur l'orthodoxie des Odes, suggérant la possibilité qu'elles soient issues d'un groupe hérétique ou gnostique. Ce soupçon est basé sur l'utilisation fréquente du mot « connaissance » (syriaque : ܐܕܐܬܐ *īḏa'tâ*; grec : Γνωσις *gnōsis*), la légère suggestion selon laquelle le Sauveur devait être gardé selon Ode 8 : 21c (ܡܠܟܐ ܕܗܘܐ ܕܥܬܦܪܩܐ *wafriqê ḥ-haw d 'eṭpreq* — "et les sauvés (sont) en celui qui a été sauvé") et l'image du Père avec des seins qui sont traités par le Saint-Esprit pour provoquer l'incarnation du Christ. Dans le cas du terme « connaissance », cela fait toujours référence au don divin de la révélation de soi, et puisque les Odes célèbrent la création de Dieu, elles semblent contredire la notion gnostique selon laquelle la connaissance fournit les moyens de se libérer du monde imparfait. Bien que certaines de ces images soient parfois considérées comme des indicateurs d'hérésie dans les Odes, des parallèles peuvent être trouvés dans la littérature patristique ancienne.

Les liens notables avec le Prologue de l'Évangile selon Jean ont été soulignés, et la similitude avec les Hymnes de Qumrân a été soulignée à plusieurs reprises. Cependant, les critiques récentes ne considèrent plus les Odes de Salomon comme le produit d'un représentant de la communauté de Qumrân. Ces connexions, ainsi que la langue syriaque d'origine et les affinités possibles avec les lettres d'Ignace d'Antioche, suggèrent un environnement de composition qui se situerait approximativement dans la zone syriaque occidentale, autour d'Antioche.

Il est important de ne pas confondre les Odes de Salomon avec les Psaumes de Salomon ou avec les Odes du canon des Églises

orthodoxes.

Les Odes de Salomon se composent de 42 courtes compositions poétiques, bien que la deuxième ode ou le début de la troisième ne soient pas inclus.

-Odes de Salomon XLII : 1-10 -

-

"L'âme sans connaissance n'est pas bonne;..." (Proverbes 19 : 2).

[2] Aussi, que le nefesh... soit sans da'as, ce n'est pas tov,..." (Bible juive orthodoxe).

"De même, lorsque l'âme est dépourvue de connaissance, la [Gnose] n'est pas bonne." [Proverbes 19:2]. (Le Zohar, Volume III, Section Vaera).

Les « Odes de Salomon » sont largement considérées par les érudits comme l'une des découvertes les plus importantes dans la compréhension du christianisme primitif. Ils ont été décrits comme « le plus ancien livre d'hymnes chrétiens », un « cantique gnostique du IIe siècle » et dont le contenu reflète « une gnose au sens large ». Certains chercheurs suggèrent qu'ils ont été écrits par un auteur lié à la communauté essénienne de Qumran dans le contexte du christianisme primitif.

Découverts en 1909 en Mésopotamie dans un manuscrit rédigé en syriaque contenant 40 des 42 Odes, ainsi que les 18 « Psaumes de Salomon » précédant les Odes, ces textes ont suscité un grand intérêt. La première Ode, ainsi que quatre autres en copte, se trouvent dans la « Pistis Sophia », plus précisément dans la « Dix-neuvième Ode », tandis que la deuxième Ode reste encore introuvable.

Les « Psaumes de Salomon », écrits vers le milieu du premier siècle av. (entre 69 et 50 avant JC, selon certaines conclusions académiques), ont été inclus dans le "Codex Alexandrin", un manuscrit de la Bible grecque du 5ème siècle après JC, qui contient la "Septante" et le Nouveau Testament.

Certains érudits relient les « Psaumes de Salomon » aux Esséniens de Qumrân, car ils expriment une forte opposition à la monarchie hasmonéenne. D'autres suggèrent une possible origine pharisienne.

La date du manuscrit des Odes de Salomon fait l'objet de débats parmi les érudits, certains la plaçant dans la seconde moitié du Ier siècle après JC, tandis que d'autres proposent la première moitié du IIe siècle après JC. D'autres maintiennent encore des dates ultérieures.

Le Dr J. R. Harris, qui a découvert et publié les Odes pour la première fois en 1909, a attribué leur origine au contexte judéo-chrétien des premières années du christianisme, peu après 70 après JC. D'un autre côté, le savant Harnack a suggéré que les Odes sont apparues en Palestine entre les années 50 avant JC. et 67 après JC, influencés sous certains aspects par les Esséniens et même par les thérapeutes égyptiens, les décrivant comme « dans un certain sens, gnostiques ».

References: <http://www.testimonios-de-un-discipulo.com/Odas-de-Salomon-Introduccion.html>

Dans la « Pistis Sophia », la paternité des « Odes de Salomon » est attribuée à « Salomon ». Il est évident que ces Odes sont plus anciennes que le manuscrit de la « Pistis Sophia », puisque cinq

des quarante-deux Odes (I, V, VI, XXII, XXV) sont citées et étudiées ésotériquement dans cet ouvrage.

L'Ode I, absente du manuscrit syriaque découvert en 1909 par le Dr J.R. Harris, est présente exclusivement dans la « Pistis Sophia ».

Lactance, un écrivain chrétien du III^e siècle, cite l'Ode 19 dans ses « Instituts divins » (De Divine Institutes 4.12.3), en commençant par les mots : « Salomon dans l'Ode XIX dit ainsi... » :

'Salomon dans Ode undevicesima ita dicit : Infirmatus est uterus Virginis et accepit foetum et gravata est, et facta est in tumba miseratione mater virgo.' (Lactancius, De Div. Inst. iv. 12.- "Les Odes et les Psaumes de Salomon", "II." "Introduction." Harris).

Dans le « Synopsis Sacrae Scripturae » du IV^e siècle, les « Psaumes et Odes de Salomon » étaient lus « aux catéchumènes » :

"Il existe également d'autres livres de l'Ancien Testament qui ne sont pas considérés comme canoniques, mais qui sont lus aux catéchumènes... Macchabées... Psaumes et Odes de Salomon, Suzanne." (Synopsis Sacrae Scripturae du Pseudo-Athanase, 4^e siècle).

Ces brèves études mettent en lumière la valeur significative des "Odes", des "Hymnes" ou des "Chants de Salomon", avec un message universel de salut gnostique-chrétien, adopté par les Esséniens, les Chrétiens et les Gnostiques Chrétiens, notamment dans les hymnes ou chants de la "Pistis-Sophia".

ODES DE SALOMONO de 1

1 Le Maître est sur ma tête comme une couronne, et je ne serai jamais sans Lui.

2 Il m'a tressé une couronne de Vérité, et ses branches portent des bourgeons en moi.

3 Car ce n'est pas comme une couronne morte qui ne peut germer, parce que tu vis dans ma tête et que tu y as fleuri.

4 Et tes fruits sont mûrs et parfaits, ils sont pleins de ton salut.

Ode 2

Aucun verset de cette Ode n'a été retrouvé.

Ode 3

Les premiers mots de cette Ode ont disparu.

1 J'ai mis le vêtement.

2 Et ses membres sont avec Lui.

Et je me tiens sur eux, et Il m'aime :

3 Parce que je n'aurais pas connu l'Amour du Maître s'Il ne m'aimait pas.

4 Car qui est capable de distinguer son Amour, sinon celui qui est aimé de Lui ?

5 J'aime le Bien-Aimé, et mon âme l'aime :

6 Et là où est son repos, là aussi je suis,

7 Et je ne serai jamais un étranger devant le Très Haut Maître
car dans sa grande miséricorde il n'y a aucun scrupule.

8 Je me suis uni à Lui, et l'Amant a trouvé le Bien-Aimé.

9 Et parce que j'aime Celui qui est le Fils, je deviendrai fils.

10 Et parce que j'ai rejoint l'Immortel, je deviendrai immortel.

11 Et celui qui prend plaisir au Vivant obtiendra la vie.

12 Voici l'Esprit du Maître qui ne ment pas et qui enseigne aux
enfants des hommes à connaître ses voies.

13 Soyez sage, compréhensif et restez éveillé et vigilant.
Alléluia.

Ode 4

1 Aucun homme, ô mon Dieu, ne peut changer ton sanctuaire,

2 Il ne lui est pas non plus possible de changer de place, car il
n'a aucun pouvoir sur elle : (l'homme)

3 Car tu as créé ton sanctuaire avant de faire les autres lieux :

4 Et ce qui est plus grand ne peut être modifié par ceux qui sont
nés plus tard.

5 Tu as donné ton cœur, ô Maître, à tes croyants : tu ne manqueras jamais et ne renieras jamais tes fruits,

6 Car une heure de Ta Foi équivaut à des jours et des années.

7 Qui est là, vêtu de Ta Grâce, qui peut être blessé ?

8 Car votre sceau est reconnu : et vos créatures le reconnaissent, vos armées célestes le possèdent, et les archanges choisis en sont marqués.

9 Tu nous as donné ta communion, et ce n'est pas que tu as besoin de nous mais que nous avons besoin de toi.

10 Distille doucement sur nous ta rosée, ouvre tes fontaines abondantes où coulent le lait et le miel :

11 Car il n'y a pas de repentir chez toi, tu ne regretteras jamais de nous avoir donné tout ce que tu nous as promis,

12 Parce que la fin a été révélée devant vous, tout ce que vous donnez, vous le donnez généreusement.

13 Donc vous n'enlevez ni ne reprenez rien.

14 Car toutes choses vous ont été révélées comme Dieu et ordonnées dès le commencement devant vous, et c'est vous, ô Dieu, qui avez créé toutes choses. Alléluia.

Ode 5

1 Je te rendrai grâce, ô Maître, parce que je t'aime,

2 Ô Très-Haut, tu ne m'abandonneras jamais, car tu es mon espérance :

3 J'ai reçu gratuitement ta grâce, et c'est pourquoi je vivrai,

4 Mes poursuivants viendront et ne pourront pas me trouver :

5 Une nuée de ténèbres tombera sur leurs yeux ; et une obscurité épaisse les obscurcira,

6 Ils n'auront pas de lumière pour me voir, et ils ne pourront pas m'attraper.

7 Leurs conseillers seront dans les ténèbres, et tout ce qu'ils ont machiné contre moi se retournera contre eux,

8 Parce qu'ils ont conseillé, mais sans succès,

9 Car mon espérance est dans le Maître et je n'aurai pas peur, et parce que le Maître est mon salut, je n'aurai pas peur :

10 Il est une guirlande (de lumière) sur ma tête et je ne bougerai pas ; Même si tout tremble autour de moi, je serai ferme ;

11 Et même si toutes choses visibles périssent, je ne mourrai pas, car le Maître est avec moi et je suis avec lui. Alléluia.

Ode 6

1 Tout comme les mains bougent sur la harpe et font résonner les cordes.

2 C'est ainsi que l'Esprit du Maître fait parler mon corps, et je

parle grâce à son Amour,

3 Cela fait disparaître tout ce qui est étrange et amer.

4 Il en fut ainsi depuis le début et il en sera ainsi jusqu'à la fin : rien ne peut être son adversaire ni se dresser contre lui.

5 Le Maître a multiplié la connaissance de Lui-même, et Il s'efforce de faire connaître ces choses qui, par Sa Grâce, nous ont été accordées.

6 Parce qu'Il nous a donné la louange de Son Nom, nos Esprits louent Son Saint-Esprit.

7 Ce qui était un ruisseau est devenu un fleuve grand et large.

8 Qui a inondé et dissous tout sur son passage et apporté des eaux au Temple,

9 Et les barrières des fils des hommes n'ont pu les arrêter, ni les artifices de ceux dont la tâche est de contenir les eaux. (de sagesse)

10 Et (les eaux) se sont répandues sur toute la surface de la terre, et ont tout rempli, et tous ceux qui ont soif ont été abreuvés.

11 Toute soif était apaisée et étanchée : d'en haut la coupe nous était offerte.

12 Bienheureux ceux à qui cette eau (vivante) a été donnée

13 Leurs lèvres sèches étaient apaisées, les faibles étaient relevés.

14 Les âmes qui allaient mourir furent sauvées de la mort :

15 Les branches tombées furent redressées et relevées :

16 Ils fortifièrent sa faiblesse et la lumière parvint à ses yeux :

17 Ils se connaissaient tous dans le Maître et vivaient pour toujours près des eaux de la vie. Alléluia.

Ode 7

1 Comme l'élan de la colère est dirigé vers le mal ; De même l'élan de la joie conduit vers ce qui est aimable et attire sans mesure ses doux fruits.

2 Ma joie est le Maître et mon élan est vers Lui, et le chemin est beau.

3 Parce que j'ai quelqu'un qui m'aide, le Maître.

4 Il m'a fait le connaître complètement, sans état d'âme, simplement, et avec bienveillance il s'est dépouillé de Grandeur.

5 Il est devenu comme moi pour que je puisse le recevoir :

6 Et il a été considéré comme un semblable à moi afin que je puisse le revêtir.

7 C'est pourquoi je n'ai pas tremblé en le voyant, parce qu'il était bon envers moi.

8 Il est devenu selon ma nature afin que je puisse apprendre de lui, et il a pris une forme semblable à la mienne afin que je ne

m'éloigne pas de lui.

9 Le Père de toute connaissance est aussi la Parole de connaissance.

10 Celui qui a créé toute sagesse est plus sage que ses œuvres.

11 Il m'a créé alors que je ne savais toujours pas ce qu'il ferait une fois entré dans l'existence.

12 C'est pourquoi il a eu pitié de moi et, dans sa grâce immense, il m'a accordé de demander et de bénéficier de son sacrifice.

13 Car il demeure incorruptible de génération en génération.

14 Il s'est livré à la vue de ceux qui lui appartiennent, afin qu'ils reconnaissent Celui qui les a créés, et qu'ils ne s'imaginent pas qu'ils viennent d'eux-mêmes.

15 Pour parvenir à sa Connaissance, Il nous a montré un chemin, et l'a étendu et élargi pour apporter à tous la Perfection.

16 Et il a posé des signes de sa Lumière, et j'ai marché dans cette voie depuis le début et je le ferai jusqu'à la fin.

17 C'est par lui qu'elle a été forgée, et il s'est reposé dans le Fils, et pour son salut il pourvoira à tout.

18 Et le Très-Haut sera reconnu par ses saints, pour annoncer à ceux qui lui chantent des chants la venue du Maître :

19 Afin qu'ils marchent devant lui à sa rencontre et lui chantent

avec joie et avec la harpe à plusieurs tons :

20 Les prophètes viendront devant lui et seront vus les premiers.

21 Ils loueront le Maître pour son amour : parce qu'il est proche et qu'il est possible de le voir.

22 Et la haine sera arrachée de la terre et sera noyée avec l'envie.

23 Car l'ignorance a été détruite, grâce à la Connaissance du Maître qui est venue.

24 Ceux qui font des mélodies chanteront la grâce du Très-Haut Maître.

25 Et ils apporteront leurs voix, et leur cœur sera comme le jour, et leur chant sera beau comme la beauté sublime du Maître.

26 Et personne ni rien qui respire ne manquera de le connaître et personne ne sera privé de la voix.

27 Car il a donné une bouche à sa création, afin que leurs voix puissent s'adresser à lui et le louer.

28 Laissez-vous confesser sa puissance et déclarez sa grâce (qu'il vous a accordée) Alléluia.

Ode 8

1 Ouvrez, ouvrez vos cœurs à l'exaltation du Maître !

2 Et que Son Amour se multiplie (et se propage) depuis le cœur et atteint les lèvres.

3 Afin que vos fruits donnent naissance (manifestent) au Maître,

des fruits vivants et saints, afin que vous puissiez parler avec Lui éveillé au milieu de sa lumière.

4 Lève-toi et tiens-toi droit, Toi qui étais autrefois abattu :

5 Publiez, vous qui étiez silencieux, car maintenant vos bouches sont ouvertes.

6 Toi qui étais méprisé, tu seras désormais élevé, parce que ta justice a été exaltée,

7 Car la droite du Maître est avec vous, et il vous aide.

8 Car la paix était prête (préparée) pour vous avant le début de votre guerre.

9 Écoutez la Parole de Vérité et recevez dans votre être la connaissance du Très-Haut.

10 Votre chair n'a jamais perçu ce que je vous dis, et vos cœurs n'ont jamais connu ce que je vous montre.

11 Gardez mon secret, vous qui en êtes gardés.

12 Gardez ma foi, vous qui en êtes protégés.

13 Comprenez ma connaissance, Toi qui me connais vraiment.

14 Aimez-moi intensément, ceux qui m'aiment.

15 Car je ne cacherai pas ma face à ceux qui sont à moi.

16 Car je les connais, et avant même qu'ils existent, je les connaissais, et j'ai mis mon sceau sur leurs visages :

17 J'ai façonné leurs membres et je leur ai préparé mes propres seins, afin qu'ils puissent boire mon lait sacré et vivre ainsi.

18 J'y prends plaisir et je n'en aurai jamais honte.

19 Ils sont l'ouvrage de mes mains et la puissance de mes pensées :

20 Qui peut s'élever contre le fruit de mes mains, ou qui ne s'y soumettra pas ?

21 J'ai conçu et formé en eux l'esprit et le cœur, et ils sont à moi, et c'est par ma droite qu'ils ont été choisis :

22 Et ma justice marche devant eux et les guide. Ils ne seront jamais privés de (la connaissance de) mon Nom, car il repose toujours en eux.

23 Demandez, et l'Amour du Maître abondera et vous resterez en Lui.

24 Et le bien-aimé sera choisi par le Bien-Aimé, qui est gardé dans le Vivant :

25 Et ils seront sauvés par celui qui a été sauvé.

26 Et ils seront incorruptibles de génération en génération à cause du nom de ton Père. Alléluia.

Ode 9

1 Ouvre tes oreilles et je te parlerai. Donnez-moi vos âmes et je vous donnerai aussi la mienne.

2 La Parole du Maître et ses délices, les Saintes pensées qu'Il a pensées concernant son Messie. 3 Car la volonté du Maître est votre salut, et ses pensées sont sa vie éternelle, et votre fin est l'immortalité.

4 Enrichissez-vous en Dieu le Père, recevez les pensées du Très-Haut.

5 Soyez fort et sa Grâce vous rachètera.

6 Car je vous annonce la Paix, vos Saints ;

7 Et aucun de ceux qui m'écoutent ne peut tomber dans la guerre, et ceux qui ont connu le Maître ne peuvent pas périr, et ceux qui le reçoivent ne peuvent pas être honteux.

8 Une couronne impérissable est la Vérité pour toujours. Bienheureux ceux qui l'ont mis sur la tête :

9 C'est un joyau inestimable ; et il y a eu de grandes guerres pour l'obtenir.

10 Et la justice l'a pris et vous l'offre.

11 Portez la couronne de la véritable Alliance des Maîtres.

12 Et tous ceux qui l'auront vaincu seront écrits dans son livre.

13 Car son livre est la victoire qui leur appartient. Et elle (la

Victoire) les verra en sa présence parce qu'elle désire qu'ils soient sauvés. Alléluia.

Ode 10

1 Le Maître a dirigé ma bouche avec sa Parole, et a ouvert mon cœur avec sa Lumière, et a fait habiter en moi sa Vie immortelle ;

2 Et il m'a accordé de pouvoir prononcer le fruit de la Paix.

3 Pour convertir les âmes de ceux qui désirent venir à Lui et guider les captifs dans un bon esclavage de Liberté ;

4 J'ai été fortifié et rendu puissant et j'ai pris le monde entre mes mains ;

5 Car il a été fait pour moi et pour la louange du Très-Haut, de Dieu mon Père.

6. Et les païens furent rassemblés, ceux qui avaient été dispersés en exil,

7 Et je n'ai pas été souillé par eux parce que je les ai aimés, et ils m'ont reconnu dans les hauteurs ; et le signe de la lumière a été placé dans leurs cœurs,

8 Et ils sont entrés dans ma vie et ont été sauvés et seront mon peuple pour toujours. Alléluia.

Bibliographie en espagnol sur des sujets gnostiques

García Bazán, Francisco (2003-2017). La Gnose éternelle. Anthologie de textes gnostiques grecs, latins et coptes. Ouvrage complet en trois volumes. Madrid : Maison d'édition Trotta.

Volume I. 2003. ISBN 978-84-8164-585-9.

Tome II. Pistis Sophia / Foi Sageesse. 2007. ISBN978-84-8164-852-2.

Tome III. Gnostiques Libertins et témoignages Hermétique-Gnostiques, Alchimiques et Néoplatoniciens. 2017. ISBN978-84-9879-684-1.

García Bazán, Francisco, éd. (2006). L'Évangile de Judas. Madrid : Maison d'édition Trotta. ISBN978-84-8164-837-9.

Jonas, Hans (2000, 2003). La religion gnostique. Le message du Dieu Étrange et les débuts du christianisme. Madrid : Éditorial Siruela. ISBN978-84-7844-492-2.

Torrents de Montserrat, José (1990). Les Gnostiques. Travaux terminés. Madrid : Éditorial Gredos.

Tome I : Les Gnostiques I. ISBN 978-84-249-0884-3.

Tome II : Les Gnostiques II. ISBN978-84-249-0885-0.

Piñero, Antonio (éd.). Textes gnostiques. Bibliothèque de Nag Hammadi. Travaux terminés. Madrid : Maison d'édition Trotta.

Tome I : Traités philosophiques et cosmologiques. Contributeurs : Traduction, introduction et notes d'Antonio Piñero, José Montserrat Torrents, Francisco García Bazán, Fernando Bermejo et Alberto Quevedo. Relié, 1997 (3e édition 2007). ISBN978-84-8164-884-3.

Tome II : Évangiles, Actes, Lettres. Contributeurs : Traduction, introduction et notes d'Antonio Piñero, José Montserrat Torrents, Francisco García Bazán, Fernando Bermejo et Ramón Trevijano Etcheverría. Relié, 1999 (4e édition 2009). ISBN978-84-8164-885-0.

Tome III : Révélation et autres écrits. Contributeurs : Traduction, introduction et notes d'Antonio Piñero, José Montserrat Torrents, Francisco García Bazán, Gonzalo Aranda, Fernando Bermejo, María Luz Mangado et Alberto Quevedo. Relié, 2000 (2e édition 2009). ISBN978-84-9879-020-7.

Bibliographie générale

Rome antique (Grandes civilisations du passé)

Publication de folios

Dictionnaire des symboles

Juan Eduardo Cirlot Éditorial Siruela

À propos de l'architecture (Les 10 livres d'architecture)

Vitruvio Polion, traduction de Don Joseph Ortiz y Sanz

Imprimerie royale année 1787

Le livre égyptien des morts

Traduction de Wallis Budge Éditorial Kier Buenos Aires

Palladio, Andrea « Les quatre livres de l'architecture »

Traduction de Don Joseph Ortiz y Sanz

Imprimerie royale année 1799

«Le rêve de Políphilo» (Hypnerotomachia Poliphili)

Francesco Colonna Venise 1499

Seth, Dieu de la confusion « Une étude de son rôle dans la mythologie et la religion égyptiennes » Henk Te Velde Leiden

E. J. Brill 1977

Hermann Hesse « Damian, Histoire de la jeunesse d'Emil

Sinclair » 1919

Charles William King « Les Gnostiques et leurs restes »

1887

« Vitruve, le grand architecte de l'Antiquité gréco-romaine »

Francesco Pellati 1944 Éditorial Clot Buenos Aires

Symbole et Archétype « Etude du sens de l'existence ».

Martin Lings (Sophia Perennis) Editeur José J, de Olañeta

Giordano Bruno « De la cause, du principe et de l'Un »
1584

Michael Maier « L'évasion d'Atalante »
1617 Maison d'édition Atalante
Thomas More « Utopie »

Francis Bacon « Théorie du Ciel » « Descriptio globi
intellectualis y tema coeli » 1612

« La Doctrine Secrète » H.P. Blavasky 1888.
Tome I Éditorial Kier

Pythagore Juan B. Bergua 1995.
Éditions J.B. Bergua Madrid

Shepard, Leslie A., éd. «Encyclopédie de l'occultisme et de la
parapsychologie», 3e éd. Détroit : Gale Research, Inc., 1991.

« L'Âne d'or » de Lucius Apulée 1er siècle

« Les Métamorphoses » Pluvius Ovide 1er siècle

« Le Livre des Transformations » ou I Ching

« De Mysteriis Aegyptiorum » Iamblique, IIIe siècle

Biographie sur des thèmes gnostiques

Aland, Barbara (1978). Rédaction pour Hans Jonas. Vandenhoeck et Ruprecht. ISBN978-3-525-58111-7.

Albrile, Ezio (2005), « Gnosticism : History of Study », dans Jones, Lindsay, éd., MacMillan Encyclopedia of Religion, MacMillan.

Bauer, Walter (1971), Orthodoxie et hérésie dans le christianisme le plus ancien, Forteresse, ISBN 978-0-8006-1363-1.

Brakke, David (2010), Les Gnostiques : Mythe, rituel et diversité dans le christianisme primitif, Harvard University Press.

Broek, Roelof van den (1996), Études sur le gnosticisme et le christianisme alexandrin.

Broek, Roelof van den (2013), La religion gnostique dans l'Antiquité, Cambridge University Press.

Burstein, Dan (2006). Secrets de Marie-Madeleine. Livres CDS. ISBN978-1-59315-205-5.

Cohen, Arthur A. ; Mendes-Flohr, Paul (2010), Pensée religieuse juive du XXe siècle.

Conze, Edward (1967), « Bouddhisme et Gnose », dans Bianchi, U., éd., Origines du Gnosticisme : Colloque de Messine, 13-18 avril 1966.

Conze, Edward (1975), « Prajna bouddhiste et Sophia grecque », Religion 5 (2) : 160-167, est ce que je :10.1016/0048-721X(75)90017-2.

Dillon, Matthew J. (2016), « Gnosticism Theorized : Major Trends and Approaches to the Study of Gnosticism », dans DeConick, April D., éd., Religion : Secret Religion, MacMillan Reference US, pp. 23-38.

Dunderberg, Ismo (2008), Au-delà du gnosticisme : mythe, style de vie et société à l'école de Valentinus, Columbia University

Press.

Dunn, James D.G. (2016), « « L'Apôtre des hérétiques » : Paul, Valentinus et Marcion », dans Porter, Stanley E. ; Yoon, David, éd., Paul et Gnosis, Brill, pp. 105-118, ISBN 978-90-04-31669-0, est ce que je:10.1163/9789004316690_008.

Ehrman, Bart D. (2003), Christianités perdues, Oxford University Press.

Filoramo, Giovanni (1990). Une histoire du gnosticisme. Oxford : Basilic Blackwell. ISBN978-0-631-18707-3.

Freke, Timothée ; Gandy, Peter (2002), Jésus et la déesse perdue : les enseignements secrets des premiers chrétiens, Three Rivers Press, ISBN 978-0-00-710071-2.

Freke, Timothée ; Gandy, Peter, De mysterieuze Jezus. Jésus était-il oorspronkelijk un dieu heidense ?, Uitgeverij Synthese.

Vert, Henry (1985). Origines économiques et sociales du gnosticisme. Presse universitaire. ISBN978-0-89130-843-0.

Haardt, Robert (1967). La Gnose : Wesen et Zeugnisse. Otto-Müller-Verlag, Salzburg. pp. 352 pages., traduit par Haardt, Robert (1971). Gnose : caractère et témoignage. Leyde : Brill. (nécessite une inscription).

Halsall, Guy (2008), Migrations barbares et Occident romain, Cambridge University Press, ISBN 978-0-521-43491-1.

Hoeller, Stephan A. (2002). Gnosticisme – Nouvel éclairage sur l'ancienne tradition de la connaissance intérieure. Wheaton : Quête. pp. 257 pages. ISBN978-0-8356-0816-9.

Huidekoper, Frédéric (1891), Judaïsme à Rome : 76 avant JC à 140 après JC, D. G. Francis.

Jonas, Hans (1993). Gnose et spätantiker Geist vol. 2 : 1-2, Von der Mythologie zur mystischen Philosophie. Göttingen : Vandenhoeck et Ruprecht. ISBN978-3-525-53841-8.

Roi, Charles Guillaume (1887). Les Gnostiques et leurs restes.

King, Karen L. (2003), Qu'est-ce que le gnosticisme ?, Harvard University Press, ISBN 978-0-674-01071-0.

King, Karen L. (2005), Qu'est-ce que le gnosticisme ?, Harvard University Press.

Klimkeit, Hans-Joachim (1993). La Gnose sur la Route de la

Soie : Textes Gnostiques d'Asie Centrale. Harper, San Francisco. ISBN978-0-06-064586-1.

Kosack, Wolfgang : Geschichte der Gnosis in Antike, Urchristentum und Islam. Verlag Christoph Brunner, Bâle 2014. ISBN 978-3-906206-06-6

Lahe, Jaan (2006), « IST DIE GNOSIS AUS DEM CHRISTENTUM ABLEITBAR ? EINE KRITISCHE AUSEINANDERSETZUNG MIT EINEM URSPRUNGSMODELL DER GNOSIS », Trames, 10 (60/55) (3): 220-231.

Layton, Bentley (1995). "Prolégomènes à l'étude du gnosticisme ancien." Dans L. Michael White ; O. Larry Yarbrough, éd. Le monde social des premiers chrétiens : essais en l'honneur de Wayne A. Meeks. Forteresse Press, Minneapolis. ISBN978-0-8006-2585-6.

Layton, Bentley, éd. (1981). La redécouverte du gnosticisme : le gnosticisme séthien. E.J. Barbue.

Magris, Aldo (2005). « Gnosticisme : le gnosticisme de ses origines au Moyen Âge (considérations supplémentaires) ». Dans Jones, Lindsay, éd. Encyclopédie Macmillan de la religion (2e édition). New York : Macmillan Inc. pp. 3515-3516. ISBN978-0028657332. OCLC56057973.

Markschies, Christophe (2000). Gnose : une introduction. T&T Clark. pp. 145 pages. ISBN978-0-567-08945-8.

Markschies, Christolph (2003), Gnose : une introduction, T.& T.Clark Ltd..

McVey, Kathleen (1981), « Gnosticisme, féminisme et Elaine Pagels », Theology Today 37 (4) : 498-501, S2CID 170277327, doi : 10.1177/004057368103700411.

Mins, Denis (1994). Irénée. Geoffroy Chapman.

Pagels, Elaine (1975), Le Paul Gnostique : Exégèse Gnostique des Lettres Pauliniennes, Trinity Press International, ISBN 978-1-56338-039-6.

Pagels, Elaine (1979), Les Évangiles Gnostiques, New York : Vintage Books, pp. 182 pages, ISBN 978-0-679-72453-7.

Pagels, Elaine (1989). L'Évangile johannique dans l'exégèse

gnostique. Atlanta, Géorgie : Scholars Press. pp. 128 pages. ISBN978-1-55540-334-8.

Pearson, Birger Albert (2004), Gnosticisme et christianisme en Égypte romaine et copte.

Petrement, Simone (1990), Un Dieu séparé : le Oorigines et enseignements du Gnosticisme, Harper et Row ISBN 0-06-066421-5

Perkins, Phème (2005), « Gnosticisme : le gnosticisme comme hérésie chrétienne », dans Jones, Lindsay, éd., MacMillan Encyclopedia of Religion, MacMillan.

Quispel, Gilles (2004), « Voorwoord », dans Pagels, Elaine, éd., De Gnostische Evangelien, Servire.

Quispel, Gilles (2005), « Gnosticism : Gnosticism from its origins to the Middle Ages [première édition] », dans Jones, Lindsay, éd., MacMillan Encyclopedia of Religion, MacMillan.

Rousseau, A. ; Doutreleau, L. (1974), Saint Irénée de Lyon : Traité contre les hérésies.

Rudolph, Kurt (1987). Gnose : la nature et la structure du gnosticisme. Harper et Row. ISBN978-0-06-067018-4.

Smith, Carl B. (2004), Plus de Juifs : La recherche des origines gnostiques, Hendrickson Publishers.

Temporini, Hildegard ; Vogt, Joseph ; Haase, Wolfgang (1983), Aufstieg und Niedergang der römischen Welt (Ascension et déclin du monde romain) VI 21/1 Volume 2 ; Tome 21, Walter de Gruyter, ISBN 978-3-11-008845-8.

Tuckett, Christopher M. (1986). Nag Hammadi et la tradition évangélique : tradition synoptique de la bibliothèque de Nag Hammadi. T&T Clark. ISBN978-0-567-09364-6. (206pages)

Turner, John (1986), « Sethian Gnosticism: A Literary History », Nag Hammadi, Gnosticism and Early Christianity, archivé depuis l'original le 14 février 2017, consulté le 11 août 2022.

Turner, John D. (2001), « Chapitre sept : L'histoire du mouvement séthien », Le gnosticisme séthien et la tradition platonicienne, Presses Université Laval.

Walker, Benjamin (1990). Le gnosticisme : son histoire et son influence. Harper Collins. ISBN978-1-85274-057-3.

Williams, Michael (1996), Repenser le gnosticisme : un argument en faveur du démantèlement d'une catégorie douteuse, Princeton University Press, ISBN 978-0-691-01127-1.

Yamauchi, Edwin M. (1983). Gnosticisme préchrétien : une étude des preuves proposées. ISBN 978-0-8010-9919-9. (278pages)

Yamauchi, Edwin M., « Le gnosticisme préchrétien dans les textes de Nag Hammadi ? », dans Church History Vol. 48, (1979), pages 129 à 141.

Références numériques et blogs d'intérêt

<https://archive.ph/20121210064001/www.webcom.com/~gnosis/library.html>

<https://web.archive.org/web/20080824072235/http://www.nag-hammadi.com/sp/index.html>

<https://www.cristianismo-primitivo.org/siglo-i/el-gnosticismo>

Wikipédia.com

<http://es.wikipedia.org/wiki/Internet>

Vitrum spécialisé dans les thèmes vitruviens

<http://www.arqweb.com/vitrum/index.asp>

Amentet Neferet sur le langage visuel de l'Egypte

<http://mentetneferet.wordpress.com>

Roue biblique, gématrie des vocables grecs et hébreux

<http://www.biblewheel.com/Wheel/wheel.php>

Keystone Le mot créatif, Par Pere Sánchez Ferré

<http://caputanguli.blogspot.com.ar>

Hébreu pour chrétiens, textes et histoire des lettres

<http://www.hebrew4christians.com/index.html>

Architecture, textes architecturaux classiques

<http://architectura.cesr.univ-tours.fr/Traite/index.asp?param=fr>

étymologie des mots

<http://etimologias.dechile.net>

Dictionnaire hébreu en ligne

<http://biblehub.com/hebrew/1965.htm>

À propos des arts libéraux

<http://laformuladelapiz.wordpress.com/tag/círculo/>

À propos des dieux égyptiens

<http://www.Egiptologia.org/mitologia/pantheon/min.htm>

http://www.Egiptologia.org/mitologia/leyendas/creacion_ra/

À propos de l'architecture symbolique

<http://www.arqweb.com/arkho/arkho2.asp>

Sur des thèmes vitruviens/le mythe de la ville fondatrice

<http://www.arqweb.com/vitrum/rito.asp>

À propos de la quadrature du cercle

<http://puemac.matem.unam.mx/puemaco/cuadratura/html/index.html>

À propos de la mythologie de la tortue

<http://www.testudines.org/es/articles/article/9956>

À propos du papyrus Rhind

[http://www.Egiptologia.org/ciencia/matematicas/](http://www.Egiptologia.org/ciencia/matematicas/papiro_rhind.htm)

[papiro_rhind.htm](http://www.Egiptologia.org/ciencia/matematicas/papiro_rhind.htm)

À propos du nombre Pi

<http://www.gabitos.com>

Sur des thèmes vitruviens

<http://arquitectura.cesr.univ-tours.fr/Traite/Auteur/Vitruve.asp>

Sur la mythologie de l'arbre érigé, (Auteur Alejandro Useche).

<http://lasvocesdejunuunay.blogspot.com.ar/2013/01/mitos-chinos-fuxi-el-creador-de-los.html>

Bibliographie générale

Vitruve Polion, Marco (2009). Les dix livres d'architecture. Avec un prologue de D. Rodríguez, "Vitruve et la peau du classicisme", pp. 11-51. Madrid : Éditorial Alianza. ISBN9788420671338.

Architecture : Livres I-IV. Madrid : Éditorial Gredos. ISBN978-84-249-0210-0.

Ingrid D. Rowland et Thomas Noble Howe, Vitruvius. Dix livres sur l'architecture, Cambridge, Cambridge University Press, 1999

La Gnose éternelle. Anthologie des textes gnostiques grecs, latins et coptes I. 2003. ISBN 978-84-8164-585-9.

La Gnose éternelle. Anthologie des textes gnostiques grecs, latins et coptes II. Pistis Sophia / Foi Sagesse. Première édition et traduction de l'original copte en espagnol, 2007. ISBN 978-84-8164-852-2.

Barnett, Mary : Dieux et mythes du monde antique. Livres Grange, 1997. ISBN 1-84013-081-4

Felde, Rolf : Ägyptische Gottheiten. Wiesbaden 1995

Métamorphose. Livres I à V. Éditorial Gredos. Madrid. ISBN978-84-249-0011-3.

Métamorphose. Livres VI à X. Éditorial Gredos. Madrid. ISBN 978-84-249-2599-4. Métamorphose. Tr. par Antonio Ramírez de Verger et Fernando Navarro Antolín. Alliance. Madrid. ISBN978-84-206-0738-2.

Oscar Schneider : « Kampf um die Kuppel » (La vie et le Dôme). Éd. Bouvier Verlag, Bonn 2006. 280 p., zahlr. Abb. ISBN978-3-416-03076-2

Leonardo Benévolo : "Conception de la ville". Éd. Gustavo Gili, Barcelone, 1977

rampe Fletcher ; «Une histoire de l'architecture». 18e éd. Londres, Athelone Press, 1975 ISBN 0-485-55001-6

Scobie, Alexandre (1990). "SCIE". L'architecture d'État d'Hitler : l'impact de l'Antiquité classique. Parc universitaire : Presse universitaire de l'État de Pennsylvanie. pp. 109-118. ISBN0271006919.

L'arbre fusang dans l'Amérique ancienne dans l'article « Développements récents du problème des relations entre la

côte mexicaine du golfe et l'est des États-Unis » rédigé par Alex D. Krieger

Wilhelm, Richard (1960). *I Ching. Le livre des mutations*. Traduction de D. J. Vogelmann. Préface de Carl Gustav Jung. Barcelone : Edhasa. ISBN978-84-350-1902-6.

Jung, Carl Gustav (2008). *Travaux complets. Volume 11. À propos de la psychologie de la religion occidentale et de la religion orientale. 16. Prologue du « I Ching »*. Madrid : Trotta. ISBN 978-84-8164-902-4 / ISBN 978-84-8164-907-9.

Carnet de maçonnerie du XIIe siècle, de l'architecte bâtisseur « Villard de Honnecourt »

Iamblique (2003). *La vie pythagoricienne. Protreptique*. Maison d'édition Gredos, Madrid. ISBN84-249-2397-9.

(1997). *À propos des mystères égyptiens*. Maison d'édition Gredos, Madrid. ISBN84-249-1870-3.

Longo/ Achille Tacio/ Iamblichus (1997). *Daphnis et Chloé/ Leucipa et Clitophon/ Babyloniens. Résumé de Photius et fragments*. Maison d'édition Gredos, Madrid. ISBN84-249-0858-9.

Source du texte sur l'arbre Eregido et l'empereur Fu-hi : Gabriel García-Noblejas Sánchez-Cendal (éd.). (2004). *Mythologie chinoise classique*. Madrid : Trotta et Éditions de l'Université de Barcelone.

É **pilogue**

Ce livre trouve son origine dans l'étude des symboles et des archétypes liés à l'architecture et à l'art de la construction. De nombreuses divinités du monde antique étaient dans leur nature archaïque, liées à un imaginaire où la terre, le ciel et leurs démiurges étaient perçus comme des géométries abstraites et des logos, dans la ferveur des habitants de la terre primordiale. Ils ont tenté de décoder leur environnement, créant le symbolisme de la « Grande Maison » ou arbre sacré, couronnant « la colline fondamentale de la création ». De nombreux dieux indo-européens étaient vénérés comme des piliers soutenant la terre ou comme les poutres principales d'un bâtiment matériel et métaphysique.

Des divinités perçues comme des « grands potiers », titre

le plus ancien détenu par un architecte, représentant la cause première ; Ces dieux font tourner le tour de potier, recréant le monde chaque nuit, avec une clarté cristalline, régulée par des géométries. Ce monde miroir a créé un langage plein de symboles, les Arabes disent que l'homme a appris à compter et à faire des calendriers, grâce aux phases de la lune. Ces archétypes universels, et liés aux besoins les plus primaires comme apprendre à quelles saisons semer ou cultiver, nous ont permis de développer la géométrie et l'écriture. Certains événements, comme le débordement du Nil ou l'arrivée des moussons en Asie centrale, événement associé à l'apparition de l'étoile Sirius, ont permis d'élaborer les premiers signes d'une proto-écriture.

Les premiers pictogrammes apparurent d'abord dans les tombes, ce fut la première tentative de l'homme de comprendre le changement et la non-continuité de son être. Ce fait symbolique a donné naissance au jalon de l'écriture, ces sépultures étaient d'abord au ras du sol ou recouvertes de branches peintes en ocre, un produit de la terre avec une grande quantité de minerai de fer, le même matériau qui nous a ensuite servi en tant que collectif humain pour tailler la pierre et pouvoir construire des constructions telles que des « maisons de la divinité », ou simplement des temples.

Le temple est devant les Dieux, c'était le lieu où le collectif humain s'émerveillait du silence et du vide, « le premier lieu où l'homme se voyait seul et dans sa solitude il pouvait contempler le vide ».

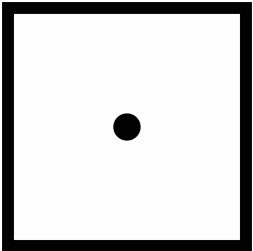
Les signes et logos les plus anciens lisibles se trouvent gravés sur des étiquettes en ivoire appartenant à la culture Nagada en Egypte, berceau de l'Egypte pharaonique. Sur bon nombre de ces étiquettes se trouvent les signes d'écriture les

plus anciens organisés en lettres et en chiffres. Cette culture monumentale a donné naissance à l'alphabet tel que nous le connaissons, passant de là au protocananéen et au phénicien et de là au grec et au latin.

De nombreux mots de cette culture, la forme parlée de ces symboles, sont encore plus anciens, associés à la langue indo-européenne, dont les racines se perdent en Asie centrale, près de la frontière actuelle entre l'Iran et l'Inde. Certains auteurs émettent l'hypothèse que la langue et le peuple indo-européens ont leur origine en Europe du Nord, une hypothèse non prouvée mais plausible. Les monuments en Europe, comme ceux laissés sur l'île de Malte ou dans la région française de Karnak, remontent à 7 200 ans. Une grande partie de cette idéologie voyait « les planètes » dans les positions de la lune, du soleil et des étoiles mobiles, une forme de tissage ou de chaîne, montée autour de la planète Terre. Ce tissu, créé avec des spirales, était associé à la planète Vénus, dont la danse avec la lune donne l'impression d'un tissu aux côtés hexagonaux, des nombres comme 8, 5 et 13, ainsi que 144, étaient liés à ladite planète. Tous ces nombres représentent l'échelle de Fibonachi qui, une fois divisée entre eux, donne le nombre d'or, une proportion géométrique présente dans tout le monde naturel comme forme d'écriture divine ou module d'espace tridimensionnel. La première cause de construction avait-elle un plan pour le monde ? L'homme a vu dans ces symboles célestes un esprit divin qui pouvait être décodé grâce à la géométrie, non seulement pour la compréhension du monde naturel mais aussi pour permettre l'apothéose de l'architecte, une fusion divine entre le début et la fin.

Il a terminé son impression à Buenos Aires
À Sophia Lux Éditorial
Franklin 2054 C.A.B.A. Tél : 011 45847071
100 exemplaires
Le 1er janvier 2024

OBJ



1Pistis Sophia, du point de vue gnostique, se traduit par Foi ou croyance en Sophia, le ciel le plus élevé, également comme forme de plénitude.

2Vitruve Polio, architecte romain ; c. 80-70 avant JC C. - c. 15 heures c.

3Sextus Julius Frontinus (vers 40 - 103) était un homme politique de l'Empire romain, l'un des aristocrates les plus importants de la fin du Ier siècle. Il est principalement célèbre pour ses œuvres et ses écrits, notamment pour un reportage dans lequel il parle des aqueducs de la ville de Rome.

4Octavia Minor (Nola, 64 avant JC – Rome 11 avant JC), également connue sous le nom d'Octavia Turina, était la seule sœur du premier empereur romain, Auguste.

5Apulée (Madaura, 123/5 - vers 180), parfois appelé Lucius Apuleius, le praenomen Lucius est tiré du protagoniste d'une de ses œuvres, "L'Âne d'Or" -

6Marcus Vipsanius Agrippa (latin : Marcus Vipsanius Agrippa ; vers 63 avant JC-12 avant JC) était un important général et homme politique romain, architecte du Panthéon de Rome. Michel-Ange, à propos de l'architecture du Panthéon, commente : « De conception angélique et non humaine ».

7Marcus Cetius Faventinus (Marcus Cetius Faventinus) était un écrivain romain antique qui a probablement vécu dans la seconde moitié du IV^e siècle. Il a écrit un recueil d'architecture qui, parmi les manuscrits qui le conservent, s'intitule « De diuersis fabricis architectonicae » (Sur les différentes techniques de l'architecture).

8Pline l'Ancien était un écrivain latin, un scientifique, un naturaliste et un militaire romain. Il est né à Comum (aujourd'hui Côme, en Italie) en l'an 23 et est décédé à Stabia le 25 août 79.

9Gaius Asinius Pollio, Asinius Pollio ou Polio (en latin Gaius Asinius Pollio), (75 avant JC – 4) était un homme politique, orateur, poète, dramaturge, critique littéraire et historien de l'époque de la naissance de l'Empire romain. Ses écrits, qui ont survécu jusqu'à nos jours, ont servi de matériau à Appien et à Plutarque ; Pollio était le patron de Virgile et ami d'Horace et les deux poètes lui ont consacré des poèmes.

10L'étoile de David est née de l'observation de ce cube en perspective, dont la stéréométrie crée un quadrillage comme des portions du nombre 3.14159. Les côtés de cet hexagone mesurent 3,14159 et vers l'intérieur vous pouvez voir différents triangles comme des étoiles de David à différentes échelles.

11Le Tetrarkys (Τετρακτύς en grec) ou Tetorakutes est une figure triangulaire composée de dix points disposés en quatre rangées, avec un, deux, trois et quatre points dans chaque rangée. En tant que symbole mystique, il était très important pour les pythagoriciens, il représentait une forme de construction intellectuelle. Les nombres 6, 10, 16, 216 étaient sacrés au sein de cette école.

12Publius Nonius Asprenas (latin : Publius Nonius Asprenas) était un sénateur du Haut Empire romain, qui développa son cursus honorum dans la première moitié du Ier siècle, sous les empires de Tibère et de Caligula. Sa tribu électorale était Pomptina.

13Gnaeus Cornelius Lentulus Clodianus (latin, Cneus Cornelius Lentulus Clodianus) était un homme politique et militaire romain. Bien que né de race claudienne, il fut adopté par Cornelius Lentulus, probablement par le consul de l'an 97 av. C. Gnaeus Cornelius Lentulus

14Dinocrate de Rhodes (grec Δεινοκράτης Ῥόδιος), également connu sous les noms de Stasicrate et Chirocrate, était un architecte, urbaniste et conseiller technique grec d'Alexandre le Grand né à la fin du IV^e siècle avant JC. C. Il est connu pour sa conception du plan de la ville d'Alexandrie, en Égypte, du monument funéraire du général Hephaestion à Babylone et pour la reconstruction du temple d'Artémis à Éphèse, entre autres travaux.

15Une massue est une masse, massue ou massue, de taille courte à moyenne, généralement en bois, dont le diamètre augmente de son manche à son extrémité et qui, depuis l'Antiquité, était utilisée comme arme de mêlée ou de contact. La massue, ainsi que la peau de lion, sont les attributs d'Héraclès (ou Hercule) dans les arts plastiques occidentaux. Dans le bouddhisme, c'est l'arme des Dvarapalas. Entre les mains de Visnu, c'est un symbole de connaissance primordiale et avec Kali, c'est le pouvoir du temps, qui détruit tout ce qui s'y oppose.

16La gnomonique est la science chargée d'élaborer des théories et de rassembler des connaissances sur la division de l'arc diurne ou la trajectoire du Soleil sur l'horizon, grâce à l'utilisation de projections spécifiques sur des surfaces. Cette science est très utile dans la conception et la construction de cadrans solaires ainsi qu'en cartographie (projection gnomonique).

17Dans la mythologie romaine, Felicitas était la déesse ou la personnification de la chance et du succès. Elle joua un rôle important dans la religion romaine pendant l'empire et était fréquemment représentée sur les pièces de monnaie. Elle est devenue un symbole éminent de la richesse et de la prospérité de l'Empire romain. Pour Vitruve, comme pour Pythagore, elle représentait une forme d'illumination acquise par l'étude de l'univers.

18De architectura est un traité d'architecture de Marc Vitruve, probablement écrit vers 15 avant JC. C. C'est le plus ancien conservé et a été considéré par les architectes de la Renaissance comme une référence de première main pour la connaissance des manifestations architecturales de l'antiquité gréco-latine. Seuls les textes nous sont parvenus, les illustrations originales ont été perdues.

19Aristippus (435 BC - 350 BC) was a Greek philosopher, founder of the Greek Cyrenaic school that identified good with pleasure. He was born in Cyrene in 435 BC. C. Attracted by the fame of Socrates, he went to find him and became his disciple. After the teacher died, he returned to his homeland, where in the last years of his life he taught philosophy to support his livelihood. He was the founder of the Cyrenaic school, proponent of Hedonism.

20Books of interest on Vitruvian themes, Francesco Pellati, "Vitruvius the great architect of Greco-Roman antiquity" Editorial Clot, Buenos Aires 1944, the Website, Arqweb.com, Author Architect Carlos Zanchez Montana, Spain and the Spanish translation of the Treatise "On architecture" "The 10 books of architecture of Vitruvius, by Don Joseph Ortiz y Sanz Royal printing house in 1799.

21This list of codices appears in the work of Francesco Pellati "Vitruvius the great architect of antiquity", Editorial Clot, Buenos Aires, 1944. As far as the author of this book was able to reconstruct, the oldest Vitruvian codex is the Cottonico of the British Museum .

22A Milan, il rencontre Donato Bramante, selon la vie de Bramante écrite par Giorgio Vasari, qui raconte une interview encore non prouvée de Cesarino : « Déterminé [Bramante] à voir au moins quelque chose de remarquable, il s'installa à Milan pour voir la cathédrale, où il y avait un certain Cesare Cesariano, célèbre, bon géomètre et architecte.

23Fra Giovanni Giocondo (Vérone, vers 1433 à 1515) était un architecte, archéologue et spécialiste de l'antiquité italienne classique.

24Ce monogramme trouve son origine dans le mot grec Arkho « Première cause de construction ». Lorsque Constantin s'est converti au christianisme, chi-rho a commencé à être interprété comme une abréviation du Christ. Ce symbole avait donc une double signification, une pour les païens et une autre pour les chrétiens.

25Le concept du Bonheur vitruvien est celui de l'Apothéose de l'Architecte, en latin Felicitate.

26Archimède de Syracuse (grec ancien Αρχιμήδης) (Syracuse (Sicile), vers 287 avant JC – ibid., vers 212 avant JC) était un physicien, ingénieur, inventeur, astronome et mathématicien grec.

27Eurêka! (grec εὕρηκα), je l'ai découvert !; est une interjection célèbre attribuée au mathématicien grec Archimède de Syracuse.

28Une balance hydrostatique est un mécanisme expérimental destiné à l'étude de la force d'impulsion exercée par les fluides sur les corps immergés dans ceux-ci. Il a été inventé par Galilée le 17 décembre 1585. Son fonctionnement est basé sur le principe d'Archimède et il est spécialement conçu pour déterminer les densités de solides et de liquides.

29Archimède (grec ancien Ἀρχιμήδης ; Syracuse (Sicile), vers 287 avant JC – ibid., vers 212 avant JC) était un physicien, ingénieur, inventeur, astronome et mathématicien grec. Bien que peu de détails sur sa vie soient connus, il est considéré comme l'un des scientifiques les plus importants de l'Antiquité classique.

30Αρχ, un mot grec qui se traduit par « arch, archi », a donné naissance aux mots Architecture ou Architecte. Sa signification est « première cause de construction », associée à une cause philosophique qui, pour les pythagoriciens, était liée au nombre Pi.

31Ptah « Seigneur de la magie » était un Dieu créateur dans la mythologie égyptienne. « Maître bâtisseur », inventeur de la maçonnerie, mécène des architectes et artisans. On lui attribuait également un pouvoir de guérison. Il a été identifié à la nonne primitive. Plus tard, il fut assimilé à Osiris, et c'est ainsi qu'émergea le Dieu funéraire Ptah-Sokar-Osiris, représenté comme momiforme.

32Marcus Tullius Cicero, latin Marcus Tullius Cicero, prononcé [ˈmar.kʊs ˈtul.li.ʊs ˈkɪk.ɛr.oː] (Arpino, 3 janvier 106 avant JC – Formia, 7 décembre 43 avant JC) était un juriste, homme politique, philosophe, écrivain et romain. orateur. Il est considéré comme l'un des plus grands rhéteurs et stylistes de la prose latine de la République romaine.

33Dyehuthy (égyptien ḏḥwty, grec Tot Θωθ) est le Dieu de la sagesse, de l'écriture, de la musique, des incantations, des sorts magiques et le symbole de la Lune dans la mythologie égyptienne. Il peut également être vu écrit comme Thot, Thot ou Thot.

34Ces archétypes seront répétés dans tout le monde indo-européen, comme le lieu où naissent les vents, la maison du triton. Le symbole du dieu égyptien Heh est une étoile à 8 branches, le lieu où naissent les vents, l'Antarctique pour le monde antique.

35Symbole de Vénus comme du Dieu égyptien Heh, le Dieu de l'éternité, dieu des vents.

36Shabbat (de l'hébreu שַׁבָּת, shabbat, « César ») est le septième jour de la semaine et, à son tour, le jour sacré de la semaine juive. La racine du mot est sumérienne, Sabatu. A l'origine elle était réservée à une fête associée aux phases de la lune et au chiffre 15, un demi-mois lunaire.

37Akher est le Dieu du double lion, gardien du lever et du coucher du soleil. Parmi les lions se trouve le symbole de l'akhet, qui représente l'horizon sur lequel se produisent le lever et le coucher du soleil. Ce symbole est constitué d'un disque solaire entre les deux sommets du djew sur la montagne. Le sommet occidental s'appelait Manu (esprit, homme ou homme en sanskrit), la base de ce mot est indo-européenne, tandis que le sommet oriental s'appelait Bakhu. C'étaient les sommets sur lesquels reposait le ciel.

38 Cette mosquée a été construite par Muhammad Ali entre 1830 et 1848, elle a été construite au sommet de la citadelle, de sorte qu'elle soit visible de nombreux points du Caire. Il est composé d'une voûte centrale et est entouré de quatre autres voûtes. Elle possède 8 minarets cylindriques semblables à ceux de Sainte-Sophie d'Istanbul. En entrant dans la mosquée, vous pourrez apercevoir deux lions gardant l'entrée, tenant des sphères cosmiques dans leurs griffes, tout comme les lions de la Cité Interdite de Pékin. La mosquée a un plan octogonal.

39 Il est considéré comme l'inventeur de plusieurs instruments, principalement destinés au travail du bois.

40 Dans la mythologie grecque, Dédale (grec Δαίδαλος Daídalos), fils d'Eupalamus, était un architecte et artisan hautement qualifié, célèbre pour avoir construit le Labyrinthe de Crète. Dédale a eu deux fils : Icare et Iapyge.

41 His skills provoked the jealousy of Daedalus, who ended up pushing him from the top of Athena's temple on the Acropolis, but the Goddess, who favors ingenuity, saw him fall and changed his destiny, transforming him into a bird baptized with her name: the partridge. This bird does not make its nest in trees or fly high, but rather nests in hedges and avoids high places, aware of its fall. For this crime Daedalus was tried and exiled.

42 Divinity or unknown force that was believed to govern the destiny of men:
"The fates forced his fall."

43 The following paragraph alludes to the creation of the carpenter's saw.

44 About the invention of the compass.

45 In Roman mythology Minerva is the Goddess of wisdom, the arts, the techniques of war, as well as the protector of Rome and the patron saint of artisans. She corresponds to Athena in the Greek. The name "Minerva" was probably imported from the Etruscans, who called her Minerva. The Romans would have easily confused her foreign name with the Latin word mens, 'mind', since one of the aspects of her as Goddess corresponded not only to war but also to intellect.

46 In Greek mythology, Pallas (Greek Παλλάς) was the son of Crius and Eurybia, and husband of Styx. He was the father of Zelo, Nike, Cratos and Bia (sometimes also said to be Eos or Selene). Pallas was the God of wisdom.

47 In Greek mythology, **Minos** (Ancient Greek Μίνως Minos) was a semi-legendary King of Crete, son of Zeus and Europa. The Minoan civilization is named after Minos, possibly an epithet meaning King, in the Minoan dialect.

48Diverses divinités indo-européennes associées à la lune étaient représentées sous la forme de taureaux, comme dans le cas du dieu Mîn, ou du dieu Ptah en Égypte.

49La planète Vénus met, dans son voyage zodiacal, 8 ans et 3 jours pour faire une révolution complète. Dans diverses mythologies indo-européennes, cette observation céleste était exprimée sous la forme d'un mythe faisant allusion au vol de 8 oiseaux, plus un couronnant un arbre sacré (Mythe de l'arbre érigé en Chine).

50Zone maritime, loin des terres.

51**Boötes**, le berger ou le bouvier, l'une des 88 constellations modernes et l'une des 48 constellations répertoriées par Ptolémée. Boötes semble être une grande figure humaine, regardant vers la Grande Ourse.

52**Vitruve écrit** : « Les mathématiciens affirmaient que le nombre parfait est le nombre six. » L.III-C.I. et commente dans le livre V, comment, pour Pythagore, le nombre 216 est le plus approprié pour contenir la connaissance : « Il leur parut bon d'écrire leurs théories et leurs règles dans des volumes à structure cubique. » Ils ont défini le cube comme un ensemble de 216 versets. L.V-Préface (Sur l'architecture).

53**Fiat lux** est une expression latine qui signifie littéralement « Que la lumière soit » ou « Que la lumière soit » et trouve son origine dans l'expression hébraïque יְהִי אוֹר (yehiy 'or). L'expression vient du troisième verset biblique du livre de la Genèse.

54Pour le pythagoricisme, le nombre 6 était sacré, tout comme le 16. Il leur semblait bon d'écrire leurs théories et règles dans des volumes à structure cubique "cybicis ratiobus". Ils ont défini le cube comme un ensemble de 216 versets, où chaque norme ne dépassait pas trois versets. Le nombre $216 = 6 \times 6 \times 6$ ou un cube de côté 6, dont la longueur est 3,1416. Contrairement à cela, le chiffre 9 représente une rupture avec le paradigme numérique.

55**Ad Quadratum** est une méthode de construction qui relie la géométrie à l'architecture dans un système de proportions. Dans la conception des cathédrales gothiques et des temples religieux, il a été utilisé comme fondement et cadre pour la géométrie humaine. Il représente un état de conscience et la réalisation de la quadrature du cercle.

56Dans l'alphabet hébreu, il représente la lettre Vav et le chiffre 6. La seule lettre qui apparaît divisée dans la Torah, symbolisant l'union que l'homme doit avoir avec Dieu.

57Khnoum, « Celui qui modèle », était un Dieu créateur de la culture égyptienne. C'est le Dieu de la nuit. Il était considéré comme le créateur de l'œuf primordial d'où émergeait, au début des temps, la lumière du soleil, qui donnait vie au monde. Dieu Potter qui modelait les gens avec la boue du Nil, créant son ka au moment de la naissance. Dieu de la fertilité. Il était également gardien des eaux du monde souterrain (Duat) et gardien des sources du Nil à Éléphantine.

58Shu, était une divinité associée à la lumière cosmique, on le voit dans différentes gravures tenant le ciel, comme un homme avec une coiffe d'une plume d'autruche, ou quatre plumes segmentées, un sceptre Uas et l'Anj. Il apparaît également avec un genou à terre. D'autres fois sous la forme d'un lion.

59La vesica piscis (du latin pour vessie de poisson) est un symbole composé de deux cercles de même rayon qui se coupent de telle sorte que le centre de chaque cercle se trouve sur la circonférence de l'autre. Cette forme est aussi appelée mandorle (qui signifie « amande » en italien). C'était un symbole connu dans les anciennes civilisations de Mésopotamie, d'Afrique et d'Asie.

60Hekal, its etymological root is the word "E-gal" from the Sumerian culture whose translation is Great Ship.

61Ptah, divinité égyptienne considérée comme le Grand Architecte Universel, les Romains l'associaient à Vulcain et les Grecs à Héphaïstos.

62Dieu Min, divinité lunaire, de la fertilité et de la végétation, dieu de la pluie, protecteur des marchands et des mineurs, représentait la force génératrice de la nature dans la mythologie égyptienne, est l'un des plus anciens dieux égyptiens vénérés dans la culture Nagada. Pour l'imagination grecque, il représentait le dieu Pan.

63Naqada ou Naqqada est le nom donné à une culture de l'ère prédynastique de l'Égypte ancienne, remontant à environ 300 ans. 4000 à 3000 avant JC. C., fut le berceau de l'alphabet tel que nous le connaissons. Les logos développés dans cette culture sont plus anciens que les logos de la culture sumérienne d'au moins 500 ans.

64Symbol of Osiris Crowned in the light, it is similar to the pineapple symbol of the Sumerian culture crowning the sacred tree. This symbol will crown the fundamental poles such as that of the God Min, "Festival of the ladder" at whose pinnacle was the Ima branch.

65La culture Naqada a eu une influence sumérienne 3 800 avant JC. L'archéologue britannique Sir William Mathew Flinders Petrie a trouvé plusieurs statues monumentales du Dieu Min, dans la strate culturelle de Naqada.

66Le livre de l'Apocalypse ou Apocalypse de Saint Jean (grec : Ἀποκάλυψις Ἰωάννου [Apokálypsis Ioánnou], « Révélation de Jean ».

67Gods such as Ea, Enki, Dgan and in China Fu xi, were portrayed emerging from the primordial waters, and therefore with the body of fish.

68The **devir or holy** of holies is the most sacred space within King Solomon's temple, inside which was the Ark of the Covenant and the tables of law. These spaces can only be decoded in their correct philosophical proportion, studying the gematria of the words that name these cultural events.

69Le destin du Roi mort dans les Textes des Pyramides est « d'apparaître dans le ciel parmi les étoiles impérissables » (Pyr. 1123a) et de « traverser le ciel comme le Soleil » (Pyr. 130d).

70The **dog days**, the dog days, is the time of year when the heat is strongest, both in the Southern and Northern hemispheres (six months out of phase with each other). The duration ranges from four to seven weeks, depending on the location. This phenomenon bears that name alluding to the constellation of Canis Major, and the star Sirius.

71The importance of this fact lies in the fact that it marked the beginning of the annual flooding season of the Nile River, before the summer solstice, after an absence of seventy days in the night skies. The Sothis hieroglyph shows a five-pointed star and a triangle. Sothis was identified with the Goddess Isis, who was part, along with her husband Osiris and her son Horus, of a tritheism, while that period of seventy days in which Sirius was not seen in the sky symbolized the passage of Isis and Osiris through the duat, the Egyptian underworld. In a similar way, for the Chibchas of present-day Colombia, the heliacal rise of Sirius heralded the beginning of the rainy season.

72L'**Anguipède** est représenté comme une créature avec une tête de coq et des pattes constituées de serpents, symbolisme considéré comme d'origine perse. Parfois, l'inscription Iao, une forme du Tétragramme, est ajoutée au pied : les quatre lettres utilisées pour représenter le nom du Dieu des Juifs.

73Dans la mythologie grecque, **Typhon** (en grec ancien Τυφών, « fumée » ; en latin Typhon) est une divinité primitive liée aux ouragans. Il était le dernier fils de Gaea, cette fois avec le Tartare, le vide caverneux en contrebas. Il est considéré comme une étymologie possible du mot « typhon », pour les Perses et les Arabes طوفان Tufân comme une façon d'appeler les tempêtes de l'océan Indien. Les écrivains hellénistiques ultérieurs ont identifié Typhon avec le dieu égyptien Seth.

74La manière alternative de prononcer son nom **Setesh** (stš), puis plus tard Sutej (sutḥ), désigne sa suprématie, où sh-j signifie « majesté ». La traduction exacte de Seteh est inconnue, mais elle est généralement interprétée comme « pilier de stabilité », un sens associé à la monarchie.

75Le tour de potier dans les cultures indo-européennes.

76À l'origine, cela signifiait marque ou signe, faisant référence aux marques de sainteté ou de santé. De la même manière, le logo était utilisé dans le culte du dieu Apis.

77Nom égyptien : Iunu. Nom grec : Héliopolis. Nom copte : On.

Son nom égyptien était Iunu qui signifie « pilier ». Le nom d'Héliopolis est d'origine grecque : Ἡλίουπόλεις ou Ἡλίουπόλις, signifie « ville du Soleil », puisque la ville était le siège principal du culte du dieu solaire Ra. C'était l'une des trois villes les plus importantes de l'Égypte ancienne avec Thèbes et Memphis. Les coptes la connaissaient sous le nom d'On. La ville était connue pour son pilier ou obélisque, surmonté d'un symbole en forme de T.

78Les mots avec ce mot participent à tout le monde indo-européen tels que : Stupa, Thuban, Dhurba, Sth, Sts, Thufan, Typhon.

79Dans la mythologie grecque, Thaumás ou Thaumás (en grec ancien Θαύμας Thaúmas, « merveille », « miracle ») était le fils de Gaea et de Pont. Il était l'un des dieux marins primordiaux. Il rejoignit l'océanide Electre, et d'eux naquirent Iris, Arce et les Harpies. Thaumante est aussi une épithète pour Iris (en raison de ses couleurs spectaculaires) et le nom d'un centaure qui a assisté au mariage de Pirithous, s'est battu contre les lapithes et s'est enfui.

80Il y a 13 000 ans, l'étoile Sirius était une étoile polaire.

81In Egypt the representation is of the **Rama Ima**, or Osiris Crowned in the Light, in Sumer it represents the sacred pine cone, possibly the number 3.1416 as a crystal with hexagonal sides.

82Selon la cosmogonie memphite, Ptah a créé les Dieux, qui sont les attributions et les voies de leur créateur, par la parole et la bouche. De sa bouche, il a créé l'Ennéade, les 9 premiers Dieux avec le Dieu Thot, ce sont les voies de son être. Il établit les régions (nomos), bâtit les villes, assigna à chaque Dieu son lieu de culte, construisit ses temples et détermina les offrandes qu'ils devaient recevoir.

83Min, dieu lunaire de la fertilité et de la végétation, dieu de la pluie, protecteur des marchands et des mineurs, représentait la force génératrice de la nature en Egypte. Il était représenté comme un homme au phallus dressé de peau noire ou verte, sur un piédestal, coiffé d'une couronne de deux longues plumes et d'un flagelle. Parfois comme un taureau noir ou un lion.

84Pour redonner la parole au défunt, un objet en fer appelé uerhekau a été utilisé dans l'épisode 27 ou encore une jambe de veau représentant la constellation de la Grande Ourse, préalablement sacrifiée lors des funérailles. Avec eux, les orifices du corps momifié, comme la bouche, les yeux, le nez ou les oreilles, étaient touchés pour qu'ils restent à nouveau ouverts et que le défunt puisse retrouver l'usage de ses sens et puisse, principalement, manger, boire, parler. et voyez.

85En tant que plus grand Dieu, Seth était le protecteur de la Haute Egypte, où il était vénéré, principalement à Nubth (Ombos ; Kom Ombo). Il possédait des sanctuaires à Avaris, Abydos et Pi-Ramsès.

86En référence au Dieu Sth, la reine Ahhotep (vers 1570-1540 avant JC) était une reine égyptienne de la fin de la 17e et du début de la 18e dynastie. Elle servit comme régente pendant la minorité du pharaon Kamose et favorisa l'expulsion des dirigeants Hyksos. Elle avait dans son trousseau funéraire un pendentif en or, sur son cou le Dieu Sth représenté en pilier.

87Avaris était la capitale des dynasties Hyksas (17e siècle avant JC) en Égypte. C'était le siège des rois Hyksos de la deuxième période intermédiaire de l'Égypte. On estime qu'il était situé dans l'actuel Tell el-Daba, à l'est du delta du Nil.

88Les **Métamorphoses d'Apulée**, qui selon Augustin d'Hippone étaient connues sous le nom de « L'Âne d'or » (Asinus aureus) d'Apulée, est le seul roman latin complet qui ait été découvert. Il a été écrit au IIe siècle après JC. C., était une adaptation d'un original grec, dont l'auteur était peut-être Lucius de Pratae (si ce nom ne dérive pas simplement du personnage principal et narrateur de l'œuvre). Le texte grec a été perdu, mais il existe une histoire similaire Λούκιος ζήνωνος (Lucius ou l'âne), d'un auteur inconnu, qui est probablement une abréviation ou un résumé du texte de Lucius de Pratae, attribué à tort dans les temps anciens à Lucien de Samosate, contemporain d'Apulée.

89Coudée royale égyptienne de 28 pouces, 0,5236 m. « ms nesu » en égyptien, le pouce 8 était réservé au Dieu Sth. Si l'on divise le nombre $3,1416 / 6 = 0,5236$ m. Deux coudées sacrées ou double Ka $\times 3 = 3,1416$.

90Le pyramidon ou pyramidon était la pièce de pierre en forme de pyramide située à la partie la plus élevée des obélisques et des pyramides, ou sommet. Il symbolisait l'endroit où le Dieu solaire Râ ou Amon-Rê était perché, au sommet du monument, comme point de rencontre entre le Ciel et la Terre. Le Benben, dans la mythologie égyptienne, plus précisément dans la cosmogonie d'Héliopolis, était la montagne primordiale, la colline fondamentale de la création, issue de la Nonne, et dans laquelle le Dieu créateur Atoum s'est généré.

91Ce symbole est représentatif du **Dieu Sth**, au sommet duquel se trouvait l'extrémité du pilier ou du Dieu Osiris dont la représentation est le « Rama ima » en forme de pomme de pin. Le pilier teint, ou teint, symbolise la « stabilité ». Il pourrait représenter la colonne vertébrale du dieu Osiris, comme un arbre, ou un poteau fondamental, en fait quatre poteaux en un, soutenant la pyramide, etc. C'est l'un des symboles les plus reproduits dans la mythologie égyptienne. Il peut apparaître accompagné d'autres symboles, tels que le « pouvoir » ou le « domaine » du Sceptre Uas et la « vie » d'Anj. De même, dans le culte du Dieu Min, l'extrémité du pilier, dans la partie de l'escalier, était le « Rama Ima », comme représentation du mouvement de Vénus dans le ciel.

92On croyait qu'Abraxas était le nom d'un Dieu qui représentait le Bien et le Mal, un Dieu et une divinité vénérée représentant le feu. Ce terme était utilisé par les Vasilédiens, une secte gnostique du IIe siècle, pour désigner l'être suprême ou le Dieu qu'ils adoraient. Abraxas était également considéré comme un dieu égyptien. Il est probable que le mot mystique hocus pocus soit dérivé de ce nom, bien

qu'il existe d'autres explications à cela. Dans d'autres cultures, il est connu sous les noms d'Abraxas, Rasaxe, Baechen, Avichehem, Avichaem et Anusix.

93Le symbole d'Abraxas est un cercle coupé en deux en diagonale Ø (Allégorisant l'union de l'homme et de la femme), il est également représenté par une échelle arasée avec deux têtes d'aigle.

94Les mots Abraxas, Nil et Mithra ont la gématrie 365 en référence à une année solaire et au soleil.

95Un soleil philosophique ou Ra lié aux nombres et à l'étoile Sirius. Le nom du Nil porte la gématrie 365, tout comme le mot Abraxas.

96Sofia est un nom d'origine grecque et signifie « sagesse » ou « celle qui possède la sagesse ». Sophia (Σοφία, grec pour « sagesse ») est un terme fondamental dans la philosophie et la religion hellénistique, ainsi que dans le platonisme, le gnosticisme, le christianisme orthodoxe, le christianisme ésotérique et le christianisme mystique. La sophiologie est un concept philosophique lié à la sagesse, ainsi qu'un concept théologique lié à la sagesse de Dieu.

97Pour la culture sumérienne, ce mot signifie Eau et Feu, éventuellement en relation avec la phase thermique.

98The **Anguiped** is a frequent deity in magical amulets from the Greco-Roman era.

The Anguiped is represented as a creature with the head of a rooster and legs made of snakes, symbolism that is considered to be of Persian origin. Sometimes the acronym Iao, a form of the Tetragrammaton, is added to the foot of the inscription: the four letters used to represent the name of the God of the Jews. These amulets, along with the repeated use of the name Iao on magical papyri, curse tablets, gems, and other amulets, are evidence of syncretic cults that combined Judaism with paganism. In the Talmud, those who turned away from Judaism to follow such cults are called minim, often translated as "heretics" or "apostates." In other cases the Anguiped is called Abraxas.

99Symbole du soleil, en hébreu, son nom est Shemesh.

100**Apis** (nom égyptien : Hap, Hepu ; nom grec : Apis (Ἀπις), Epaphos) était vénéré à Memphis, depuis l'époque des premières dynasties, comme un Dieu lié à la fertilité des troupeaux, avec le Soleil et le Dieu du Nil. Son culte s'est installé à Alexandrie à l'époque ptolémaïque, étant très populaire parmi les Grecs et les Romains. Contrairement aux cultes de la plupart des autres divinités égyptiennes, la vénération du taureau Apis fut adoptée par les Grecs, puis les Romains, et dura presque jusqu'au I^{er} siècle. Il était considéré comme le Ka de Ptah. Il est possible que son culte ait commencé comme un culte lunaire, « les cornes de la lune », reliant la lune et le mouvement de Vénus en un seul archétype appelé Pitah ou Pi. Apis possède presque les mêmes caractères hiéroglyphiques que le nom Ptah, « grand architecte universel, ce sont : le moineau, le cube et la corde nouée appelée Ah, symbole de vie, plus un symbole dit de portail, un double V inversé.

101En Inde, Mithra apparaît dans les hymnes védiques comme le Dieu de la lumière, associé à Váruna. Dans ce document, Avesta iranien est un Dieu bienfaisant, collaborateur d'Ahura Mazda, et est surnommé « juge des âmes ». Il est possible que son culte ait atteint l'Occident depuis l'Iran grâce à la diffusion du zoroastrisme, dont ce serait une sorte d'hérésie. Cependant, les études actuelles sur le mithraïsme tendent à considérer qu'une affiliation directe ne peut être admise entre le Mithra indo-iranien et celui du mithraïsme, qui est parfois appelé Mithra ou Mithra, en utilisant la forme grecque de son nom pour le différencier du premier.

102Dans le Mithraïsme, il y avait sept niveaux d'initiation, qui peuvent être liés aux sept planètes de l'astronomie de l'époque : Lune, Mercure, Vénus, Soleil, Mars, Jupiter et Saturne, dans ce même ordre, selon l'interprétation de Joseph Campbell. La plupart des membres n'atteignirent que le quatrième degré (lion), et seuls quelques-uns accédèrent aux rangs supérieurs. Les niveaux, connus grâce à un texte de saint Jérôme confirmé par plusieurs inscriptions, étaient les suivants : Corax (corbeau) ; Cryphius (κρυφίος) (caché). D'autres auteurs interprètent ce rang comme Nymphus (mari) ; Miles (soldat). Ses attributs étaient la couronne et l'épée ; Lion (lion). Dans les rituels, ils présentaient des offrandes sacrificielles à Mithra ; Perses (persan); Heliodromus (émissaire solaire). Ses attributs étaient le flambeau, le fouet et la couronne. Pater (père). Ses attributs (le bonnet phrygien, le bâton et l'anneau) rappellent ceux de l'évêque chrétien. Dans les rites, les initiés portaient des masques d'animaux en fonction de leur niveau d'initiation et étaient divisés en deux groupes : les serviteurs, en dessous du niveau du lion, et les participants, le reste.

103**Thomas More**, également connu sous son nom espagnol Thomas More, ou sous son nom latin Thomas Morus (Londres, 7 février 1478 - ibid, 6 juillet 1535), était un penseur, théologien, homme politique, humaniste et écrivain anglais.

104Différentes orthographes à travers l'histoire, de l'acronyme Iao, Iave, Yah, Yao. Divers écrivains anciens utilisaient des orthographes différentes. À ce propos, l'Encyclopédie catholique en indique quelques-unes.

105Iao : d'après Diodore de Sicile (1.94) ;

Iao : les Valentinien (Irénée, Adv. Haer. 1.4.1, dans PG 7, col. 481) ;

Iao : Origènes (dans Jean 2.1, dans PG 14, col. 105) ;

Iaou : Clément d'Alexandrie (Strom. 5.6, dans PG 9, col. 60) ;

Iaoth : Irénée (Adv. Haer. 2.35.3, dans PG 7, col. 840) ;

Ieou : Porphyre (Eus., Praep. Gospel. 1.9, dans PG 21, col. 72) ;

Ia ou Iabe : Epiphanius (Adv. Haer. 1.3.40, dans PG 41, col. 685) ;

Iaho : Pseudo-Jérôme (Breviarium in Pss., in PL 26, 828) ;

Iehieh : Jacques d'Edesse (cf. Lamy : The Catholic Science, 1891, p. 196) ;

πτπι : certains écrivains grecs qui ont transcrit le Nom Divin Hébreu l'ont traduit ainsi πτπι(p-i-p-i), à cause de sa similitude avec les lettres hébraïques, ou parce que le paradigme géométrique tourne autour de Pi, (d'après Jérôme, dans Ep. XXV ad Marcell), , dans P.L. 22, col. 429).

Iabe : les Samaritains (d'après Théodore, dans Questions dans Exode 15, dans PG 80, col. 244).

106**Pistis Sophia** est un texte gnostique important découvert en 1773, peut-être écrit au II^e siècle. Les cinq copies restantes, que les érudits situent aux Ve ou VI^e siècles, racontent les enseignements gnostiques de Jésus transfiguré aux disciples assemblés (y compris sa mère Marie, Marie-Madeleine et Marthe), lorsque le Christ ressuscité avait onze ans, parlant avec ses disciples. On y révèle les

structures complexes et les hiérarchies du ciel, familières dans les enseignements gnostiques. La divinité féminine du Gnosticisme est Sofia, un être aux multiples aspects et noms.

107L'écrivain britannique Charles William King (1818-1888), dans *The Gnostics and Their Remains* (1864), entreprit de démontrer que, loin d'être une hérésie occidentale, les origines des gnostiques se trouveraient dans le bouddhisme. Cet auteur ne partage pas cette proposition, mais le livre de William King et ses commentaires furent précurseurs en son temps.

108Cette épigraphe était courante dans de nombreux bijoux gnostiques, « I A O Abraxas Sabaoth ». Détail d'une inscription tirée d'un livre de généalogies nordiques, dans une interprétation particulière de l'alphabet grec.

109Ah, or Yah also Aah, are the names of the moon in the Indo-European world and of the God Thoth in his lunar aspect, Dyehuthy (in Egyptian *ḏḥwty*, in Greek Tot Θωθ) is the God of wisdom, writing, music, spells, magical spells and symbol of the Moon in Egyptian mythology. He can also be seen written as Thoth, Thoth or Thoth.

110Le plérôme est un élément commun à de nombreuses doctrines gnostiques, il est défini comme l'unité primordiale d'où surgissent le reste des éléments existants ou, en d'autres termes, la plénitude. C'est donc un terme pertinent à la philosophie et à la religion.

111Le **symbole d'Abraxas** est un cercle coupé en deux en diagonale Ø (Allégorisant l'union de l'homme et de la femme), il est également représenté par une échelle arasée avec deux têtes d'aigle.

119Textes de référence sur la religion des Gnostiques

García Bazán, Francisco. *La Gnose éternelle. Anthologie de textes gnostiques grecs, latins et coptes*. Trois tomes. Madrid : Maison d'édition Trotta.

La Gnose éternelle. Anthologie de textes gnostiques grecs, latins et coptes I. 2003.

Les Gnostiques et leurs restes, « *Les Gnostiques et leurs restes* » par Charles William King 1887

Textes gnostiques anciens

Bibliothèque de Nag Hammadi

Pistis Sophia, IIe siècle (Odes de Salomon, ou livre des Odes) et autres textes.

113Le mot ourdou original توفان *tūfān* (« violente tempête »); apparenté à l'hindi तूफान (*tūfān*) vient du persan *tūfān* (en persan : توفان/توفان : توفيدان/توفيدان) qui signifie « tempête » qui à son tour vient du verbe *tūfidan* (en persan a : توفيدان/توفيدان : توفيدان/توفيدان) signifiant « rugir, souffler furieusement ». Le mot tempête (*tūfān*) est également dérivé de l'arabe, venant de *ṭāfa* « tourner ».